



B. VI

59





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

OCTOBRE 1782, 1^{er} Vol.

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine,
pour Paris;

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire-
Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi

209725
4. 3. 27





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

OCTOBRE 1782, 1^{er} Vol.

PREMIÈRE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS.

TUDO LO PIERDE EL AMOR,

Y TODO LO RESTAURA;

Historia verdadera del Rey D. Rodrigo, & postrero
de los Godos.

L'Amour perd tout, & l'Amour répare tout;

*Histoire véritable de D. Rodrigue, dernier
Roi des Goths en Espagne.*

L'AUTEUR anonyme de l'Ouvrage que nous
venons d'extraire paroît avoir vécu sous le règne

de Jean II, & peut-être avoir eu l'envie de faire une leçon à ce Monarque brillant & foible, qui prenoit assez le chemin du Roi Rodrigue. Il adresse un mot de compliment à Juan de Mena, qui avoit employé la main de sa Muse à fouiller dans la poussière des Antiquités Espagnoles. Son Ouvrage, imprimé à Valence en 1570, gros in-8°. , n'est que l'extrait de la vieille chronique latine de Rodrigue. Il est semé de beaucoup de réflexions plus pieuses que profondes sur les véritables causes de la ruine des Goths; il attribue tout à la colère de Dieu, & il la voit annoncée dans une multitude de prodiges, d'apparitions, de prophéties qu'il raconte avec toute la bonne foi de la persuasion. Le volume est terminé par le morceau dramatique intitulé : *Todo lo pierde el Amor, y todo lo restaura*. Suivent quelques vieilles Romances, assez mauvaises pour avoir été négligées par tous les Editeurs de *Cancioneros* & de *Romanceros*. Ce volume est en tout parfaitement digne de l'oubli.

On a d'autres Ouvrages sur Rodrigue. Parmi ceux qui méritent la même disgrâce, on peut compter celui du Maure Abulcacin, traduit par Michel de Luna, Grenadin; celui de Barthélemi de Rogatis, intitulé : *Historia della perdita e riacquista della Spagna, occupata da Mori*.

Venctia, 1660, & qui est une détestable amplification de Collège; celui d'Agricolletti, autre Italien maussade, qui fit imprimer en 1648, à Venise, in-12, *Il Rodrigo, Historia Iberica*.

Cet événement célèbre de la chute d'Espagne sous la puissance des Arabes, fut amené par des circonstances si singulières, de si foibles causes en apparence, & l'on peut dire par une conduite si sotte de la part des personnages, que tout en paroît merveilleux. Les Histoires qui l'ont raconté ne sont que des Romans; les Romans qui l'ont embelli ne sont que des Histoires; & il semble qu'on n'ait pu ni montrer ni déguiser la vérité.

M. de Voltaire a dit, dans son Essai sur les Nations, ce qu'il avoit dit dans son Essai sur l'Histoire Universelle, qu'il ne savoit s'il étoit bien vrai que Rodrigue eût violé Florinde; nommée la Cava, ou la Méchante; & si ce fut pour venger son honneur que ce Comte (1) appella les Maures. Il doute également du malheur de Florinde & de celui de Lucrece. C'est être bien déterminé François, que de douter qu'il y ait eu deux femmes chastes; bien galant à l'égard de

(1) Le Comte Julien.

nos femmes, pour leur raconter comme des fables le désespoir magnanime d'une Romaine & d'une fille Gothe, en qui la vertu fut plus forte que le penchant, en qui des repentirs amers suivirent des plaisirs illégitimes.

Ces faits ne sont pas absolument de la nature de ceux qu'on invente. Il est bon d'apporter un certain Pyrrhonisme dans la lecture de l'Histoire; mais peut-être n'est-il pas bien glorieux de le pousser jusqu'à l'esprit de contradiction. « Un » viol, dit M. de Voltaire, est une chose aussi » difficile à faire qu'à prouver; & ce n'étoit ici » qu'une bagatelle indigne d'occuper de grandes » têtes, un prétexte trop puéril, à cette terrible » conjuration qui perdit l'Espagne ». La réponse est dans la raison de tous les grands effets produits par de petites causes, plutôt que dans la foule des témoignages. Et ne se pouvoit-il pas qu'il n'y eût qu'un tendre amour entre Rodrigue, qui n'étoit pas barbare, & Florinde ou *Cava* qui ne signifie point *méchante*, quoiqu'une méchante femme puisse se trouver dans le cas de mériter ce même nom?

On lit de plus au même endroit *que le Roi Rodrigue fut si peu regretté, que sa veuve Egilone épousa publiquement le jeune Abdalitz, fils*

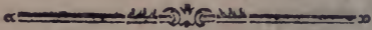
du Sultan Mouza, dont les armes avoient fait périr son mari.

La femme de Rodrigue s'appelloit Zahra, ensuite Eliate; elle étoit fille d'un petit Capitaine Sarrafin. Au lieu du fils dont il est question dans notre Auteur, elle donna une fille à son époux; & le nom de cette fille est Egilone. Eliate, avant que d'avoir perdu son mari dans cette importante bataille de Xères, l'avoit déjà renié. On ne fait ce que devint Rodrigue. Des Auteurs le noient, de leur autorité, dans une rivière; d'autres le ressuscitent par leur puissance, & le font revivre jusqu'à une extrême vieillesse dans un Hermitage de la Lusitanie. Mais Eliate, qui avoit abjuré pour épouser Rodrigue, fit abjurer, à son tour, le jeune Mahomet Gilaire; & épousa chrétiennement ce Guerrier malheureux, Gouverneur de Cordoue, & non Général, fils du Gouverneur de Tunis, & non de Mouza, qui n'étoit pas Sultan, mais Officier d'Almanzor.

Egilone imita sa mère, & débaucha de même le Général Abdalaziz, gendre du Miramolin Aben-Citis. Elle lui fit répudier sa femme, sa Patrie, sa Religion, ses honneurs; & la suite de ce beau sacrifice de la part de l'Amant, fut

une mort cruelle & honteuse. Les femmes qui perdirent Rodrigue étoient faites pour répandre la contagion du malheur.

Observons au surplus que ces erreurs sont très-indifférentes dans les Ouvrages de M. de Voltaire. Il ne traitoit sa matière qu'en précis ; il couroit à son grand but , & ces menus détails lui importoit peu. La stricte exactitude n'est pas d'ailleurs une qualité du génie.



AU commencement du huitième siècle, les Goths, Catholiques depuis cent ans, n'étoient plus qu'une race perverse & misérable, que le Ciel châtioit par ses propres vices ; & il falloit être vicieux pour les gouverner. Witiza régnoit en Prince magnanime, habile, mais en tyran. Il osa, dans son siècle, refuser son obéissance aux ordres que Rome envoyoit à toute l'Europe ; il osa réprimer la licence de son Clergé, en le soumettant aux devoirs du mariage & aux mêmes emplois que ses autres Sujets. Rome le traita comme un impie ;

il ne la dédit point , & il se contenta de lui retrancher le beau tribut qui , depuis Recarède , passoit tous les ans au sein de l'Italie.

Mais dès-lors Witiza se vit assailli de révoltes & environné de rivaux superbes de son autorité. Plus superbe qu'eux & que Rome qui les encourageoit , plus cruel qu'il n'étoit grand , il ne voulut connoître ni l'artifice d'une conduite modérée , ni le respect dans l'application des loix qu'on le forçoit ou d'enfreindre , ou de retenir pour instrumens terribles de ses vengeances. Avec ses seuls talens , il conjura contre tous les orages de son règne ; & il ne put faire éclater sa grandeur qu'aux dépens de sa renommée.

Il fit crever les yeux à Théodofrède , Duc de Cordoue , qui laissa deux fils pour le venger (Rodrigue & Acofta). Il assomma d'un coup de bâton Favila , Duc de Biscaie , dont le fils Pelage lui échappa , en fuyant avec Rodrigue vers la Palestine. Ces deux amis , que le sang unissoit aussi - bien que la persécution , voyageoient en Pélerins , lorsqu'ils apprirent que Witiza venoit de

périr à son tour, assassiné par des conjurés, qui avoient mis la Couronne sur la tête d'Acosta. Celui-ci étoit l'homme le plus innocent d'un siècle sauvage : aussi ne régna-t-il qu'un moment ; & l'Histoire, qui ne consacroit que des vices, ne l'a pas remarqué.

On dit que Rodrigue & Pelage, en ramenant leurs pas vers l'Espagne, se reposèrent aux lieux où l'Antiquité révéra le simulacre de Jupiter Ammon ; & que là, parmi des ruines & des fables brûlés, dans une contrée muette, & où rien n'annonçoit l'existence, ces deux amis fidèles, qui se voyoient jettés, pour ainsi dire, hors de l'Univers, considérèrent leur fortune, & se développèrent leurs pensées.

— Si l'Oracle qui répondoit ici parloit encore, dit Rodrigue, je serois curieux de l'interroger ; je me sens une soif de lumières sur ma destinée.

— Eh bien, interroge-toi, dit Pelage ; mais tout homme, un peu sain d'esprit, doit porter son oracle au fond de lui-même. Je pense, du reste, que cette envie de lire sa destinée la présage mauvaise.

— Ah ! Pelage ! tes années ne devancent pas les miennes ; mais tu devances toi-même tes années. Mon malheur me gouverne, & tu fais gouverner le tien ; tu fais prendre de douces leçons où je ne trouve qu'aigreur & qu'amertume ; & j'entends au fond de mon ame je ne fais quel secret augure qui te promet cette renommée pure & brillante que j'ambitionne, & dont tu ne te soucies pas.

— Comme tout est vain ! lui répondit Pelage, en promenant ses yeux sur les décombres sacrés ; comme tout s'enfonce dans le gouffre du passé ! Rien ne demeurera du travail des hommes, de leurs opinions, de leur renommée ; & voilà, ici, sous des pierres, la gloire d'un Dieu même anéantie —. Ensuite il délie le hanap bienfaisant qui pendoit à son bourdon : — Tiens, dit-il à Rodrigue, noie ton chagrin ; car il te fait parler comme un enfant. — Ils s'assirent, & Rodrigue poursuivit :

— Corrupteur ou corrompu, si ce n'est qu'ainsi que l'homme peut vivre parmi les hommes, apprends-moi lequel est plus glorieux ?

—Je n'en fais rien, dit Pelage.

— Et si c'est une nécessité que de régner en tigre sur des tigres, apprends-moi de même s'il est plus beau de régner que d'obéir ?

—Je n'en fais rien.

— As-tu considéré, Pelage, que les animaux persistent fidèlement dans leur instinct de douceur, de finesse ou de cruauté, & que l'homme seul dégénère; que le sentiment de sa grandeur s'éteint en lui; & que la Nature méconnoît son sceau sur nos fronts déshonorés ?

—Que veux-tu dire, Rodrigue ?

—Que je suis né grand, Pelage, & que je veux monter à une élévation où je puisse le paroître.

—Il ne faut qu'être enfant pour vouloir & pour ambitionner, dit Pelage; mais il faut être homme pour diriger sa volonté, & faire réussir son ambition. La tienne s'éveille; eh bien, si tu te sens assez fort pour manier un sceptre, regarde où tu es, où est ce sceptre, & jusqu'à un atôme, tout ce qui se trouve dans la distance qui t'en sépare. Mesure-toi, de ta place, contre chaque obstacle,

& ne te mets en marche qu'après être sûr de passer en avant.

— C'est comme si tu me demandois de la patience, une intelligence laborieuse, à moi qui n'ai que de la volonté & du courage; & n'est-il pas des moyens prompts autant que sûrs?

— Oui, des coups de poignard, dit Pelage; ils sont au-dessus de toute intelligence.

— Il me semble en effet, dit Rodrigue, que c'est une imbécillité que de tant penser.

— Tu me fais plaisir de dire qu'il te semble.

— Pourquoi?

— Parce que je ne voudrois pas que ce fût ton opinion.

— Encore, pourquoi?

— Parce qu'il n'y a point de gloire dans la facilité; que rien n'est si aisé que le crime; & que ce qui peut être fait par le plus sot des hommes, ne sauroit être un mérite pour le plus grand. Noie ton chagrin, te dis-je; la gaieté ne donne que des pensées pures.

— Ecoute - moi, Pelage; ces révolu-

tions sanglantes dont se compose notre bizarre Histoire, qui les a produites ?

— Une suite de crimes.

— Une suite de grands talens, Pe-
lage; & c'étoit l'effet inévitable de la
loi mal affermie de nos successions. Quand
il est presque permis à tous d'aspirer à
l'autorité souveraine, il paroît aussi per-
mis de la ravir que de la mériter; ou,
si tu veux, il n'y a rien qui semble
plutôt criminel que légitime, & la
gloire est seulement attachée aux succès.

— Dis-moi, Rodrigue, pour qui sont
faits les Peuples ?

— Pour qui veut & fait les gou-
verner.

— Les Peuples sont donc le bien de
qui les gouverne ?

— C'est une maxime. Mais je t'entends,
& tu veux dire qu'il est une première loi
qui défend de ravir le bien de personne.
Moi, je pense aussi que tant qu'un Roi
fait défendre son bien, il faut le lui
laisser.

— Est-il possible, Rodrigue ?

— Enfin, ce n'est pas ma faute. Si je
sens ma capacité, & si elle me rend le plus

fort, je m'estimerai aussi franchement que celui qui sera plus fort que moi.

—Sauvage que tu es ! & le nom de brigand, la censure, la haine universelle ! . . .

—L'universalité, Pelage, c'est la réunion de quelques brebis au milieu desquelles le loup a toujours tort. Ce n'est point par les idées de la poule qu'il faut juger le renard ; & il n'appartient pas au faon de la biche éventrée d'examiner la conduite du lion. Quel seroit, dans toutes les races, l'animal innocent, s'il étoit jugé par son animal adversaire ? Que celui qui veut obéir honore son frein, à la bonne heure, & que celui qui n'a pas un nerf assez robuste pour conquérir s'en tienne à sa part : mais comment te figures-tu qu'un grand courage puisse fléchir, même sous un courage égal, dont le droit n'est pas plus sacré que le sien ? Vois ce qui se passe dans tout l'Univers, & chez ces Romains sur-tout, que notre Suinthila, usurpateur, a chassés de l'Espagne.

—Mais l'usurpation, Rodrigue, invite à l'usurpation.

— Tu penses qu'on peut périr ? Eh

bien, qu'importe? on ne meurt pas du moins sans avoir marqué son nom dans les fastes du monde; en dépit de l'avilissement des ames, le respect de la Postérité justifie toujours les grandes entreprises, justes ou illégitimes, heureuses ou malheureuses. Mépriseras-tu ce Léonce, qui fait couper le nez à Justinien; ce fier Général Absimare, qui le fait couper à Léonce; & ce Justinien, qui revient glorieux faire sauter les têtes de ses deux successeurs? Mépriseras-tu ce Bardane, qui tranche enfin la tête de Justinien avec celle du fils innocent de cet Empereur; & cet Anastase, qui vient de sortir de son bureau pour crever les yeux de Bardane? Tous ces Héros ont représenté leur noble tragédie sous nos yeux...

---Infernal génie d'un siècle, qui fait passer en règle de tels exemples, interrompit Pelage, m'aurois-tu donc empoisonné l'ame de mon ami!

--Laisse-moi poursuivre, Pelage. Regardons chez nous: presque tous nos Rois ont été des Héros usurpateurs. A Theudis assassiné, succède Theudisèle assassiné, qui remplace Agile assassiné,

& suivi d'Athanagilde assassiné à son tour. Leuvigilde prévient savamment son propre fils ; & l'honnête Recarède , dont je porte le sang dans mes veines , mélé à celui de France , ne reçoit pas plus de gloire d'échapper au fer de son Serviteur , que celui-ci , qui avoit aussi bien que son Maître une ame royale , n'en obtient pour sa seule entreprise. Liuva , qui suit Recarède , périt par l'heureuse audace de Witerie ; & celui-là périt encore par la puissance d'un génie au-dessus du sien. Suinthila , véritablement grand , trouve Sisenand plus grand encore , qui le chasse , & qui se maintient. Mon aïeul Chindasuinthe revient , de dessous les drapeaux , attacher la Couronne à sa tête , & soutenir fièrement son usurpation. Wamba est juste , bon Capitaine , Prince habile ; il fait être maître , jusqu'à ce qu'Ervie se mette en tête de devenir le sien , & d'envoyer ce trop vertueux Monarque gémir , avec sa famille , dans les déserts. Je ne vois de méprisables que ceux de nos Rois qui ne se sont pas élevés par eux-mêmes , comme cet

Egiza, dont son père Ervie fait la fortune, & qui ne vaut pas la peine d'être immolé. Dois-je dire que le bourreau de mon père, le meurtrier du tien, fût un grand homme? Oui, Witiza le fut, & mon frère, qui lui succède, est bien loin de lui ressembler.

--- Achève, Rodrigue; ouvre-moi tous les replis de ton ame: ne songes-tu pas à tuer ton frère?

--- Non: son incapacité le sauve; & d'ailleurs, j'ai à me plaindre de lui. Il m'a dérobé la seule femme qui m'ait fait reconnoître la foiblesse de mon cœur; & je ne voudrois pas que, dans une entreprise dont je serois tenté, mes vues fussent le moins du monde souillées ou suspectées par de lâches sentimens de jalousie ou de vengeance. Mais Witiza laisse deux fils, qui ne sont pas sans talens. Cette Anagilde, l'objet perfide de mes premiers soupirs, la femme de mon frère, est une créature hautaine, ambitieuse: nulle femme n'a plus de ressources dans l'esprit, & plus de vigueur dans le caractère. Je veux, en dépit d'elle & des fils de Witiza, me

préparer la succession de mon frère; il est temps que le sang de Recarède surnage.

---- Ne le fera-t-il pas sans toi? ton frère n'a-t-il pas un fils?

---- Oui, un enfant; & que Rodrigue soit à jamais déshonoré, si une femme & un enfant peuvent arrêter sa pensée.

---- D'autres objets l'arrêteront, & c'est ce qui me soulage de la peine de t'entendre. Tu trouveras assez de méchans pour t'empêcher de l'être. Des prétentions aussi hardies & aussi criminelles que les tiennes te conserveront peut-être ta vertu.

--- Qu'est-ce que la vertu, Pelage?

---- Ce qu'on ne cherche à connoître que quand on ne l'a pas, Rodrigue. Ne fais point ici le Caton Romain; la vertu le brûloit au moment où il l'appelloit une chimère, & il ne nioit que son empire.

--- Au lieu de réformer ma pensée, tu l'éclaires, Pelage. Oui, dans ce monde infame, la vertu n'est qu'une idée stérile; on peut même dire qu'il n'y a plus que cela de criminel, ou du moins que

cela qui ne puisse être bien défini par aucuns principes ni par aucuns sentimens. Chacun se fait arbitre de la vertu : elle n'est rien , quand tout le monde est vertueux ; elle est un mal , quand le vice est universel. La vertu est le fantôme dont les puissans effraient ceux qu'ils veulent dompter , le prestige dont ils aveuglent ceux qu'ils dépouillent , le lien dont ils garrottent les bras qu'ils redoutent. Demande ce que c'est que la vertu aux Tyrans qui gouvernent la terre ? Je ne fais si je suis bien sincère ; mais je souhaite m'en tenir , comme eux , à la seule idée qu'emporte le mot de vertu.

--- Que signifie-t-il ?

--- Puissance —.

Les deux amis reprennent leur route au milieu des sables. Rodrigue se fortifie dans une disposition qui n'a que trop fait de ces Héros qu'on admire ; & Pelage , qui croit que cette effervescence de son ami n'est que l'effet momentané de l'humeur qu'inspire le genre humain , se propose d'employer toute sa sagesse à prévenir les maux qu'un tel héroïsme préparoit à l'Espagne.

Ils quittèrent le grand désert qui bornoit les nouveaux établissemens des

Arabes en Afrique ; & , après avoir franchi d'affreuses montagnes, ils descendirent vers la mer , avec l'intention d'abrégèr leur course , en montant le premier vaisseau qu'ils trouveroient sur la côte de Tripoli.

Un jour les nobles Pélerins , brûlés par le soleil de la Lybie , & épuisés de fatigue , pénétrèrent dans un Pays frais & charmant, que la Nature avoit disposé pour le plaisir des yeux , aussi bien que l'imagination , dans ses songes rians , l'auroit pu faire : des côtes , humblement penchés ; de légères vallées, comme autant de berceaux pour les Zéphyrus ; un ciel bénin , un air pur , des eaux vives ; par - tout une riche verdure , des fruits , des oiseaux joyeux , & du gibier libre , gai , qui passoit de collines en collines à la vue des Pélerins.

— Ne te semble-t-il pas , dit Pelage , qu'un doux paysage réjouit l'ame & la dispose à recevoir les impressions de la vertu ? --- Oui , dit Rodrigue , cela tue les grandes pensées , & réduit toutes nos facultés à celle de jouir oisivement , ignoblement , comme les bêtes ---.

Ils suivirent les bords d'un ruisseau dont l'eau couroit aussi claire que celle de la fontaine d'où il s'échappoit. Ce ruisseau ne les conduisit qu'à une solitude gracieuse d'oliviers sauvages, où la nuit les attendoit, & où un lit de grandes herbes avoit été préparé pour leur repos. Ils se désalterèrent du fruit de quelques palmiers; & avant que de se livrer au sommeil: — Doit-on croire, dit Pelage en riant, que l'homme ait été fait pour les grandes choses? Il me semble plus beau de dormir ici au frais des feuillages, que d'être Monarque de l'Univers. — Dormons donc, lui répondit Rodrigue, & soyons assez heureux pour nous trouver esclaves à notre réveil. Où trouver en effet un espace de terre qui n'appartienne pas à un autre que celui qui le couvre en dormant — ?

Le lendemain, leurs yeux s'ouvrirent sur un spectacle enchanteur, & ce n'étoit point sur les beautés fleuries du paysage, ni sur un horizon paré de toutes les richesses de l'aurore: c'étoit sur une douzaine de jeunes filles, sans voile, en cheveux élégamment tressés, en

simarres blanches, ferrées au-dessus des flancs par de brillantes ceintures ; toutes ravissantes par un charme virginal, toutes armées d'arcs, & assises sur l'herbe, à très-peu de distance des Voyageurs.

Rodrigue & Pelage étoient extérieurement partagés d'une égale beauté ; mais il en est une qui ne s'apperçoit que par le cœur, & qui fit bientôt distinguer Rodrigue par une de ces Nymphes matinales dont le rang étoit plus auguste, & qui examinoit tendrement deux hommes, tandis que ses compagnes n'examinoient que curieusement deux Etrangers. La première parole de Pelage lui fit reconnoître un homme simple, vertueux & modeste. Le premier regard de Rodrigue l'émut jusqu'au fond des entrailles pour un homme noble, libre & hardi, qualités précieuses qui ne manquent jamais de décider victorieusement dans l'ame des Belles. Il est du moins vrai que le cœur d'une femme, avant que d'être bien exercé, se livre naturellement sur l'annonce franche de la supériorité ; & que s'il vient un temps où elle ramène sa préférence aux qualités qui lui promettent l'empire,

en même temps qu'elle aime à régner sur la douceur, son sentiment secret la foumet encore à la fierté.

La belle & tendre fille préféra d'interroger Pelage, & elle lui demanda ce qu'ils étoient avec une sorte de majesté. — Deux hommes errans, répondit-il, dont la fortune répare assez les malheurs aujourd'hui. — Deux Princes, ajouta Rodrigue, à qui vos bontés sont nécessaires, & qui les craignent, en considérant vos charmes. Dites-nous aussi qui vous êtes, afin que nous puissions régler, selon votre rang, les sentimens qu'inspire votre beauté — ?

La jeune Africaine témoigna d'abord qu'elle étoit perdue. Elle ne sourit point au compliment; elle parut encore plus émue que sérieuse. Ses yeux n'osèrent s'élever jusqu'au visage du noble Pélérin; & ce fut sans doute pour avoir le temps de rassurer sa voix, qu'elle fit attendre sa réponse. — Nous sommes, dit-elle à Pelage, d'un rang qui nous fait un devoir d'accorder de l'assistance. Allez vous présenter au Roi Mahomet Abulfali; vous découvrirez sa Ville de la hauteur de ces palmiers; & si vous
dites

dites que sa fille Zahra vous envoie , il saura régler , à son tour , selon votre rang , les services de l'hospitalité qu'il prodigue à tout le monde—. Un regard furtif , qui tomba de la tête aux pieds de Rodrigue , lui apprit de quel côté seroit la reconnoissance. Mais ce regard du plus bel œil Sarrafin le pénétra comme un éclair , & devint , par son effet , la première cause des désastres de l'Espagne.

Ainsi la Nature , qui unit les extrêmes , n'assemble que trop souvent un cœur facile avec un caractère robuste & une ame ingouvernable. Il semble que le cœur n'ait été donné aux êtres supérieurs que comme un poids , pour les ramener vers la terre , à mesure qu'ils tendent à s'élever aux Cieux.

Les Arabes , depuis leur victoire sur le Patrice Jean , demeuroient les maîtres de tout ce qui avoit appartenu à l'ancienne Rome en Afrique ; leur ambition menaçoit alors les belles parties de l'Europe qu'ils voyoient fleurir de leur rivage. Cet Abulfali , dont le nom n'est pas rapporté dans l'Histoire , gou-

vernoit, pour le brillant Calife Almanzor, la côte où fut Carthage, & qui regarde l'orient; mais il n'étoit pas plus véritablement Roi que Mouza, autre Lieutenant du Calife sur la côte la plus occidentale.

L'intérêt de l'ambition dans un homme est aussi clairvoyant que l'intérêt du cœur dans une jeune fille. Abulfali distingua bientôt le Prince Rodrigue de son Compagnon; il leur fit l'accueil de tous ceux qui cherchent des instrumens à leurs desseins. Mais ce Pelage, qu'il flattoit plus, l'attachoit moins. Il n'y a aucun parti à tirer de ces gens si vertueux; si quelquefois on les estime, on ne les aime jamais.

Rodrigue avoit passé deux mois à la Cour d'Abulfali, sans parler de son retour, sans rechercher Pelage, qui l'aborde enfin, & lui dit: — J'aurois cru, mon ami, qu'il falloit de l'aliment à ton génie plutôt qu'à ton cœur. Te voilà donc arrêté dans ces lieux par le charme frivole d'un visage?

— Qui t'a dit que ce vain sentiment dispoit ici ma conduite?

— Ta discrétion même, Rodrigue. Quand on a des mystères pour son ami, ce ne peut être que pour une cause amoureuse, ou pour des actions qu'on craindroit de lui voir blâmer.

— Tu m'as tant recommandé la vertu, Pelage ! ah ! c'en est une que d'aimer l'innocente Zahra ; elle m'aime, & je suis heureux.

— Il n'est point de vertu dans des actes vains : ou Musulman, ou Chrétien, Rodrigue ; ou Roi, ou moins que rien.

— Roi ! réplique Rodrigue.

— Je n'y pensois pas, dit Pelage ; oui, tu feras Roi du joli bocage des oliviers.

— Ecoute, sévère ami, & ne te figure pas que je sois homme à négliger la poursuite de mes vues ; je fais allier les intérêts de mon cœur & ceux de ma tête.

— Voyons si tu le fais ; expose-moi seulement ta conduite.

— Il le faut bien ; c'est un devoir à l'égard d'un ami tel que Pelage. La voici. Tu fais que la modestie n'est pas le vice

qui reculera mes succès. Le premier regard de Zahra m'apprit que j'étois aimé, & le premier mot de son père que j'étois estimé. Zahra étoit belle, tendre & naïve; Abulfali vieux, facile & puissant. Je me vis leur maître par le cœur & par l'esprit; je me vis heureux, & nécessairement porté au Trône d'Espagne par une suite de ce hasard amoureux. Je vis aussi qu'il falloit plaire. La moitié de cet ouvrage étoit faite par l'inclination de Zahra : l'autre moitié devoit l'être, sans peine, par la disposition de mon cœur. Je le sentis échauffé; il ne falloit que le laisser agir & parler avec ce charme vrai, simple & victorieux, qui distingue l'amour de la galanterie. Je ne tardai pas à m'appercevoir que mon progrès ravageoit avec rapidité dans le cœur de Zahra. Je le voyois à tous les signes par lesquels elle s'attachoit à me le cacher. Il faut enfin se dire ce qu'on fait bien l'un & l'autre, c'est-à-dire, qu'on s'aime. Un moment seul attira cet aveu sur nos lèvres, & le confirma par nos actions.

Tu vis un jour avec quel artifice je

développai , j'embellis mon projet au généreux Abulfali ; tu entendis la promesse qu'il me fit de ses trésors & d'un vaisseau. Vous vous éloignâtes ensemble ; Zahra , modestement assise sur des carreaux , brodoit un voile : son aiguille s'arrêta subitement ; elle rêva , ses yeux s'enflèrent , une ou deux larmes tombèrent sur ses doigts.

Je m'élançai de la place où j'étois ; je saisis le voile : j'en veux essuyer ces larmes précieuses ; & , par réflexion , je le rejette , & je les essuie de mes lèvres avec vivacité ; & de mes lèvres encore j'en vais étancher la source dans ses beaux yeux. Ses deux mains ouvertes se portent contre ma poitrine pour me repousser : mais elles s'y pressent de manière , qu'elle ignore elle-même si elle me repousse ou si elle me retient. — Eh bien , Zahra , lui dis-je , en voyant rouler d'autres larmes dans ses paupières ; céleste objet de mon idolâtrie ! ô chère Zahra , il est sûr que vous m'aimez ? — Non , répondit-elle ; non , Prince — Elle détourne sa tête : — Ah ! non , sans doute , ajouta-t-elle ; vous allez partir — Alors , sa tête succombe amoureusement

dans mes mains, & ses yeux se fondent en un torrent de larmes.

Malédiction sur ton ame d'airain, Pelage, si elle te fournit une parole austère pour me blâmer. J'avois alors plus de sentimens, dans ces heureuses mains qui soutenoient son front, que tu n'en as jamais trouvé dans ton cœur : des ruisseaux de délices couroient dans toutes mes veines, & je pleurois moi-même aussi fort qu'un enfant —.

Pelage sourit avec amertume. — Al-lons, grand Roi, dit-il, poursuis. Le mal n'étoit pas de t'attendrir.

— Un Roi ! poursuivit Rodrigue ; je n'aurois pas voulu des affections d'un Dieu, & mon partage étoit assez beau de réunir dans celles d'un Amant tout ce qui compose la félicité des Dieux & des mortels. Ma bouche reposoit sur la tête de Zahra ; j'avalais le doux parfum de ses cheveux. Ah ! Pelage, dans la jouissance seule d'un cheveu de sa Maîtresse, tout le reste est compris, quand on aime. Ce moment étoit trop pur ; je ne songeois point à le souiller. Nous n'avions aucune idée profane ; tout étoit fondu dans nos cœurs en inexprimables

sentimens. Enfin, Pelage, ce fut elle qui rappella mes sens par de tendres sanglots, & par quelques mouvemens qu'elle fit pour m'échapper. Alors il se trouva qu'elle n'y avoit pensé que lorsqu'elle n'avoit plus la force de le faire ; & l'adorée créature ne m'a donné aucun signe plus touchant de son amour qu'en me l'exprimant par ses plaisirs, & en le démentant par les noms de barbare, de perfide, qu'elle prononçoit au milieu de ses larmes.

— Et maintenant ? dit Pelage.

— Maintenant, poursuivit Rodrigue, elle ne m'appelle plus barbare ni perfide.

— Et voilà donc le résultat de cette savante conduite ? Ainsi, Rodrigue, tu n'as employé ta force, ton esprit, ton courage, qu'à exciter les sens d'une fille infortunée.

— Homme insensible !

— Non, mon ami, tu fais que je ne le suis pas.

— Ah ! si jamais ton cœur avoit été brûlé par un amour ! . . .

— Ne dis rien de plus. Tu m'as vu dans

les occasions de plaire; tu connois l'objet révééré d'un amour qui durera autant que ma vie: un feu modeste s'entretient sous les cendres; & vos grands incendies s'éteignent d'autant plus vîte, qu'ils détruisent eux mêmes, & avec plus de fureur, leur aliment.

— Ne dis rien toi-même, Pelage, puisque tu n'as pas été heureux.

— Je n'ai pas voulu l'être; mon bonheur m'eût perdu. La Nature, je le fais, ne nous demande que des jouissances: mais il me semble, & c'est te parler dans ton systême, que l'homme est fait pour étendre sa perfection au-delà de la Nature; qu'il doit se relever au-dessus de sa mère par les idées, avoir des vues, un point plus noble que l'objet des sens, vers lequel il marche sans cesse. C'est sur cette ignoble terre un voyageur dont les yeux doivent glisser sur les Beautés inutiles à l'avancement de sa route, comme sur une plaine fleurie: qu'il abaisse un sourire sur la fleurette qui le lui demande en passant, qu'il se repose un moment auprès d'elle, je le permets. Ensuite, que dirai-je de lui,

s'il oublie le terme de son voyage, & s'il s'arrête - là constamment dans une contemplation ridicule? ce que je dirai de toi, qui rétrécis ton cœur vaste dans le soin d'amuser une enfant.

— Ah! Pelage! s'il est possible d'avoir raison contre la Nature, vous l'avez; mais sachez pourtant que cette minute de loisir doit me porter sans intervalle à mon but : elle est mère.

— C'est un superbe exploit; mais je ne vois point encore de Couronne à sa suite, à moins que ce ne soit celle des Califes pour ton fils.

— Quoi! mon ami, Rodrigue te semble-t-il fait pour honorer du présent de ses amours des maisons étrangères? Le fils que porte Zahra établit mes privilèges sur elle, & les étend jusques sur son père. Il fait tout; il me rend ce qui m'appartient, avec la mère; & la fortune qu'il doit à la mère, il la lui rend aussi, à condition que son époux sera Roi d'Espagne.

— Je commence à comprendre, dit Pelage.

— J'en ai compris autant que toi, dit Rodrigue. Les Arabes, qui n'ont pu

mettre le pied dans nos Provinces, y veulent établir leurs enfans.

— Ce seroit donc une adresse que de refuser Abulfali?

— Ton esprit est en défaut, Pelage; l'adresse est plus belle & plus utile de recevoir, d'employer ses secours, & de tromper ses desseins, ensuite.

— Allons, Rodrigue, tu mérites de régner; je te vois imbu des hautes maximes. Observe néanmoins par quel chemin tu t'avances; une fois sorti du sentier de la vertu, c'est une nécessité que de s'égarer sans cesse. Il n'y a point de route dans le pays du vice: il y faut aller & venir en tout sens; & la dernière démarche criminelle en entraîne mille autres à sa suite. Quant à moi, je confidère que le vice conduit à deux extrémités, aux supplices, ou bien au diadème ---.

Cependant on reçut, par des espions Arabes, des nouvelles de la Cour de Tolède. Une maladie de langueur entraînoit le vertueux Acofta vers sa tombe. Le parti de Witiza, détesté tout-à-l'heure, regagnoit l'amour. Les Goths avoient besoin d'un homme éclatant;

ils l'avoient eu : mais la haine accompagne la possession de pareils hommes, & le regret suit leur perte. On voyoit dans le fils de Witiza toute la richesse de talens qui distinguoit ce barbare, & aucun des vices qui la mêlangeoient. On avoit élevé l'innocent Acoſta par un ſuffrage peu réfléchi; on n'attendoit que ſa mort pour faire éclater de nouveaux orages politiques. La Reine Anagilde préparoit déjà ſes étendards pour ſoutenir les droits de ſon fils : Evan & Sifebut avoient déployé les leurs autour de Seville; Evan, malheureux & fidèle Amant de Florinde, fille ſi célèbre du Comte Julien de Tanger; Sifebut, Amant jadis mépriſé d'Anagilde en faveur de Rodrigue, trahi, à ſon tour, en faveur d'Acoſta.

—Cher Abulfali, dit alors Rodrigue, le moment nous invite; mon courage ne peut attendre une occaſion plus belle. Il eſt dans les deux factions bien des mille Guerriers qui ſe ſouviennent de leur amour & de leur reſpect pour mon père; & bien des mille encore, de mon âge, qui ont été témoins de mes premiers coups d'épée. Chafſez-moi vers ce

Trône qu'on se dispute, & fiez - vous à ma vaillance, aussi - bien qu'à mon amour. Souffrez que, sans délai, je me lance au chemin de la gloire, chargé de vos bontés ; & au chemin du bonheur, accompagné de ce tendre objet qui doit être éternellement cher à mon cœur.

—Allez, dit Abulfali ; votre vaisseau vous attend, ainsi que l'effet de mes promesses : mais vous attendrez ma fille en Espagne.

—Quoi ! Prince : tous vos vaisseaux & vos dons ne sont rien sans elle ; & mon épouse n'est-elle pas à moi ?

—Oui, quand les deux loix qui vous séparent vous auront enchaînés, ou quand vous ferez le maître d'affujettir les loix à vos volontés.

---- Dès maintenant, réplique Rodrigue, je ne me regarde comme soumis à l'examen d'aucune loi. Zahra ne doit plus reconnoître que le père de son fils, & moi, que mon devoir de protecteur unique envers ma femme. Et quelles sont d'ailleurs vos raisons pour me traiter engendre, si je ne le suis pas ?

--- Si c'est en Amant que vous parlez, Rodrigue, vous êtes incapable de

les entendre ; & si c'est en ingrat qui se fait fier d'avoir souillé l'honneur de ma famille , vous ne méritez pas que je vous les explique—.

Zahra survient, baignée de larmes & les mains jointes : en accens les plus tendres , elle essaie de fléchir les résolutions de son père ; elle veut suivre l'époux qu'elle adore ; se dérober à la honte qui l'attend parmi les siens ; veiller , sous les yeux d'un Amant , au trésor dont il a chargé son sein ; rallumer sans cesse son amour par sa présence ; le faire jouir du sien , & partager sa gloire ou ses dangers.

Rodrigue s'irrite , son front s'allume ; il attend , en frémissant , la réponse d'Abulfali. C'est Pelage qui répond à Zahra. — Vous n'avez plus d'opprobre à craindre , Madame ; mais le vertueux Abulfali souffrira - t - il que sa fille , la mère des Califes , soit traînée à la suite d'un Amant Chrétien ? Ne voyez - vous pas , trop aimable insensée , que si vous lui étiez chère , il ne voudroit pas vous exposer aux outrages des femmes de sa Patrie— ? Rodrigue ne peut le laisser poursuivre.

--- Est-ce bien vous , Pelage ? s'écrie-t-il ; est-ce bien à moi , devant moi , qu'un traître ne frémit pas de prononcer ces affreuses paroles ?

--- Un traître ! non , mais un homme né pour t'aimer ou pour te braver. Quand tu te piques de projets qui honoreroient des Héros , & que tu n'annonces la tête qui doit les exécuter que par des vertiges , c'est à moi , Rodrigue , à qui tu fais pitié , à moi de t'imprimer une leçon qui pèse sur ton ame.

--- Et c'est à moi , répète Rodrigue , en faisant briller son épée ...

--- Oui , à toi , fougueux ; remets ce fer brillant qui peut effrayer cette jeune femme.

---- Puissances des Cieux , qui suis-je donc aujourd'hui ?

---- Je te le dirai ; un homme vain , entêté , superbe & foible... Oui : écoute avec colère ; mieux encore , pleure , mais verse tes larmes dans le sein de ton innocente victime. Je ne t'empêche pas de te désoler au moment d'un tendre adieu ---.

Il sort en achevant ces mots. Abulfali l'accompagne. Ce Vieillard , inté-

rieurement satisfait de la vivacité de Rodrigue , ne lui refusoit sa Maîtresse que pour prolonger son amour ; c'étoit un ôtage qu'il gardoit de sa fidélité, & un instrument pour le ramener à son point de vue. Il apperçut dans la conduite de Pelage une idée franche , qui servoit moins son intention secrète , qu'elle ne paroïssoit la servir en effet ; il essaya de le séduire.

--- Je me suis trompé , lui dit-il ; je supposois à votre ami autant de sens que de talens : il me fait regretter l'aveugle préférence de mes bienfaits , & me plaindre que ma fille n'ait pas eu d'autres yeux. Entre vous deux , elle avoit un choix plus beau , dont il est bizarre qu'elle n'ait pas été frappée ---.

Pelage le pénètre ---. Dispensez-vous de me craindre & de me flatter , lui répondit - il ; votre choix , ou celui de votre fille , est plus heureux qu'il ne l'eût été. Le seul vice de mon ami n'est , au fond , que la plus dangereuse des vertus : c'est son amour ; & , tel qu'il est , vous le trouvez assez bien pour vos vues. --- Je vous avoue que j'ai eu celle d'élever ma fille sous un dais, ---- Elle

vous a réussi. Je vous avoue , à mon tour , que mon opinion ne vous favorisera jamais. Cependant je ne puis me dissimuler à moi-même , que tous mes efforts ne réussissent pas à briser le nœud par lequel vous vous êtes attaché un homme en qui les plus hautes qualités s'unissent malheureusement à très-peu de clairvoyance. --- Dites - moi , Guerrier , en faut - il avec un homme qui risque les avances de la générosité ? & quand je reçois votre ami nud , que je le renvoie chargé de mes bienfaits , lui conseillerez-vous aussi de les refuser ? --- Il n'auroit pas besoin de conseil , s'il avoit ma pensée. --- Quelle est-elle ? --- Je ne vous la déguiserai point ; ma pensée est que je redouterois un Arabe , quand il est généreux , plus que quand il est armé ---.

Ce fut par de tels discours que Pelage maintint l'Officier Maure dans sa résolution d'accorder un secours nécessaire , en même temps qu'il faisoit usage de toute sa sincérité pour rompre le cours d'une passion dont les avantages alloient être épuisés. Il se flatta que l'absence , les affaires , les goûts bril-

lans de Rodrigue viendroient à l'appui de la raison , & qu'il parviendrait lui-même à lui faire dénouer une liaison dont il ne prévoyoit que des suites funestes.

Quel est donc l'empire de l'amitié ! Lorsqu'il rejoignit les deux Amans pour les séparer , il le put , il le fit. Il attendit que ce fier caractère de Rodrigue se fût amolli dans les larmes ; & il l'enleva du sein de sa Maîtresse comme un enfant qui craint la majesté d'un père , & qui se remet dans ses bras avec un regret innocent & des regards de desir sur ceux de la mère qu'il abandonne.

A des images trop tendres , qui affligégoient l'esprit de Rodrigue durant les premiers jours de la navigation , des pensées sérieuses succédèrent ; des pensées de guerre , dignes de son courage & de l'examen de son sévère ami. Tout ce qu'il a médité , il le lui confie ; & lorsqu'on eut découvert les côtes d'Espagne , Pelage lui répondit : ---- Sache donc une fois appliquer tes propres principes ; je t'ai vu pencher pour les moyens prompts : cherche-les dans la simplicité & la douceur. Tu peux gou-

verner, le lendemain de ton retour, & sans tirer l'épée.

-- Comment ?

--- Ecoute, Rodrigue. Il faut mener par la main l'homme subjugué par une passion ; ce n'est qu'un enfant : mais s'il faut vous conduire au Trône avec une lisière, je vous demande quelle espèce de Roi nous aurons ? Vous allez voir votre frère sur le lit de la mort, un fils dans les bras d'une mère pour lui succéder, & conséquemment une femme pour remplir l'intervalle de l'autorité ; pensez.

— Oui, dit Rodrigue ; je crois que notre ame s'aveugle en effet sous le bandeau de l'Amour : l'usage du sentiment produit en nous une suspension nécessaire de nos autres facultés ; il est sûr que cette idée, que tu m'indiques, me seroit venue avant que je connusse mon infortunée Zahra. Cependant, Pelage, tu ne pensois pas que je dusse me substituer aux droits de mon neveu ? — Je te propose de gouverner, & non de régner ; de te mettre dans le cas de la justice contre les fils de Witiza : de la protection à l'égard de la famille de ton

frère, & de l'attente des hafards, qui justifieront peut-être un jour ce qui seroit illégitime aujourd'hui —.

Rodrigue, aussi-tôt après son arrivée à la Cour de son frère, n'eut pas de peine à lui insinuer que quelle que fût la fragilité des grandeurs, son dernier devoir étoit de les fixer dans sa famille, & à se faire désigner tuteur de l'héritier qu'il laissoit. Un Conseil fixa le terme de la tutèle, & reçut le serment que prononça Rodrigue de rendre la Couronne à son neveu aussi-tôt qu'il pourroit la porter. Le juste, le doux Monarque emporta de ce monde la douce espérance que son fils retrouveroit tous les sentimens paternels dans le cœur sensible & reconnoissant de son oncle.

Aussi-tôt que celui-ci tint les rênes, il manifesta, de la manière la plus brillante, son esprit, son courage & sa grandeur. Il parut, sans contrainte, aimable & sévère, galant & laborieux, économe & magnifique. Il prit l'air d'une majesté, que des manières libres & affectueuses tempéroient avec charme. Il rendit sa Cour brillante, ses armées redoutables, ses desseins sacrés. Il annonça toutes

les vertus, en s'occupant de tous les détails des mœurs: elles étoient déformées au point, que la décence même n'étoit plus un frein; que l'Hymen ne recevoit plus aucune offrande pure; & que les puissans du Royaume ne laissoient parvenir au lit de leurs subordonnés, que les restes méprisés de leurs plaisirs. Rodrigue fut d'abord admiré, adoré comme Prince, révééré comme Guerrier, de tous les cœurs où brûloit encore l'antique valeur septentrionale, & particulièrement cher à des cœurs d'une autre trempe, toujours sensibles aux belles graces de l'extérieur, à la soumission galante, à la haute renommée. Sous son administration, l'Espagne refleurissoit, mais pour être la proie d'un terrible orage qui ne tarda pas à se faire entendre.

Rodrigue s'appliqua, premièrement, au soin que demandoient son auguste pupille & la situation de la Reine veuve. Cette belle Anagilde se retrancha dans l'orgueil qu'on a toujours vis-à-vis de l'Amant dont on a trahi l'espoir, & se recula de son beau-frère, autant que celui-ci tenta de s'approcher d'elle. Plus

Rodrigue s'attachoit à mériter sa confiance, plus elle cherchoit à pénétrer sous cette écorce. Le retour de cet ennemi l'avoit contrariée dans son ambition secrète. Elle ne prévoyoit pas pouvoir le renverser : elle n'ignoroit pas que le prêt d'un Sceptre sort de la règle commune des restitutions. Elle soupçonne à Rodrigue l'intention de se l'assurer. Ce qu'elle soupçonne, elle le transforme en fait, & se retranche encore dans sa tendresse maternelle, pour annoncer des craintes à l'égard de son fils. Si Rodrigue vient caresser le jeune enfant, elle éveille les yeux de tout le monde sur sa main perfide; s'il ne fait que lui sourire avec un regard de complaisance, elle croit voir dans ce regard tous les poisons que verse le basilic d'un œil de bienveillance & de douceur. Enfin, sa tendresse, trop alarmée, lui fit abandonner Tolède pour se rendre à Cordoue.

— Un songe, dit-elle à Rodrigue, hélas ! tout parle au cœur des mères ! un songe m'a fait entendre que le ciel de Tolède menace les jours de mon

fil. On a découvert des influences perverses & un aspect malin , dans un astre qui s'élève. J'ai résolu de faire respirer à l'héritier du Trône un air plus libre sous des astres plus innocens ; mais ma résolution est soumise aux motifs que vous pouvez avoir de sauver ou de laisser périr le fils d'Acosta. — Vous devez croire, Madame, lui répondit Rodrigue, que je ne verrai jamais dans mon neveu que le fondement de l'autorité que j'exerce ; vous êtes libre —.

On ne veut pas dire que le cœur de Rodrigue fût tout-à-fait pur. Il se rendit compte alors de ses pensées ; il les trouva telles que la barbare Politique les lui demandoit. Il ne vit dans le royal enfant que l'écueil de ses grandes vues ; & c'eût été une satisfaction pour lui que la Nature se rendît son complice & le dispensât d'une opération dont il sentoit la nécessité plus que la volonté. Il considéra que le rendez-vous des mécontents étoit à Cordoue, que les fils de Witiza conjuroient dans Séville. Avoit-il dû se dessaisir du seul instrument honnête qu'il avoit pour anéantir

les complots ? devoit-il le laisser exposé à la première main rebelle, qui s'en feroit un droit contre lui ? Il rougit de sa faute ; & , réfléchissant ensuite sur la démarche & le discours d'Anagilde , il ne lui reconnut qu'un esprit odieux , qui l'avoit pénétré avant qu'il se fût pénétré lui-même , & qui l'avertissoit de réaliser des craintes trop injurieusement & trop tôt conçues.

Mais Pelage , cet austère Pelage , va moraliser. Un cœur qui s'ouvre à la corruption ne souffre pas qu'on l'examine ; il se referme , & recèle le poison qui va fermenter. Rodrigue change ; il devient sombre & taciturne ; il évite ce Pelage , qui s'en apperçoit , & qui lui dit un jour : — Ton ame se fouille , Rodrigue. — A quoi vous en appercevez-vous , Pelage ? — A cette question. Quand le cœur se retire , la bouche ne se compromet plus par une tendre familiarité.

— Et mon cœur ne pourroit-il se retirer de Pelage qu'en cessant d'être honnête ?

— C'est ma pensée , Rodrigue. L'amitié se forme de deux moitiés toutes

célestes ; & , quand elles se désunissent , c'est que l'une des deux a reçu quelque fouillure , qui fait qu'elles ne se conviennent plus. Ami , poursuivit-il avec tendresse , tu crains mon coup-d'œil.

— Pourquoi le craindrois-je ?

— Parce qu'il est pur.

— Rien n'importe moins à un méchant qu'un coup-d'œil, de quelque nature qu'il soit.

--- Il t'importe, te dis-je ; tu n'es pas un monstre.

— Sans doute votre amitié vous porte à croire que je le deviendrai ?

— Tu verses du fiel.

— Comme vous du nectar.

Parce que je t'ai dit que ton ame se fouille ? eh bien , mon ami , je le crains plus que je ne le crois. Que n'es-tu comme tu étois , comme tu dois être , aimable , franc , confiant ? Pourquoi m'as-tu sans cesse donné des alarmes sur tes principes ? N'est-ce pas à moi d'en prendre sur ton honneur , sur ta félicité ? & si j'ai des raisons de me défier de certaines règles d'Etat , des discours adulateurs , des circonstances qui séduisent ; si je te vois foible contre tous ces écueils ,
faut-il

faut-il que je te demande pardon avant que de te dévoiler mes craintes? Je le fais; & c'est avec franchise que je te demande ton idée sur la fuite d'Anagilde & de son fils. Réponds-moi comme à un ami toujours prêt à rectifier ou à partager tes desseins.

— Je n'en ai point.

— A rectifier! c'est ce que je dois entendre. Il est en effet naturel & honnête de penser que si vous aviez conçu quelques idées moins conformes aux règles de la vertu qu'à celles des Trônes, vous n'auriez pas ouvert à la mère & au fils la route de Cordoue.

— Les règles des Trônes, dit Rodrigue, sont pour moi les mêmes que celles de la vertu. Si je m'appliquois à vous dissimuler ma pensée, je saurois vous la rendre impénétrable: si vous connoissez mieux ce qui est honnête, je connois mieux ce qui est nécessaire; & si je formois un dessein qui pût être blâmé dans l'étroite exactitude de vos principes, je ne me mettrois pas dans le cas de le voir encore trahi ou contrarié par une indiscrète confidence.

Octobre 1782, 1^{er}. Vol.

C.

— Arrêtez, Rodrigue ; vous en découvrez trop , si vous ne parlez qu'à un Sujet. Mais , poursuivit Pelage , à moins que tu ne te délivres de mes yeux par le même supplice qu'essuya ton père , tu ne m'empêcheras pas de les tenir ouverts sur ta gloire ; & à moins que tu ne me prives de ma langue , je ne cesserai point de te recommander tes véritables intérêts —.

Dans cette circonstance , le Comte de Tanger , ce Julien si célèbre , qui gouvernoit Algésire , & que son département sur tout le Détroit rendoit aussi ambitieux , qu'il étoit d'ailleurs puissant & redoutable , vint à la Cour de Tolède redemander sa fille Florinde , pour la remettre à la suite de la Reine à Cordoue. L'usage étoit que la Noblesse des deux sexes fût élevée à la Cour , les jeunes Guerriers sous les ordres des Rois , & les jeunes filles sous la sévère inspection des Reines. Julien avoit les qualités d'un Guerrier & celles d'un Courtisan. Il étoit dur , mais liant , profond , exercé , & connoissant les avenues de tous les esprits & de tous les caractères ; supérieur à tous les hommes en

beauté plus qu'en graces , en esprit plus qu'en grandeur , en égards plus qu'en sentimens. Ces hommes ont un privilége sur le sexe ; & l'on se permettoit de penser que la fière Anagilde humilioit plus que sa pensée sous le mérite du Comte de Tanger.

Il étoit marié à Fandine , sœur du Roi Witiza ; & l'unique fruit de son hymen étoit certe Florinde , qui commençoit à effacer toutes les Beautés , lorsqu'il l'avoit promise à Evan , l'aîné des deux fils de ce Monarque. Mais les désordres qui étoient survenus avoient séparé les deux Amans , & le Comte gardoit sa fille à celui qui ouvreroit une plus vaste carrière à ses vues. Au moment où il la demandoit , le jeune Evan , aussi sensible que courageux , & qui tenoit , par un sentiment éternel , à sa douce cousine , conjuroit avec ardeur , & ne vouloit aucun autre prix de ses succès. Le Comte de Tanger conjuroit , de son côté , pour établir la Reine dans les droits de son fils , c'est-à-dire , pour s'y établir lui-même , au moyen de son ascendant sur la belle Veuve ; de sorte que sans se découvrir d'aucune manière,

il étoit l'ame de deux conjurations qui jouoient par le ressort terrible de l'amour.

Rodrigue n'avoit point encore vu Florinde; cet incident lui donna lieu de reconnoître quel trésor il avoit eu si près de lui, sans en rechercher la jouissance. Zahra étoit belle, sensible & ingénue; celle-ci étoit sensée, modeste & parée du charme délicat de la vertu. Elle étoit plus belle que Zahra; elle le parut du moins aux yeux de Rodrigue. Il répondit au Comte que la Reine alloit revenir dans Tolède; & il envoya sur le champ le jeune Ataulfe, Guerrier plein d'esprit & de résolution, qui annonça les ordres de son Maître en termes assez impérieux pour forcer la Reine à la désobéissance, quand elle n'y auroit pas été d'ailleurs disposée. Le Comte de Tanger, que Rodrigue avoit chargé de ramener la Reine à des sentimens de paix & d'union fraternelle, & qui étoit parti en même temps qu'Ataulfe, avoit dicté la réponse que fit Anagilde; « Dites » à celui qui vous envoie que je ne suis » point accoutumée à recevoir les ordres » d'un Sujet; que je suis Reine; que

» mon fils est son Maître par la naissance,
» son bienfaiteur par l'abandon passager
» qu'il lui a fait de son patrimoine ; &
» qu'il se souvienne qu'un Sceptre n'est
» pas si facile à acquérir , & qu'une
» Couronne mal acquise se garnit d'épi-
» nes pour déchirer la tête qui ose la
» porter ».

—Vois combien tu es heureux, dit Pelage à Rodrigue, après le récit du Messager. Voilà une femme qui va rompre la corne de ton orgueil. Souffriras-tu que je parle ?

—Tu le peux, quoique je t'en dispense, lui répondit Rodrigue; cependant je serois curieux de savoir ta pensée sur la permission que j'ai donnée à cette femme, & dont elle s'autorise pour m'insulter.

—Mal-adresse, dit Pelage.

— Ah ! reprit Rodrigue ; elle n'est pas si loin de ma main que je ne puisse l'atteindre & la faire revenir avec son fils.

—Alors deux mal-adresses. Elle trahira, si elle demeure; elle pressera sa trahison; si tu presses son retour. Tu fais ce qu'elle soupçonne; sous la belle

couleur d'arracher son fils à un bourreau, elle va tout entreprendre sans respect, sans conduite, & s'unir à ses propres ennemis, plutôt que de manquer à te renverser.

—Entre deux extrémités dangereuses, dit Rodrigue, de quelle nature choisit-on les remèdes?

—Moyens.

—Extrêmes, Pelage. Tu sauras toujours bien parler; mais je vais t'apprendre si je fais agir, & si je suis homme à me laisser couper la tête par vertu—.

Il fait revenir Ataulfe.—Savez-vous, lui dit-il, ce qu'on doit aux Rois? — La vérité. — Parlez donc. — L'armée des fils de Witiza vient de passer les frontières de l'Andalousie. — Cela me regarde.—On a vu plusieurs vaisseaux des Maures cingler à la vue d'Algesire. — Cela regarde le Comte Julien; vous irez l'avertir à Cordoue.—On murmure dans Tolède même; il y a des trames qui s'étendent démesurément dans l'ombre. — Ceci, continua Rodrigue, n'est fait que pour occuper la sagesse de mon ami Pelage. Et vous, Ataulfe? — Seigneur, disposez de mon obéissance.—Je ne

veux que des services de la part de mes amis. Tu vois, Ataulfe, que je suis fait pour te commander : mais penses-tu que je le mérite ? Si je le mérite à ton égard, à plus forte raison je puis commander à cent mille Héros au-dessous de toi—.

Et alors il lui donne une nouvelle commission pour Cordoue. Il a reconnu le caractère expéditif, la prudence, le zèle & la fidélité de ce Guerrier ; & , tandis que Rodrigue se prépare à marcher à sa victoire contre les fils de Witiza, le jeune Ataulfe s'avance vers Cordoue, & roule dans sa pensée différens moyens de bien servir un Maître qui se fait l'ami de ses Sujets.

Cependant le Comte de Tanger avoit formé un Conseil à la Reine Anagilde ; & il avoit attaché tant de fortunes à celle de cette Princesse, qu'il ne lui avoit pas laissé la libre disposition de ses volontés. Il représente à ce petit Conseil que Rodrigue a découvert la pointe de l'épée, & qu'il faut lever contre lui l'étendard qu'on avoit préparé contre Evan & Sisebut ; que le terme de la tutèle s'approche, & qu'il est temps de

s'emparer des droits énoncés dans le testament d'Acosta , & confirmés par les sermens de l'Usurpateur.

Il en étoit-là , lorsqu'Ataulfe vint annoncer que le Roi Rodrigue vouloit de l'obéissance, quelque dessein qu'on lui supposât ; & que qui la lui refusoit, manifestant des projets criminels, devoit se préparer à ses vengeances. Les ordres qu'il rendit ensuite au Comte Julien, donnèrent assez à réfléchir pour qu'on lui déguisât le ressentiment que méritoit son discours.

L'intention du Comte étoit de se promener au milieu de tous ces orages, couvert d'un impénétrable manteau. Il essaya de faire comprendre à la Reine, & à tous les conspirateurs, qu'il les serviroit mieux par son obéissance; qu'il verroit s'il étoit un parti à tirer de ces vaisseaux Maures; & que, dans le cas d'un désastre, il seroit dans Algesire la planche secourable qui les sauveroit du naufrage.

Mais la Reine, qu'animoit un intérêt plus cher que celui de la conspiration, reprocha vivement au Comte une démarche qu'elle ne pouvoit qualifier que

du nom de défection. --- N'est-ce pas vous, ajouta-t-elle, qui avez noué tous les fils de cette toile ? & n'est-ce pas pour vous la proie qu'elle doit envelopper ? Qu'avons-nous prétendu, sinon de remettre la Régence en vos mains-- ? Et le tenant ensuite en particulier : --- Qu'avez-vous prétendu vous-même, Comte, si ce n'est un prix qui flattoit votre amour aussi-bien que votre ambition ? Etoit-ce pour vous jouer d'une Reine trop crédule, que vous lui faisiez espérer votre divorce avec la trop heureuse sœur de Witiza ? Dites-moi pourquoi vous m'avez trompée, ou ne me parlez pas d'un seul moment d'absence.

--- Vous le voyez, Madame. Rodrigue a les armées, les places, l'argent ; il faut attendre. --- Et pourquoi, reprit Anagilde, ne falloit-il pas attendre tout-à-l'heure ? N'avez-vous songé qu'à souffler deux embrasemens, pour vous nettoyer une place sur les ruines de l'incendie ? Mais si vous êtes infidèle en affaires, Comte, apprenez-moi du moins si vous êtes sincère en amour ; si je ne dois plus vous montrer un penchant

dont j'aurois à me punir, si je le suivois pour un ingrat; ou si je dois enfin me punir moi-même, dès ce moment, en descendant à des prières pour vous demander de la générosité, au défaut de l'amour? Voyez votre triomphe, Comte; une Reine & son fils sont deux orphelins dont toute la fortune consiste dans votre protection.

---- Madame, répondit encore le Comte, je vous obéirois sans doute, si mon absence n'étoit nécessaire pour les intérêts de mon amour & ceux de votre fortune.

---- Si j'avois pensé, dit alors la Reine irritée, que le Comte Julien fût aussi lâche qu'il est adroit, j'aurois eu peur moi-même de l'exposer au péril dans lequel il m'abandonne. Ah! Julien, ne te dévoile pas; je t'aime sous ton masque; & tel est le sort des femmes de mon rang, que la nécessité d'une affreuse vengeance ne leur fait jamais désirer d'ouvrir les yeux sur les outrages qu'on leur fait --.

Tandis que ces fiers Amans querellent, deux autres Amans, plus tendres,

plus naïfs, ont été surpris par Pelage sous les voûtes du Palais de Tolède. Ces trames, ces murmures n'étoient rien qu'une intrigue amoureuse, dont les indices conduisirent le sage Administrateur à découvrir, une nuit, un Guerrier charmant qui pleuroit aux genoux d'une fille éplorée, mais ravissante de beauté dans ses larmes; c'étoit Florinde; c'étoit le jeune Evan. L'infortuné Prince n'apperçut pas plutôt Pelage, qu'il vint tomber à ses pieds. --- Ah! si tu n'es pas un monstre plus cruel que cette fille, lui dit-il, encore un moment, & je la laisse; je la laisse pour jamais, puisqu'elle me l'ordonne.

Ecoutez-moi, Guerrier, poursuivit-il; vous êtes Pelage, un homme juste, compatissant: je ne vous connois que par votre seule renommée. Hélas! je n'ai point encore, dans ma vie, connu d'hommes vertueux; je porte un cœur simple, né doux & si tendre. Ah! cette ingrante, qui le méprise, ne le retrouvera jamais; & cependant, Guerrier, le sien est de même, paisible, affectueux, & seulement plus pur que celui qu'elle déchire. Mais ne croyez pas que je sois

ennemi de la vertu ; il y a cinq ans que la sienne m'afflige, & m'apprend à l'aimer. Est il donc vrai que le bonheur de l'Amour n'est fait que pour les êtres vicieux ? J'en ai tant vu qu'il a surchargés jusqu'à le rejeter comme un poids ; & moi , je n'ai recueilli que des larmes pour le plus doux prix de mon innocence & de ma tendre fidélité.

Voyez Pelage, adorez, comme moi, ce doux trésor de fleurs virginales dont la Nature a complaisamment paré ses belles joues, ses lèvres pures, son front, son sein timidé qui renferme un cœur si farouche. Eh bien, il y a cinq ans, toutes ces fleurs brilloient aussi fraîches qu'aujourd'hui ; toutes me faisoient des rivaux, qui venoient m'importuner de dessous la terre, des mers, des cieux ; & toutes me furent promises par un ferment solennel de nos pères : fermens des insensibles, ah ! vous ne pouvez être que d'horribles parjures !

Combien d'impatiences dans l'attente de notre cher hymenée ! que de soupirs, que de craintes, en sollicitant un aveu de sa tendresse ! Aveu charmant, tu n'enchantas que mon oreille ; & il me

fut interdit de te recevoir sur les lèvres qui le prononcèrent. Combien de fois il faut maudire la vertu avant que d'en être charmé !

Je souffrois , je périffois. Où font les tourmens qui passent celui de l'Amour ? Mais j'étois aimé ; & quelles blessures ne sont pss adoucies par le baume que porte cette idée ravissante ? Je vis assassiner mon père ; ma mère expirer dans d'affreuses douleurs ; notre Trône tomber avec fracas ; notre fortune dispersée entre des mains avides ; les poignards , les poisons menacer nos vies. Je me vis fuyant avec mon frère dans les montagnes , déguifés l'un & l'autre sous les lambeaux de la misère ; misérables , en effet , partageant le gîte des animaux sauvages ; affamés , altérés & privés de l'espoir du pauvre à qui l'humanité promet au moins une goutte d'eau. Mais j'étois aimé. Oh ! Pelage , il ne me manquoit que de perdre l'espérance que les cœurs honnêtes établissent sur l'Amour : je la perdis. Son père , ce dur Julien , cet esclave des règles de la fortune , devenu mon oncle par un bienfait de l'Amour , outrage l'Amour avec ingra-

titude, me reprend les sermens fans rougir, & me chasse par ces paroles cruelles : *Mes dispositions sont changées.* Mais j'étois aimé; je vis une larme que ne put arrêter la présence du barbare; une larme & un triste regard de ma chère cousine me firent avaler mon affront. *Ah! m'écriai-je, les miennes ne changeront jamais.*

Depuis ces désastres, j'ai revu trois fois cette fille adorée; trois fois je suis rentré dans ces murs, sous ces voûtes où mon berceau fut honoré des respects de tout un Peuple; où ma jeunesse ne sourit jamais; où les grandeurs ont détourné fans cesse la douce joie de mon ame; où tous mes plaisirs ont été de verser des pleurs, en essayant de fléchir la vertu qui me désespère. Oui, j'ai pensé qu'on ne pouvoit se perdre quand on s'aimoit; que les intérêts des pères, les événemens, les distances, ne suffisoient qu'à gêner le bonheur, & non pas à le détruire. Les cœurs ont leurs loix, que je regardois comme plus saintes que celles des mortels. Mais la femme, qu'on entend murmurer fans cesse sur ses malheurs, la femme ne fait point être

heureuse. O ma chère Florinde, vous avez, comme toutes les autres, un cœur altier qui résiste aux loix, & comme elles, une ame foible qui justifie ces loix qui vous condamnent à l'éternelle dépendance. Enfin, cher Guerrier, je l'ai trouvée trois fois aussi inébranlable pour me résister, qu'elle auroit dû l'être pour me suivre; de sorte qu'une femme n'est courageuse que pour défendre sa servitude.

---Qu'en auriez-vous fait, si elle vous eût suivi? dit Pelage.

---- Pouvez-vous me demander, répondit le jeune Prince, ce que fait un Amant de l'objet qu'il adore? Ah! sans doute, une épouse souveraine, heureuse, toujours chérie. Je ne suis plus errant dans les montagnes d'Occa? nous avons des troupes, des trésors, des ressources; & la plus sûre, c'est que nous sommes vos ennemis; c'est que l'homme superbe, qui, sans les conseils de votre prudence, se seroit déjà renversé sous le poids de sa nouvelle grandeur, succombe peut-être dès maintenant, & rend à mon frère une Couronne qui nous appartient. -- Et si Rodrigue est

vainqueur ? --- Alors, je vous l'ai dit, Guerrier, nous sommes vos ennemis, & sûrs de voir augmenter notre puissance par cette inimitié. --- Prétendez-vous, ajouta Pelage, m'apprendre, par ces réponses, ce que je dois faire de vous pour le maintien de la nôtre ? -- Je suis ici sans autres prétentions que celles de l'amour. Si vous n'étiez qu'un Roi, je vous braverois, & la mort de même ; vous avez un cœur, cherchez - y votre conduite.

----- Mon cœur, dit Pelage, ne me fournit rien qui favorise les Amans insensés, ni les lâches qui fuient pour le vain intérêt d'une fille les champs où l'on se bat pour leur fortune. Je ne dois ma générosité qu'au malheur, & non pas au délire : mais ma vertu me défend de profiter d'une surprise ; & sa loi ne me permet point de représailles, puisque tu n'étois pas venu pour m'attaquer. Allez, jeune homme ; emportez avec votre tête vos projets & votre amour. Nous ne les craignons pas assez pour nous en garantir.

--- Ah ! Florinde, ma chère Florinde, s'écria l'Amant désespéré, qu'allez-vous

devenir parmi des ennemis qui se font aimer ? Puisse votre cœur me demeurer fidèle, s'il est vrai que le prix que vous refusez au plus tendre amour vous soit un jour ravi par la générosité --- !

Cependant l'armée de Sisebut, en face de celle de Rodrigue, mais séparée par une rivière, évitoit de la passer, & d'engager une bataille dont le succès ne paroïssoit pas assez certain. Rodrigue, que toute lenteur impatiente, a voulu, deux fois, brusquer le passage : ses meilleures troupes ont été repoussées ou taillées sur les bords du fleuve, & il est contraint de déguiser ses pertes derrière des retranchemens. Néanmoins ses inquiétudes sont portées sur un autre objet d'un intérêt plus grand pour lui que sa victoire ou sa défaite ; il est affligé de noirs soupçons sur la conduite d'Ataulfe, dont il ne reçoit aucune nouvelle. Il avoit deux mois pour remplir son importante commission ; ce temps est deux fois expiré sans le voir de retour. Peut-être n'étoit-il qu'un de ces hommes vulgaires, que la docilité de leur esprit soumet au dernier qui s'en empare ; peut-être Rodrigue étoit-il trahi

par un indigne Sujet ; & il pensoit à de nouvelles entreprises contre le jeune rival de sa puissance, lorsqu'on lui présenta un homme défiguré, triste, mais encore fier, qui lui dit : --- O Prince, me reconnoissez-vous ---- ? C'étoit ce qu'on ne pouvoit faire ; tout étoit changé dans ses traits & dans sa couleur : il avoit le nez & les oreilles tranchées, le front brûlé d'un fer, & les sons de sa voix étoient encore dénaturés par les souffrances.

---- Veillez sur vous, dit-il à Rodrigue ; attendez tout d'une Reine qui vous renvoie vos Messagers dans l'état où je suis ---. Rodrigue pousse un cri & mord ses lèvres de colère. --- Va, cher Ataulfe, dit-il, tu seras vengé ; leur vaine fureur est pour moi comme celle des enfans ; & , tant que j'aurai un souffle de vie, qui que ce soit, fût-il armé de la puissance des Cieux, ne m'offensera impunément.

— Prenez garde, Prince, poursuit le malheureux Guerrier ; la Reine Angilde est maintenant dans Algesire avec son fils ----. Rodrigue rougit de dépit & de honte --- Et mes ordres, dit-il ?

--- Je les avois exécutés. Avant que d'entrer dans Cordoue, j'avois fait revêtir leur déguisement aux cinquante soldats qui m'accompagnoient; j'avois reçu de la Reine un accueil sérieux, à la suite de l'énoncé de vos volontés: ce qui ne m'avoit point empêché d'examiner les lieux, & de m'informer des heures favorables à mon dessein. Avant qu'il fût possible de le soupçonner, j'avois surpris le jeune Prince dans une promenade qu'on lui faisoit faire régulièrement au bord du Betis. Sa garde ne me résista que pour son malheur; je fuyois, avec mon vol, au travers des montagnes, lorsque la rencontre d'un Guerrier, que je vis dormant sur l'herbe, me fit prendre une alarme. Je voulus le reconnoître; c'étoit Evan. Le fils de Witiza ne pouvoit être seul dans ces lieux; je cherchai de nouveaux détours parmi les précipices, & j'allai me renfermer, avec mon prisonnier, au sommet du Mont Marius, dans la forteresse que Witiza fit dégarnir, ainsi que toutes les autres de cette Province mutinée.

C'est-là, Prince, que, n'ayant osé reprendre la route de Tolède, je me

vis , au bout de trois jours , forcé par une troupe de plus de deux cents hommes , qui avoient Analgide à leur tête. Mes braves soldats se firent arracher leur vie. --- Lâche , interrompit Rodrigue , ne pouvois-tu poignarder l'enfant ---- ? Ataulfe répondit : ----- Ma commission étoit celle d'un Guerrier , & non celle d'un assassin. Si je l'eusse fait , vous étiez déshonoré. Je pris l'enfant , & l'entraînai dans une route souterraine , où je hâtois ses pas , en lui tenant la pointe de mon épée sur le cœur. A la sortie de ce souterrain , je reçois un coup de hache sur mon casque , & je perds la vue du Ciel. Je ne retrouvai le sentiment qu'en présence d'Anagilde , lié , étendu devant ses pieds. Ah ! Prince , quelle femme ! que d'imprécations contre vous elle vomit , & de combien de caresses elle accabla son fils ! Elle étoit furieuse jusques dans sa tendresse : mais on fait que l'animal le plus doux devient terrible , quand le sentiment de la maternité l'inspire.

----- Ne t'y trompe pas , interrompit encore Rodrigue ; c'est autre chose dans notre espèce ; & ce sont , dans le sexe ,

les objets les plus odieux qui manifestent un amour plus emporté. Il est tant d'intérêts qui rendent un enfant précieux ; c'est souvent sa fortune qu'on caresse en lui : & d'ailleurs , on n'attaque jamais avec impunité celui du méchant.

--- Je suis obligé de convenir de tout ce que veut mon Maître , reprit Ataulfe , & de rendre intérieurement justice à la Reine. On voulut m'interroger. ---- Qu'en est-il besoin , dit-elle ? tout n'est-il pas expliqué par son action ? -- Madame , répondis-je ; vous ne trouveriez qu'avec un poignard un secret qui seroit caché dans mon cœur ; c'est ma règle de ne le laisser jamais parvenir sur mes lèvres : mais vous me forcez à la négliger. ---- Revèle - moi donc les noirceurs du Tyran qui t'envoie ? ---- Voyez , Madame , que vous étiez dans une erreur , lui répondis-je ; le Prince Rodrigue n'a pas assez mérité ma fidélité. --- Qui t'envoyoit donc ? --- Les Princes Evan & Sisebut , dont l'un m'attend peut-être dans ces montagnes.

Entre vous , Madame , Rodrigue & les fils de Witiza , un Sujet ne fait

plus choisir de Maître légitime , & il ne doit sa fidélité qu'à celui qui le protège. --- Que tu viennes de la part des fils de Witiza ou de celle de Rodrigue , interrompit la Reine , tu n'es pas moins un traître pour moi ; que son supplice , ajouta-t-elle , soit exécuté devant mes yeux ---.

La cruelle , après l'exécution de son arrêt , me présente un miroir , & me dit avec une barbare ironie : -- Va maintenant montrer au monde combien est difforme la physionomie d'un traître ---. Enfin , j'appris , par la bouche du Chirurgien qui guérissoit mes blessures , que la Reine , son fils & tous les Seigneurs qui la défendoient , avoient quitté Cordouë , & pris leur route vers l'orient de la Bétique ---.

Les résolutions de Rodrigue se fixent , aussi promptes que l'éclair , après ce récit. Il expédie un Courier , qui vole pour appeler le Comte de Tanger ; il fait dresser contre la Reine une accusation de trahison capitale : il proscriit la tête du jeune Prince ; & ce qu'on vient de lui apprendre de la rencontre d'Evan lui faisant croire qu'une moitié de l'ar-

mée qu'il a en face se porte sur Tolède , il se décide à passer la rivière , à vaincre , à se délivrer du moins d'un ennemi.

Avant que d'entrer dans une entreprise, réfléchissez ; mais quand vous aurez fait un pas , votre entreprise fût-elle criminelle , ne reculez jamais : ce seroit joindre la honte au crime. Rodrigue s'étoit mis dans le cas d'être tout-à-fait grand , ou tout-à-fait odieux ; & ce n'est point par les principes de la saine morale qu'il faut juger ces sortes de caractères.

Il fit usage d'une ruse de guerre digne de la Tactique de son temps. Durant une nuit bien ténébreuse , & tandis que le firmament se fondoit en pluie , l'armée de Sisebut se vit , avec terreur , environnée d'une forêt verdoyante qu'on voyoit marcher à la lueur des éclairs ; au fond de laquelle on entendit bientôt retentir un bruit d'armures , & entendre des courriers dans l'intervalle des roulemens du tonnerre : lorsqu'on étoit plus attentif à ce prodige , la moitié de ces arbres franchit les retranchemens & découvrit l'ennemi. Rodrigue avoit fait

porter à tous ses soldats & cavaliers des branches touffues, qui déroberent la vue de son passage & de son approche; il n'eut que la peine d'égorger ou de disperfer un troupeau frappé d'épouvante. Sisebut suivit ses fuyards; & , peu de jours après sa déroute, il passa la mer pour se rendre à Maroc auprès du Lieutenant d'Almanzor.

Cependant Rodrigue venoit de rentrer en vainqueur superbe dans Tolède; & le Comte Julien avançoit dans ses projets avec plus d'espérance qu'il n'en eût eu sans l'histoire de l'enlèvement du fils d'Acosta, sans les alarmes qu'il avoit prises lui-même de la rencontre d'Evan & de la victoire de Rodrigue. Celui-ci étoit venu trop près de Cordoue, pour que ce séjour fût encore favorable à la Reine & à la conspiration. Le Comte la rompit, & il fit considérer cet incident à Anagilde comme une raison déterminante de se rendre elle-même à Algésire: son rappel fut un autre incident dont il se servit pour la contraindre à passer à Ceuta, sur les rives de l'Africain, place dont il étoit maître, aussi bien que d'Algésire.

Anagilde

Anagilde parut d'abord offensée de reconnoître, dans la conduite du Comte, un homme qui savoit si bien gouverner son cœur, & qui, pour suivre un dessein qu'elle prévoyoit devoir échouer sans cesse, négligeoit les plaisirs d'un amour mutuel, & la gloire que cet amour renfermoit pour lui; un homme enfin sans courage, qui n'osoit ni se déclarer dans un attentat commun, si c'en étoit un que de résister à un usurpateur, ni se soustraire à cette lâche obéissance qu'il témoignoit à l'exposé de ses ordres.

--- Qu'est il besoin, dit-elle, de vous cacher au Tyran, si vous m'aimez, & dans le cas contraire, de méconnoître en moi votre Souveraine légitime? ou pourquoi me dissimuler que tout est perdu?

----- Perdu! Madame; non dit le Comte, modérez-vous: celui qui trébuche & ne tombe point, ajoute à son pas. Vous savez que l'intérêt d'une fille qui m'est chère suffit assez pour me conduire à Tolède; c'est une raison qui doit se faire sentir à votre cœur ma-

ternel : mais j'en ai d'autres qui vous feront développées, Madame. Si je vais m'incliner devant la face de notre ennemi, ce n'est pas pour l'adorer, mais pour reconnoître, en abaissant ma vue sur ses pieds, l'endroit où je creuserai la mine qui le renverfera.

--- Il est grand, ajouta la Reine ; il faudra vous pénétrer, régner glorieusement, & peut-être se faire aimer.

--- Vous me faites souvenir, Madame, qu'il l'a fu.

--- Que voulez-vous dire, Comte ?

--- Rien, Madame, sinon que j'entendrai, avec respect, avec ravissement, l'éloge de Rodrigue sortir de vos lèvres charmantes.

--- Eh bien, dit Anagilde ; oui son cœur est noble, généreux : mais son intelligence est au-dessus, & ses talens ne souffrent pas d'examen. Voilà ce que nous avons à craindre : il a trop de mérite...

--- Pour être long-temps heureux, Madame, si en effet il l'a, interrompit Julien. Je ne le lui ai jamais supposé, & je m'accoutumois à le regarder comme un jeune & ambitieux insensé : mais je

mé fais justice de ma présomption ; & je fais qu'il appartient aux femmes de savoir , beaucoup mieux que les hommes , où est le mérite d'un insensé—.

Tel étoit l'ascendant du Comte sur Anagilde , que ces paroles offensantes ne la blessèrent point , & la rassurèrent sur un amour dont elle se défioit , lorsqu'elle le vit manifesté par ce trait de haine & de jalousie. Elle termina cette conversation par des pleurs , des plaintes & des regrets d'avoir placé sa tendresse sur un ingrat , trop habile maître de la sienne. — On peut renoncer à l'espoir des grandeurs , au Trône même , dit-elle ; ces objets ont un charme subordonné , qui laisse encore aux yeux la liberté de s'ouvrir aux considérations qui le détruisent , & n'ont qu'un intérêt toujours au - dessous de celui de la Nature. On peut renoncer à ses vengeances , au ciel si doux de sa Patrie , au sentiment plus invincible qu'inspire un fils ; oui , une femme le peut. Hélas , devrait-il y avoir pour elle quelque chose de plus difficile à perdre que tous ces objets ?

--Madame , répondit le Comte , on ne

tire avantage de rien qu'on ne le maîtrise : telle est la loi nécessaire de ce monde. Il faut un gouvernail à la nef, une bride au coursier, une chaîne à l'homme, une règle à la pensée même ; sinon, tout cela nuit, plutôt qu'il ne sert. Il faut sur-tout gouverner l'amour, Madame ; c'est un enfant qui ne peut suivre un chemin droit, & qui égare ceux qui le suivent sans regarder. Celui qui lui fit présent d'un bandeau devoit y joindre une lisière —.

Tandis que le Comte vole sur la route de Tolède, un Guerrier marche à pied sur la même route pour se rendre à Algefire. Les Ecuyers du Comte apperçoivent ce Guerrier, qui se détourne dans la campagne ; &, sur la crainte qu'il annonce d'être rencontré, ils l'arrêtent ; c'est-à-dire, qu'ils se font tuer au nombre de quatre, & que le cinquième, qui se voit prêt à être percé de la même épée, victorieuse de ses compagnons, réclame, pour sa défense, le nom du Comte de Tanger. A ce nom, le Guerrier suspend son coup, & répond simplement : *Qu'il le cherche.* Aussitôt le Comte survient.

--- J'allois , lui dit ce brave Inconnu , vous demander , non plus comme autrefois , l'exécution de vos sermens & votre fille , mais un asyle ; non plus l'amitié que le sang qui nous unit vous recommandoit , mais des sentimens d'humanité pour votre neveu , pour le fils du grand Roi Witiza , dont le frère vient de succomber sous la fortune d'un barbare.

--Eh bien, Prince, répondit le Comte, je desirois aussi de vous trouver, non par le retour d'une vaine amitié, mais par un intérêt que nous recommande à tous la mémoire de Witiza.

-- Nous allons donc nous entendre chacun par un mot & sans descendre de cheval , reprit Evan ; il est question de réparer tous les malheurs de notre famille ... Que répondez-vous ? --- Union, dit le Comte. Un mot à votre tour ; quels sont vos moyens ?

----- La désunion de nos ennemis, ajoute Evan. J'ai perdu un moment de gloire tout-à-l'heure ; mais j'ai gagné en instructions de quoi tout regagner. J'erre depuis long temps entre Tolède & Cordoue ; je fais qu'il n'y a que bien peu

d'hommes, dans ces contrées, qui ne murmurent point d'un attentat que Rodrigue s'est permis contre le jeune fils d'Anagildè. On ne fait que dire sur-tout de l'insolente déclaration par laquelle il vient de se constituer Monarque absolu. Comme tel, il a fait porter, par son Conseil, un décret qui exclut la Reine & son fils de tous droits à la succession d'Acosta. Pelage n'a point approuvé ce décret, & il est arrivé qu'une jeune femme Africaine a été apportée sur des vaisseaux que les vents avoient contraints de relâcher aux Isles Balears. Cette femme est venue pour former un hymen que presse Rodrigue, & qui est encore une chose que Pelage blâmée. Ces deux hommes ont rompu avec éclat tous les liens qui les attachoient. Rodrigue demeure avec sa seule force, & l'on dit que ses trésors sont épuisés. Que faut-il faire? — Etablir une communication sûre d'Afrique, où est votre frère, à Séville, où vous allez vous rendre secrètement chez votre oncle Opas, & à moi par-tout où je ferai. Adieu.

— Ainsi donc, adieu, reprit triste-

ment Evan, sans une autre parole qui puisse pénétrer doucement dans mon cœur ?

— Allez, ajouta le Comte ; ne négligez rien de ce que vous devez pour la fille d'un père dont la règle est de ne récompenser que la prudence unie à l'activité —. Tel fut le langage d'un homme qui savoit gouverner les hommes par les passions, sans les ressentir, ni les flatter.

Le Comte, en entrant dans Tolède, ne vit point cette face sinistre & menaçante que devoit donner l'état des affaires ; mais les signes d'une allégresse publique, de somptueux apprêts de fêtes, & des témoignages d'amour pour un Roi dont on faisoit sonner les qualités brillantes, & dont on se félicitoit de voir les talens, le courage, dans des circonstances où l'Espagne alloit être exposée par la fuite des fils de Witiza vers l'Afrique, & par les criminels ressentimens de la Reine Anagilde. Si quelqu'un parloit de ses droits à la Couronne qu'il avoit prise : Qu'a-t-il besoin, disoit-on, d'autres droits que sa capa-

cité ? L'on a vu que l'Espagne étoit accoutumée à ce langage.

Lorsque Julien parut devant le Monarque, il fut surpris de voir qu'une justification qu'il avoit habilement préparée fût déjà faite dans l'esprit de Rodrigue. Celui-ci ne parut que s'inquiéter légèrement de savoir tous ses ennemis en Afrique; & le Comte n'eût pas pénétré les raisons de cette conduite, sans le hasard qui lui fit entendre le dernier démêlé de Rodrigue & de Pelage.

Ce Pelage, simple Guerrier, sans emploi, sans titre à la Cour, n'en est pas moins important par son caractère : il entraîne le respect pour ses opinions; & lorsqu'il voit approcher l'instant d'un hymen qu'il redoute pour le Royaume, il ne dit qu'un mot, qui donne à toute la Nation le courage d'offenser Rodrigue, en lui rappelant la loi qui défend toute alliance entre des personnes de loix diverses. Rodrigue, qui ne voit dans son hymen avec la tendre fille d'Abulfali que de très-grands avantages qui lui sont personnels, s'irrite. On lui répond que le sentiment de Pelage est

que le Roi ne peut achever cet hymen, sans découvrir une intention de vendre l'Espagne au Maure. Alors, Rodrigue cherche Pelage, qui se retiroit avec fierté de la foule des adulateurs. Au moment où il le joint, où il se propose de l'accabler de toute sa puissance, il le révère, mais en maudissant une tête froide & sérieuse contre laquelle il ne peut lutter; il l'aime en détestant sa vertu.

Il le joint dans un bocage des jardins du Palais, & il lui dit: — J'ai appris que mon fidèle ami Pelage interprétoit mes actions comme le feroit mon plus cruel ennemi.

— N'avez-vous appris que cela, Prince?

--- Pardonnez-moi; & que si j'avois des desseins qui me fussent personnels, ou qui regardassent le bien de mon Royaume, ils seroient contrariés par mon ami Pelage.

— Vous avez appris beaucoup; mais ce n'est pas tout—.

Rodrigue, dont l'orgueil naturel s'est enflé dans l'exercice de la puissance, admire le ton dont une réponse lui est

prononcée, & il réplique : -- J'ai appris encore une chose que je voudrois apprendre à Pelage.

— Daignez parler, Prince; je suis fait pour tout entendre.

— Eh bien, c'est que rien de ce que je puis penser ou faire ne vous regarde—.

Pelage fixe le Roi d'un regard noble, qui lui sert de réponse. Rodrigue s'enflamme.

--- Veux-tu, dit-il avec fureur, que je t'envoie au milieu de mes lâches adversaires? — *Je le veux.* -- Que nous opposions nos armes sous des étendards divisés? -- *Je le veux.* -- Ou qu'ici même, de nos épées, de nos poignards, de nos mains meurtrières, nous nous traitions en ennemis mortels jusqu'au dernier souffle de l'un des deux? — *Je le veux encore.* ---- Et moi, dit Rodrigue, il n'est rien que je ne veuille pour te rendre mon ennemi, plutôt que mon ami.

— Je pense de même, dit Pelage; il n'est rien que je ne fasse pour me délivrer d'un rôle qu'il m'étoit pénible de remplir.

--- Le rôle d'ami?

--- Non, celui de censeur.

--- Il vous convenoit pourtant ; mon ami auroit su me rabaisser beaucoup mieux, me mieux percer du trait de la censure : la noble franchise que professe l'amitié ne m'auroit fait aucune grace ; & moi, je suis bien aise qu'on me reproche mes fautes avec une pénétrante amertume, avec une outrageante liberté.

— Il n'y a rien d'amer ni d'outrageant dans l'amitié que pour celui qui ne la mérite pas.

— De sang-froid, Pelage, avez-vous jamais eu dessein de m'offenser ?

— Oui, j'ai eu ce dessein, si c'étoit vous offenser que de vous recommander le soin de votre honneur.

----- Et qui pensez-vous qui puisse le souffrir ?

--- Un ami, Rodrigue.

— Non, Pelage, pas un homme qui vive ne supportera de se voir humilié face à face par son ami ; & vous avez fait plus, vous avez parlé de moi avec une froideur, une supériorité qui vaut autant que le mépris ; vous m'avez refusé jusqu'aux qualités ordinaires ; vous

avez fait remarquer mes défauts , car il faut bien que j'en aie , avec l'attention de la malignité. Vous m'avez toujours traité , dans nos confidences , dans mes amours , jusques dans mes Conseils , en jeune Elève de votre sagesse ; & plus encore , vous avez favorisé mes ennemis par vos opinions , par vos actions : ceux que la fortune envoyoit à mes vengeances , vous les avez délivrés. Si je regarde l'Etat , vous l'avez trahi , en vous opposant au sacrifice que je fais de ma personne pour lui ouvrir des ressources chez les Maures ; & si je me regarde , je vous trouve placé comme un épouvantail au - devant de tous mes projets & de tous mes plaisirs. Quel est le meilleur ami de celui qui fait toutes ces choses , ou de celui qui les pardonne ?

— Celui , répondit sévèrement Pelage , qui se mettra de toute sa puissance dans le cas d'être pardonné.

— Et que pouvez-vous faire encore ? il ne vous reste qu'à me livrer moi & le Sceptre des Goths.

— C'est un soin que je vous laisse , Rodrigue.

—Dur, superbe, impénétrable Sauvage, dites, où sont ces fautes, ces maux que vous voyez? Parlez; si ma prière est vaine, je vous l'ordonne.

—Tâchez de gouverner votre Espagne, Rodrigue; mais ne vous flattez d'aucun empire sur l'âme de Pelage.

—Cœur inflexible, cœur ingrat, infidèle ami, me voilà prêt à vous entendre, peut-être à vous céder. Par tous les maux que nous avons éprouvés ensemble, donnez-moi des raisons, je vous en conjure.

— Non, vous avez assez de femmes que vous pouvez interroger.

—Me méprise-t-il assez, le barbare! est-il un Dieu qui m'humiliera sans cesse devant son odieuse austérité!

—Prince, vous pleurez?

—Non, je ne pleure pas—.

Pelage s'approche. — En vérité, tu pleures — dit-il. Le retour de l'amitié fait palpiter son cœur de tendresse. — O malheureux que le Ciel aveugle sur son état! ajoute-t-il, tu vas t'enfoncer avec joie dans ton ignominie; tu vas tomber de ce Trône dont tu te

fais si vain; tu feras porter à l'Espagne la peine de ton vice, & ta mémoire fera chargée de tous les crimes d'autrui.

—Jamais une menace ne fut une raison, Pelage; mon oreille ne s'ouvre qu'aux raisons. Parlez-moi comme il vous plaira, plutôt pourtant avec la tranquillité d'un Sage, qu'avec l'amertume de l'amitié. Mais enfin, parlez-moi; je ne suis pas un homme si stérile que je sois insensible à la censure. Quelles sont vos raisons contre mon alliance avec les Maures?

--- Par rapport à l'Etat, ou par rapport à vous?

--- O Ciel, dit Rodrigue, qu'est-ce donc qu'un Roi?

----- Quand il est sage, c'est l'Etat même, j'en conviens; mais vous m'avez réduit à séparer ces deux choses dans ma pensée. J'ai déjà prononcé mon opinion par rapport à l'Etat: il n'a pas besoin du Maure. Une chose faite sans besoin n'est jamais avantageuse par ses suites; & d'ailleurs, que devient un fleuve lorsqu'il s'allie à l'Océan? Les Maures sont trop agrandis; l'Espagne

ne peut plus leur ouvrir son sein : sa sûreté dépend de les avoir pour ennemis éternels , & d'égaliser ses forces aux leurs , en les tenant dans l'éloignement. Par rapport à vous , Rodrigue , vous avez prétendu vous faire un rempart d'Abulfali ; & je réponds que , dans un orage , celui qui cherche l'abri des feuilles , se mouille deux fois.

----- Si je vous disois quelle est ma pensée ?

---- De tromper Abulfali ? reprit Pelage ; vous le pouvez avant que d'épouser sa fille.

--- Et ensuite , de même.

--- Ensuite , non ; c'est vous qui serez trompé. Examinez sa conduite ; il vous a pardonné sa honte. Oui , Rodrigue , j'aimerois mieux vous savoir encore la raison d'un insensé pour épouser cette jeune mère , que de vous voir ainsi la dupe d'une vanité qui vous fait croire que vous êtes supérieur en intelligence à tout le monde. Abulfali sera votre maître : un homme grièvement offensé , qui fait du bien , est le plus adroit de tous les ennemis.

--- Je vous arrête , Pelage. N'ai-je plus la même raison pour élever Zahra du Trône de l'Amour à celui de l'Espagne ?

--- Eh quoi , Rodrigue , me regardez-vous comme un homme assez vulgaire pour employer le mensonge avec moi ? Ce qui vous feroit moins de honte , ce feroit de l'aimer encore ; & c'est pourtant basseffe que d'honorer la Beauté , qui n'a cherché que son outrage : mais vous n'aimez ni la mère ni le fils qui pend à son sein , & vous voulez tromper le père ; & le goût de votre cœur volage est pour une autre fille innocente que vous trahirez de même.

---- Je vous plains , Pelage , de ne pas croire à la vertu.

--- Va , Rodrigue , je te renvoie ta parole en face ; elle n'est jamais sortie que de la bouche des hypocrites : elle est digne de l'homme qui épouse une femme déshonorée , en même temps qu'il en séduit une vertueuse.

--- Pelage !

--- Vicieux , mon nom n'est pas impur ; pourquoi fort-il de tes lèvres ?

--- Pelage, vbus êtes né disposé pour une dure sagesse ; moi, pour être généreux, & pour aimer.

--- Non, Rodrigue, vous êtes vicieux ; le vice a rabaissé votre génie : vous lui sacrifiez vos propres intérêts aussi facilement que ceux d'autrui. Ne me parlez point d'amour ; vous ne le connoissez pas : la Nature a formé les uns avec bienveillance, les autres avec colère. Aux premiers, elle a donné une âme forte qui pesât sur leurs sens & les maintînt dans le calme ; aux autres, avec des sens plus tumultueux, elle ne donna qu'une âme légère, qui surnage comme un liège, sans pouvoir abaisser les flots de la concupiscence. Ce sont ceux qu'a véritablement dévoués la Nature, & qu'elle abandonne comme des Matelots à des courans pervers qui les entraînent à leur perte ; & lorsqu'il entre dans ses vues d'opérer de grands ravages parmi le genre humain, de confondre des millions d'innocens dans sa haine pour une seule victime, elle la couronne, Rodrigue : elle dirige le penchant de cette victime du côté d'une fille Payenne, qui donnera la clef du

Royaume de son époux, soit par une trahison à laquelle la déterminera le refroidissement nécessaire de sa passion, soit par une vengeance où la porteront les infidélités d'un époux ingrat. Ensuite il y aura, dans la famille des ennemis du Roi volage, une autre Beauté à laquelle il ne pourra rien offrir que le reste d'un cœur gangrené par d'autres amours; point d'hymen, point d'honneurs pour celle-ci; & cependant il la dépouillera du trésor de son innocence; des vengeurs s'armeront de toutes parts, & le Roi vicieux ira s'abîmer, avec tout son Peuple, dans les gouffres où l'auront entraîné ces courans du vice. Reconnoissez-vous, Rodrigue, les suites de vos amours pour Zahra & pour la fille de Julien?

--- Eh bien, Pelage, répondit alors le Monarque, si la loi de mes penchans est inévitable, que me reprochez-vous? S'il a fallu que tant d'Empires se succédassent, & si c'est une nécessité qu'à celui des Goths succède un autre Empire, comment puis-je l'empêcher? Le vice de la sagesse est de tout empoisonner par la prévoyance, & de ne remé-

dier à rien. J'aurois du plaisir à démentir à-la-fois la sagesse & la destinée. Voyez, Pelage; vous êtes libre de vous occuper près de moi: j'aimerai toujours à jouir de votre amitié, mais je n'ai plus besoin de conseils.



ICI la scène change; elle est transportée dans les montagnes des Asturies, où commençoient à respirer les restes du Peuple Goth, plus de vingt ans après la ruine éclatante de l'Espagne; il y avoit plus de vingt ans qu'on maudissoit les amours du Roi Rodrigue, qu'on bénissoit les amours du Roi Pelage, qu'on se battoit contre les Maures, & qu'on aimoit. L'Amour, insulté & glorifié tour à-tour, avoit relevé tous les courages humiliés sous l'infortune, rendu en illusions charmantes les biens réels qu'on avoit perdus, lié entr'eux des misérables, & préparé la réparation de tous les maux qu'il avoit causés, par une jeune postérité qui déjà s'exerçoit avec les armes paternelles dans les déserts sauvages.

Pelage, Roi de ce Peuple nouveau, & le plus sage des Guerriers, épioit, du hauts de ses rochers, les momens où les Arabes se disputoient entr'eux la belle proie de l'Espagne, les momens où ils s'en écartoient ensemble pour en aller ravir une autre dans l'Aquitaine; & tandis que les avides Brigands s'y faisoient battre par le grand Bâtard Charles-Martel, il profitoit de ces défaites pour reconquérir, par lambeaux, sa malheureuse Patrie. Long - temps il n'avoit eu que des cavernes ou des tentes pour Palais; que son épouse Gaudiose pour ornement de sa Cour guerrière; que des armes dérobées aux Maures pour trésors. Ce fut après la conquête de Léon que son Domaine, plus étendu, lui demanda plus de soins pour le défendre, pour le régler, pour l'enrichir.

Il avoit fait reployer ses étendards, & visitoit ses Provinces nouvelles, dictant des loix, réglant les biens, faisant élever des Villes, & germer les richesses où la terre n'avoit donné que des herbes inutiles. Plus tranquille après cent victoires, il couroit en Lé-

gillateur, lorsque son coursier s'égaré un jour dans les forêts de la Galice, & le porte, après une course fort longue, sous de profondes voûtes de rochers, où coulent des eaux aimables, où des fleurs égayent une solitude effrayante, où les arbres, privés de mains qui les dépouillent, ont secoué leurs fruits sur les gazons. Il se propose de reconnoître l'étendue de ce lieu tout-à-la-fois charmant & sauvage, & il descend de son coursier qu'il laisse librement courir aux eaux fraîches, à l'herbe tendre qui borde le ruisseau. Il dort; son sommeil est interrompu par la voix d'un homme. Il cherche de la vue, & n'apperçoit que d'innocens animaux, accoutumés sans doute à cette voix, qui ne fuient point, & qui s'occupent, en paix, de leur pâture autour de son coursier. Le bruit que fait entendre son armure lorsqu'il se lève, les fait seulement tressaillir; ils ne fuient que lorsqu'ils ont découvert sa face, & qu'ils le voient avancer. --- Hélas! se dit Pelage, est-ce pour la majesté que la Nature imprima sur le front de l'homme; est-ce

pour des signes de cruauté reconnoissables aux seuls animaux, que la terreur les frappe à notre aspect? Ce coursier leur étoit inconnu comme moi; ils l'ont admis avec amitié dans leurs biens, & la vue d'un homme les avertit seule qu'une alliance leur seroit funeste avec lui. Orgueilleux Roi de la terre, ce n'est pas pour ta noblesse qu'on te redoute, mais parce que tu n'es qu'un instrument de ruine, un fléau pour tous les compagnons que le Ciel vouloit associer à ta vie —.

La nuit, qui descendoit plus promptement du haut des rochers dont les pointes unies & recourbées formoient un dôme à ce vallon solitaire, fit chercher à Pelage une caverne où il attendit le retour du jour à l'abri de tout danger. Plus il avançoit, plus il découvroit d'agrémens à cette retraite ignorée. Aucun sentier n'annonçoit l'empire de l'homme; par-tout des herbes hautes, ou de petits rochers taillés avec bizarrerie, d'où s'échappoient des sources argentées que le coursier franchissoit aisément. Ravi de tous ses sens par le

murmure amical des feuillages & des ruisseaux, par les douces haleines du soir, par la vue de cette Nature ingénue, le Guerrier oublioit l'objet de sa marche, lorsqu'il fut retiré de sa rêverie par le bruit du fer de deux lances qui frappèrent en même temps contre sa cuirasse, & l'arrêtèrent.

Le coup de ces deux lances n'est pas plus prompt que l'épée de Pelage à briller dans sa main; & lorsqu'il regarde sur qui la faire tomber, il apperçoit de part & d'autre, de la tête de son cheval deux hommes dont la tête seule étoit armée, & qui se tenoient, en silence, dans leur posture menaçante. --- Si vous êtes des brigands, leur dit-il, je suis Guerrier, & n'ai que du fer; si vous êtes Guerriers, je suis seul, égaré de ma route, & sans intentions qui doivent vous inspirer de la défiance.

— D'où venez-vous? lui dit un des Inconnus, en retirant sa lance. --- De Léon. — De Léon? que fait Pelage? -- Il n'y est pas. — Le connoissez-vous? --- Oui, c'est un homme juste. — C'est un Dieu; venez, Guerrier: pour l'amour

de Pelage, vous ferez le premier Etranger que nous aurons admis dans notre asyle depuis plus de vingt ans —. En achevant ces mots, celui-là s'éloigne. Mais son compagnon conduisit Pelage entre des arbres assez clairs par le pied, mais dont les branches s'entrelaçoient & épaissoient l'obscurité. Au milieu de ces arbres, une roche étoit embrasée par un ruisseau qui se séparoit & se réunissoit de l'autre côté; on pouvoit encore distinguer une foule d'arbrisseaux dont cette roche étoit revêtue jusqu'à son sommet, parmi lesquels on entendoit une multitude d'oiseaux exprimer, en sons amoureux, le plaisir de se retrouver sous le même feuillage après l'absence du jour, & des colombes rappeler, par des plaintes, leurs Amans perfides ou trop tardifs.

On passa le ruisseau sur un pont formé de plusieurs fouches: on les avoit resserrées entre des pieux de l'humide bois de l'aulne; & ces pieux, qui venoient de reverdir, formoient à ce pont champêtre un parapet de feuillage. On entra dans la grotte creusée naturellement

ment dans le rocher ; elle étoit spacieuse, haute & éclairée d'un reste de jour par une ouverture pratiquée dans la voûte. Pelage fut abandonné un moment aux rêveries où le plongeait cette aventure, tandis que son guide alla lancer un filet dans les eaux vives & fraîches du ruisseau : il le rapporta chargé d'une truite & de quelques poissons ; & alors il ouvrit une porte au fond de la grotte, & il introduisit Pelage dans une autre moins vaste, mais fournie de meubles simples, tapissée de nattes de roseaux, dans laquelle on marchait sur des nattes aussi, & où brûloit une lampe à côté d'un brasier. Sa pêche fut jettée sur ce brasier au moment où le premier Inconnu achevoit de préparer un mets de gibier sauvage. Ce jour, la table fut ornée de fleurs, pour honorer l'Etranger. Lorsqu'elle fut couverte, on le fit jurer de dire la vérité, & de garder celles qu'il pourroit entendre.

On vuida la première coupe aux loix de l'hospitalité. Pelage fut étonné que deux Solitaires se désaltérassent avec un vin digne du palais des Monarques. On

vuïda la seconde coupe au repentir de l'amitié, Pelage ne comprit pas ; & la troisième au grand Pelage. Il regarda ses hôtes , & remarqua qu'ils avoient gardé leur casque. ----- Ne pourrai-je, leur dit-il, goûter, avec le sentiment du bienfait, la satisfaction d'envisager mes bienfaiteurs? --- Peut-être —, lui dit-on.

A la fin du repas, un des deux Inconnus, qui paroïsoit subordonné à l'autre, se décasque & découvre un visage sans oreille, sans nez, avec un front cicatrisé. — Vous êtes vieux, dit-il à Pelage; avez-vous entendu parler de la bataille de Xeres? --- J'y étois: hélas! quel souvenir rappelez-vous? Tout périt dans cette fatale journée; les armes & les ossemens de cent mille hommes retentissent encore sous les eaux du Guadalète; on ne fait ce qu'est devenu le cadavre du Roi Rodrigue; & les traîtres, auteurs de tous ces maux, vivent encore. — Non pas tous, reprit l'autre Solitaire, qui se découvre à son tour, & laisse voir un front majestueux qui couronne un visage plein d'une

mâle beauté. Il rappelle à Pelage son serment de dire la vérité, & lui dit : — Quel est votre rang, Guerrier ? — On m'a donné le premier, dit Pelage. — Sur qui ? — sur ce qui resta d'infortunés après la bataille de Xeres. — O Pelage, Pelage, s'écrie le Solitaire, en se jettant dans ses bras ; il étoit donc dit aussi que deux amis, si fidèles au Temple d'Hammon, se méconnoïtroient dans un désert de la Lusitanie ! — O malheureux ami, s'écrie Pelage à son tour, que tu me récompenses aujourd'hui de tant de douleurs que tu m'as causées ! Est-il possible ? ici, dans une caverne, le Roi des Goths ! — Laisse ce vain titre, Pelage ; tu y es bien demeuré, toi qui regagnes tout ce que j'ai perdu.

--Et comment, Rodrigue, comment, puisque tu vivois, as-tu pu savoir ce que nous avons enduré sans voler à notre aide, sans venir ramasser ta Couronne, & la laver de la fange où elle étoit tombée ? N'étoit-ce pas ton devoir ? ---- Non, Pelage ; mon devoir étoit d'ensevelir la majesté royale avec le Royaume. On ne doit reparoître après

fa chûte que quand elle est réparable. Qu'aurois-je fait ? sinon de montrer au monde le simulacre ridicule d'un Roi dépouillé , au reste de mes malheureux Sujets l'odieux instrument de leur ruine, & à nos vainqueurs le but éternellement fugitif de leur dernier trait ? C'étoit à toi , Pelage , de chercher de la gloire où il n'y en avoit plus pour moi ; j'aurois fait refluer tous les Arabes sur leurs rives , que je n'aurois pas effacé la honte d'en avoir été abattu ; & toi , tu te faisois admirer , en leur reprenant une seule cabane. Va , j'y pensai , quand il ne me resta que mon cheval pour fuir , & l'habit d'un Berger pour me déguiser. Je te connoissois trop pour craindre que tu n'allasses pas ressusciter le feu dans les cœurs que ma présence seule eût attiédis.

---Ah ! Rodrigue ! --- Eh bien , Pelage , ce qui est fait peut-il ne le pas être ? Laisse la plainte ; un coup d'épée te servira mieux qu'elle. Raconte-moi , mon ami , comment tu rassemblas nos Goths infortunés ; tous ces exploits de ta vaillance , toutes les opérations de ta sagesse. Le goût des grandeurs s'est

effacé de mon ame comme le caprice d'un enfant; je les desirois avec anxiété, je les possédois avec trouble, je craignois de les perdre avec amertume: je les ai perdues, & je m'étonne de les avoir désirées. Te souviens-tu, Pelage, que tu m'as dit que l'homme étoit né pour dormir? Mais j'aime encore à veiller pour l'occupation de mon cœur & de mes oreilles; ce qui se passe au monde me plaît encore dans les récits. Ataulfe & moi, nous allons t'entendre.

— Non, Rodrigue, c'est à toi de me retracer, depuis notre séparation, les causes de tant d'événemens qui parvinrent à ma connoissance. Ah! pourquoi me fis-tu toi-même perdre l'espoir d'être utile au milieu de la corruption de ta Cour? Combien de fois je me sentis prêt à rentrer dans le torrent que je contemplois des bords paisibles où je vivois avec ma jeune sœur Armizinde, borné aux seules jouissances d'une tendresse épurée, & cultivant une fleur d'amour, dont j'attendois le fruit avec une patience que ma chère Gaudiose a si bien récompensée!

*HISTOIRE DE RODRIGUE.*

----- Oui, mon frère, dit l'auguste Solitaire, il est juste que je commence par exposer mes fautes devant celui qui les répare. S'il est une Puissance qui m'a châtié, elle me laisse du moins la douceur de m'accuser devant un Roi mon égal, & à l'oreille de l'amitié; il est vrai que je fus coupable, mais vis-à-vis de la sagesse; & je persiste à me regarder comme innocent à l'égard de ce Peuple qui me reproche sa ruine. Tu verras, par mon récit, que la trame se filoit depuis long-temps, & que la raison du viol d'une fille n'entra que comme un accessoire vain dans les motifs de la plus odieuse conjuration.

Il est sûr que mon ame fléchissoit sous le poids de tes prédictions, lorsqu'à la sortie d'un bocage où nous cessions de nous entretenir, je surpris le Comte de Tanger, avec la crainte d'en avoir été entendu. C'étoit une règle de le

punir sur le soupçon qu'il m'inspiroit ; mais que la politique d'un Amant est différente de celle d'un Roi ! Je ne me trouvai point assez cruel contre le père d'une Beauté que j'aimois : je l'examinai d'un œil attentif ; & ne découvrant rien dans cette amè profonde , je me rassurai.

L'effet de tes discours avoit été de me rendre plus souple à l'égard de la Nation , qui refusoit une Reine d'une Religion étrangère , & plus modéré dans le desir qui m'entraînoit invinciblement vers la douce & vertueuse Florinde. Il faut te dire ce qui détermina mon penchant. La première fois que je la vis , ce ne fut d'abord qu'une sorte d'intérêt qu'inspire la comparaison d'une belle créature , modeste , embarrassée , rouge de honte en se voyant sous les hardis regards d'un Maître , & de ces autres femmes d'un maintien toujours aimable & gracieux , ou tout-à-fait aguerries , ou vives & brillantes , ou simplement touchantes par des charmes amoureux. Il semble que celles-ci invitent nos regards plus qu'elles ne les redoutent ; il paroissoit dans l'air de Florinde une

cruelle gêne à supporter les miens : ils la chargeoient ; & l'on eût dit que chaque coup-d'œil lui faisoit un vol de quelques traits de sa beauté.

C'est par cette pudeur délicate & farouche que ses joues si douces étoient allumées ; & réellement , Pelage , de la distance où j'étois , le feu de ses joues brûloit mes yeux : je le sentoais comme elle-même , & je puisais cette émanation virginale de toute la force de mes regards. Si les siens se fussent levés sur moi ; si j'eusse pu contempler ouverts dans toute leur grandeur ses yeux humides , ses vives prunelles toujours étincelantes , j'étois perdu dès - lors : mais elle les tint constamment , cruellement baissées , & protégées contre moi par les plus belles paupières du monde.

L'effet de cette première impression fut arrêté par les soucis de la guerre , & il reprit son libre cours lorsque tu m'appris qu'elle étoit aimée. Un sentiment jaloux me servit à reconnoître tout le mérite d'une victoire sur un objet si charmant ; comme Amant , je me fis un devoir de disputer , & , comme Roi , d'usurper un cœur déjà rangé sous

la possession d'autrui. Je l'attaquai donc par de nobles soins & par les plus tendres procédés de l'Amour; je ne lui trouvai ni cette fierté, ordinairement hypocrite, ni cette timidité de vertu, plus menteuse encore, de toutes les femmes qui songent à relever le prix du don qu'elles vont faire; &, par l'absence de toute espèce de ruse, elle réussit à m'enflammer plus qu'elle n'auroit fait si c'eût été son envie. Alors, je regrettai sérieusement qu'il me fût impossible de purifier un penchant si légitime, & la nécessité de placer sur un front moins chaste & moins révérend, le bandeau qui ne me sembloit convenir qu'au sien.

Quant à Zahra, ce que je sentis pour elle à son retour, ce fut plutôt le respect qui reste pour le sentiment qui nous rendit heureux, que ce sentiment lui-même; c'étoit un froid devoir; c'étoit l'intérêt de mon fils, ou c'étoit encore un hommage à sa beauté. Je lui trouvois je ne fais quel charme de plus, moins souverain, mais plus attachant, que répandoit sur elle le bonheur de la maternité. Est-il un homme

sur - tout qui se défende de l'amour d'une femme exprimé aussi naïvement que Zahra m'exprimoit le sien ? Une Beauté m'irritera peut - être par la résistance ; mais qu'elle s'avance avec sa grace amoureuse, si elle veut me toucher. J'avois plus d'amour qui m'entraînoit vers Florinde, plus de facilité qui me retenoit vers Zahra.

Par l'effet de tes derniers discours, Pelage, la raison vint un moment en tiers entre deux sentimens qui combattoient ; ce fut une goutte d'eau partagée entre deux incendies. Je reçus des lettres extraordinaires d'Abulfali. — Le Capitaine Mouza, me disoit - il, lui avoit fait savoir qu'Anagilde d'une part, Sisebut de l'autre, avoient imploré ses armes, & qu'il penchoit à descendre en Espagne pour y rétablir l'un ou l'autre. Voyez, Prince, ajoutoit-il, quels services je puis vous rendre. J'ai déjà répondu à Mouza, comme le devoit un père qui suppose que vous avez élevé sa fille au rang qui lui convient —.

Alors, je déclarai que j'étois invariablement résolu d'accomplir mon hymen avec la fille du Prince Mahomet

Abulfali ; mais que voulant bien donner une preuve de ma condescendance à l'égard des craintes puérides que m'avoit témoignées la Nation, je consentois qu'elle abjurât sa Loi & sa Patrie devant nos autels. Je fixai le plus court délai pour la faire instruire de nos dogmes ; l'Archevêque de Séville m'envoya Torrizo pour cet emploi. Oui, certes, il est des prédestinés momens où les Rois ne peuvent savoir ce qu'ils font—.

Pas plus que ce qu'on leur fait faire dans les autres momens, dit Pelage. Opas, frère de Witiza, ne devoit-il pas t'inspirer de la défiance ? & cet Evêque Torrizo, sa créature, un homme perdu, dont la mitre même ne cachoit pas les vices... Mais poursuis.

— En se faisant arroser des eaux du baptême, poursuivit Rodrigue, Zahra reçut le nom d'Eliate. Je t'ai fait assez connoître la tendre, l'amoureuse Zahra ; mon souvenir se refuse à te faire connoître l'impérieuse, l'insensible Eliate. Cette même femme, obéissante & prodigue au berceau de l'Amour, ne se montra plus au lit de l'hymen qu'avec

la dédaigneuse réserve des épouses. Je ne fus si je devois m'en prendre à Torrizo, dont les leçons auroient, comme un souffle mortel, tué la fleur de mes plaisirs; ou à mon Eliate, de m'avoir caché, avec des roses, la lie du vase dont elle m'avoit enivré; ou à moi, de n'avoir pas pensé que la femme est soumise au sort du lierre, à caresser d'abord le pied du mur protecteur qui doit l'aider à s'élever, à dédaigner ensuite, insulter, ruiner ce mur généreux, quand il s'est lié à lui jusqu'au point de ne pouvoir plus être repoussé. Ah! Pe. lage, il est assez vrai que le talent des femmes est comme celui de ces Fées nocturnes, de fleurir la trace par où elles nous conduisent à la plus triste réalité.

J'envoyai mes lettres à Abulfali; je lui demandai de l'or dont j'avois besoin pour relever les places de mon Royaume; & du reste, je l'assurai qu'avec ma confiance dans son amitié, je craignois peu les manœuvres de mes ennemis. Il falloit pourtant les redemander à Mouza, & je ne vis que le Comte Julien pour

cette négociation. Une double raison me déterminâ, le mérite de ce traître, & mon amour pour sa fille.

Je l'aurois peut-être oublié, ce fatal amour ; mais l'insupportable conduite d'une épouse & un hasard me rappellèrent aux idées d'un bonheur tel que je l'avois goûté, & tel que me le promettoient l'innocence & la vertu de Florinde. Pourquoi ne peut-on être heureux sans détruire le fondement de son bonheur ? Cette inestimable innocence fait tout le charme ; nous ne pouvons le perpétuer, & nous sommes de misérables enfans qui ne ruinons que ce qui nous plaît davantage.

Les filles du Palais étoient rassemblées pour leurs jeux ordinaires dans les jardins ; j'avois remarqué long-temps d'une fenêtre la simplicité des amusemens de toutes ces filles ignorantes, lorsque Florinde vint se mêler à ses compagnes : ce fut comme un lys qui s'éleveroit tout à-coup parmi les herbes communes. Mes yeux la suivoient dans toutes ses courses ; mon cœur étoit pour elle dans ses petites victoires : aucune n'étoit plus légère & ne mettoit plus

d'agrément dans les jeux. Une de ces Beautés, qui poursuivoit Florinde, s'opiniâtre à tourner malignement autour d'un rosier. Florinde, qui s'impatiente, franchit le rosier d'un saut, comme l'auroit fait un faon : mais lorsque son joli pied retrouve l'appui de la terre, sa robe, arrêtée par les épines, fait élever toutes les voix avec un rire éclatant ; & vingt Rois, à ma place, eussent été heureux par cet accident charmant. J'aurois donné cent victoires, cent diadèmes pour le simple plaisir de mériter tant de charmes, & de régner sur un cœur, au moins sur un cœur, sans quoi le plus bel Empire n'est que le plus froid objet de notre occupation.

Ce qui me servit peut-être, lorsque je revins à la douce Beauté, ce fut de l'avoir quittée, d'avoir interrompu des soins qui ne sont jamais désagréables à la vertu même, les soins d'un Roi, qui, rapportés à une jeune fille, ne pouvoient que flatter son imagination novice, s'ils n'intéressoient pas son cœur. Je me rappelai qu'elle étoit aimée, qu'elle aimoit : depuis la plus

innocente jusqu'à la plus exercée, une femme n'est fidelle qu'aussi long-temps qu'elle ne rencontre pas celui qui la détermine à l'infidélité. Je me hasardai; je prononçai le mot d'amour qu'elle connoissoit: point d'orgueil, point de honte, point de rigueur; mais des réponses respectueuses à ma tendre déclaration, & la plus sage conduite pour se garantir de mes desseins. Je désespérai; j'avoue qu'il me vint des idées de violence que je rejettai bientôt. Je fus tenté de lui faire préparer un filtre qui répandît la flamme dans ses sens, & me fondît cette ame tout-à-fait glacée: mais ces odieuses ressources ne sont employées que par qui n'en trouve pas en soi-même; & je suivis le goût invariable de mon ame pour toutes les entreprises nobles & sans supercherie: un succès que je n'aurois pas obtenu par ma seule intelligence n'auroit jamais pu me flatter.

Mon filtre fut mon amour. Je prétendis qu'il coulât de mes lèvres dans ses oreilles, & de mes yeux dans ses yeux; je me rapprochai de sa naïve foiblesse. Plus de majesté sur mon front,

quand je l'abordois; & je me soumis à pleurer à ses genoux avec la douce humilité d'un Amant vulgaire. Tu n'imagineras point, Pelage, tout ce qu'il m'en coûta pour parvenir à remuer son cœur; & tu me diras: Que de soins on emploie pour se perdre! Enfin, je réussis...

— Ne te flattes-tu pas? interrompit Pelage; à qui feras-tu penser qu'une fille que dévorait un autre amour, & qui s'est punie du tien par un repentir si funeste, ait pu consentir à sa honte?

— Ecoute, Pelage; il te fut accordé de savoir lire au livre de la Sagesse; à moi dans le cœur d'un sexe pétri de toutes les inconséquences & de toutes les foiblesses. Florinde aimoit avec sincérité le fils de Witiza, que l'absence séparoit d'elle: elle aimoit aussi Rodrigue, toujours présent à ses yeux; & s'il est vrai qu'une femme ne soit pas toujours décidée par l'amour, elle l'est inévitablement par l'occasion: c'est ce que la peinture de tous les mouvemens que je lui surprinois te feroit mieux comprendre.

Intérieurement brûlée par le poison

de mes discours séducteurs, elle commença bientôt à ne pouvoir plus me déguiser la gêne de son cœur; & il falloit qu'à tous momens elle le mît plus à l'aise par des soupirs; qu'à tous momens elle se rendît la liberté de la vue, en repoussant de ses paupières des larmes qu'elle s'efforçoit en vain d'y retenir. Jamais elle ne répondit à mes regards par un regard sûr. On ne hait pas celui qu'on n'ose regarder, Pelage; & dans une première entreprise, où je bus sur sa bouche une rosée céleste qui d'un trait inconcevable m'aveugla, me fit égarer, je reconnus combien son ame flottoit, avec une cruelle peine, entre deux penchans, l'un habituel, l'autre chéri en dépit d'elle même; & venoit & revenoit sans cesse de la vertu à l'amour, de l'amour à la vertu.

Enfin, Pelage, dans l'occasion si ravissante & si terrible, quelle défense m'opposa-t-elle? un mot; mais un mot si doux, si charmant, si bien fait pour me presser d'être coupable. — Et votre épouse, Seigneur, ne l'aimez-vous pas aussi? me dit-elle. — Que voulez-

vous, chère, trop chère, éternellement chère Florinde? le sort d'une rose est d'être chérie dans son bouton, & de ne nous laisser qu'une admiration stérile pour son épanouissement. Vous seule, fille ravissante, vous seule êtes née pour charmer dans tous les temps, pour attacher, surprendre, enflammer un même cœur sans cesse par un renouvellement éternel de graces & de beautés---

Elle pleure, en me retirant sa main que je saisis. Ce n'est pas de l'amour; mais elle me ferme les yeux de cette même main pour me cacher ses larmes, son trouble & mon triomphe. — Rodrigue, épargnez-moi; par pitié; Rodrigue, daignez épargner . . .; c'est assez pour moi que de tenir ainsi ma main dans la vôtre —; & sur la plus vive expression de mon indomptable amour: —Fuyez, ajouta-t-elle: vous oubliez, Prince, que je suis la fille d'un père qui ne peut ignorer les moyens de venger cette cruelle injure; d'une mère dont le sang est ennemi du vôtre; que je suis . . ., oui, barbare, que je suis l'épouse d'un autre, & d'un autre que

j'adore —. Cette parole fut le coup de tonnerre précurseur ; & maintenant l'Espagne est perdue —.

Rodrigue soupire amèrement, & l'on ne fait s'il exprime le repentir de la faute, ou le regret du plaisir. Pelage soupire plus amèrement encore, & l'on croit qu'il n'accorde ce témoignage de commisération qu'à tous les maux qui suivirent la faute de son ami.

Ataulfe reprit la parole. — Il est aisé de comprendre, dit-il, qu'une fille du caractère de Florinde, que toute femme précipitée par la force des sens, reprend sa vertu, quand l'empire de l'illusion cesse : plus elle s'est trouvée foible, plus elle se trouve coupable ; & alors, elle a le courage de prononcer des aveux au-dessus du pouvoir que donne une vertu ordinaire. Mon royal Maître fut effrayé des signes qui manifestèrent le désespoir de Florinde ; elle demeura trois jours dans une douleur muette & convulsive ; trois jours à pousser des cris, s'inonder de larmes, déchirer tout vêtement dans son délire, & refuser toute nourriture ; & trois jours encore à vouloir publier sa honte, appeller les

vengeances du Ciel & de la terre sur son bourreau , & délivrer enfin sa belle ame désolée , de ce corps angélique fouillé par le plus noir des attentats.

Heureusement nous étions loin de la Cour , & renfermés , en petit nombre , au Château élevé près de Burgos au milieu des montagnes ; nous ramenâmes à Tolède l'infortunée , dont les résolutions paroissoient plus calmes , & n'étoient point changées. Ce fut par une précaution de mon Maître que je volai au port d'Algesire pour intercepter les tristes nouvelles qu'elle pourroit faire passer en Afrique au Comte son père. J'apprends un jour que , malgré ma vigilance , Evan , désespéré , furieux , a furtivement tenté le passage , après avoir publié sur toute sa route , depuis Séville , jusqu'aux moindres détails de la funeste aventure. Je n'appris que longtemps après ce que je vais raconter.

Aussi-tôt qu'Evan , parvenu dans Maroc , eut rencontré le Comte de Tanger : — Le mot que j'apporte , lui cria-t-il , le voici ; vengeance , mon père ; lisez , & frémissez avec moi. Ce n'est plus un usurpateur qu'il faut précipiter

dans une chute éclatante; c'est à toute l'Espagne qu'il faut faire expier les crimes de son Tyran. Vous avez perdu votre fille, & moi je ne puis maintenant espérer d'épouse.

— Je le craignois, lui répondit le Comte avec tranquillité; mais que pouvois-je faire, quand les ordres de Rodrigue me firent prendre la route de ces lieux? . . . par quels moyens vous a-t-elle instruit, sans avoir celui de vous suivre?

— O cruel, insensible, inexplicable père, continue le jeune Guerrier, comment la moitié de mes fureurs au moins n'entre-t-elle pas dans votre ame? qu'importe de quelle manière j'ai reçu cette horrible connoissance? Je chantois, un habit de Berger sur mon corps, une pandore à la main, hors des murs des jardins du Palais de Tolède; jamais je n'ai pu vivre loin des lieux où ce cher trésor étoit renfermé. Un matin, comme je recommençois à chanter, avec l'espérance d'avoir été entendu la veille, je fus interrompu par la chute de ces tablettes à mes côtés, & par une voix

qui s'exprima en sanglots : *Lisez, obéissez ; fuyez, malheureux, aux extrémités de l'Univers, s'il est vrai que le désespoir de l'amour puisse y conduire. O jeune infortuné, elle est perdue pour toi & pour les douceurs de la vie ; n'attends plus rien de celle qui n'attend plus que la mort. Evan, Evan, consolez mon père, quand vous le verrez ; mais, au nom du Ciel, gardez-vous de prononcer la parole mortelle à ma pauvre mère.* — Julien ! la voilà la punition terrible des pères qui considèrent leurs enfans comme des instrumens de leur fortune !

—Pleure, mais tais-toi, lui réplique le Comte —. Et aussi-tôt il va trouver Mouza, avec lequel il arrête son projet, revient en Espagne, à la Cour, où il dissimule la connoissance qu'il a de son outrage, avec un art qui trompe le Roi mon Maître. Il obtient qu'on lui remette sa fille ; il passe à Séville, réunit toute sa famille à Algesire, & la transporte chez les Africains. J'étois alors près d'Abulfali, que je sollicitois en faveur de l'Espagne, lorsqu'il me fit lire la lettre où sa fille lui demandoit

vengeance des affronts qu'elle étoit venue chercher au lit du plus ingrat des mortels. Je hasardai , à mon retour de ce voyage inutile , de passer sur les terres de Maroc , où j'appris d'abord avec joie la mort d'Anagilde & de son fils. Mais je n'avois pas remis le pied sur nos côtes , que Tarif y descendit avec ce foible corps de troupes , avec lequel on crut pouvoir tenter une si grande entreprise ; si ce ne fut pas du reste un effet de la prudence de Mouza , qui dut se fier légèrement à la fidélité de ce traître Comte de Tanger , qui violoit celle qu'il devoit à sa Patrie.

— Lorsque j'appris , dit Rodrigue , en reprenant la parole d'Ataulfe , que l'épée de l'infidèle avoit tout moissonné dans Tartesse & dans Eraclée , & que le Maure se préparoit à revenir au butin qu'il avoit enlevé sur mes frontières de la Bétique & de la Lusitanie , je ne pus arrêter ma vue que sur mon courage. Pour toute défense , peu de soldats & vieilliss dans la mollesse ; point de Capitaines qui fussent autre chose que brandir une lance ; peu de bonnes armures ; point d'énergie dans le Peuple ; point

d'autre bravoure qu'une brutalité querrelleuse, entretenue par l'esprit de ma Noblesse; point de forteresses, point d'apprêts, aucune aide, aucun espoir: mais je souris en face à la fortune; & mes ordres, aussi prompts que remplis de confiance, délièrent tous les bras & firent élever aux champs tout le fer que rongeoit la rouille dans chaque maison de mon Royaume. J'en imposai si bien par la pompe que je fus donner à ces misérables apprêts, que je retins la plus grande partie de mes Provinces dans la fidélité.

Tu connois, Pelage, ce vieux Château que la vénération populaire fait regarder comme un ouvrage magique, entretenu pour servir d'asyle à de redoutables esprits. Quoique leur art infernal n'ait pu le soutenir contre le poids des âges qui l'affaissent, & couvrent de ses débris le val enchanté, nul homme n'en approche sans crainte; & je me souviens qu'on me fit faire-là l'épreuve de tous les jeunes Guerriers, à qui il est assez difficile de braver impunément les énormes ferrures, les passages ténébreux & l'épouvantable bruit de tonnerre

nerre qu'on croit retentir dans un abyme creusé profondément au centre de ce merveilleux édifice.

Une inscription, qui venoit de se rendre visible au front du rocher qui s'ouvroit pour donner l'entrée de ce séjour redouté, portoit en langue Arabesque ces mots qui me furent rapportés : *Le Roi, que son courage amènera au travers des périls de la tour enchantée, decouvrira des biens & des maux.* Il est dans les ames comme la mienne, un penchant à la curiosité, sans être crédule. Le besoin que j'avois ou de trésors ou de lumières, me fit penser qu'un lieu défendu par tant de prestiges & des soins si jaloux pouvoit renfermer un mystère, ou peut-être avoir servi à quelque avare dessein des Monarques mes prédécesseurs.

Ataulfe s'offrit pour mon guide, & nous marchâmes à la grande & périlleuse aventure. Nous fîmes sonder l'entrée par des braves, qui nous jurèrent d'aller jusqu'au fond des Enfers chercher le secret de la tour maudite. Ces cœurs d'acier ne tardèrent pas à revenir

tremblans , fans voix & auffi pâles que des cadavres foulévés de leurs tombes. Ils avoient vu des monftres , des ames volantes parmi l'air , des feux infernaux ; ils avoient entendu des fiflemens de vents aigus & des roulemens de tonnerre qu'à la vérité nous entendions dès l'entrée.

Je fais allumer un flambeau que je porte , & je m'avance avec intrépidité , armé de mon épée. Je marche , je me recourbe , me traîne , dévoré d'impatience d'arriver au lieu finiftre où je devois être fpectateur de ma propre tragédie. Après être forti , comme un flexible ferpent , de tous les détours du plus étroit paffage , mes yeux s'ouvrent avec fuprife fur tous les objets qui avoient épouvanté mes braves ; fur ces monftres , & ces ames volantes qui n'étoient que des oifeaux nocturnes ou folitaires ; fur ces feux qui n'étoient que ceux du foleil frappant fur des rochers brûlés ; & j'entendis les mêmes vents qui fiffoient dans les crevaffes des rochers ; & je vis un torrent qui , fe précipitant par bonds , par fauts , de

roche en roche, faisoit par rouler dans un cercueil de pierre avec un sourd fracas, répété avec majesté, & retenu par la hauteur des rochers qui formoient cet asyle comme un large puits, accessible seulement avec des aîles. Le fond de ce puits étoit chargé d'arbres pressés & d'une noire verdure qui ombrageoit le torrent : quelques rayons du soleil qui la perçoient, teignoient l'onde de manière à la faire paroître à l'œil effrayé comme un fleuve de feu qui bouillonné dans l'obscurité.

Quoique le bruit fût si retentissant qu'il m'enlevât pour ainsi dire ma pensée, je compris comment un lieu disposé de la sorte avoit enfanté des tableaux magiques dans l'imagination, & comment, pour se le rendre utile, on avoit pu prolonger l'erreur. Je voulus descendre avec Ataulfe jusqu'au lit du torrent. Parvenu au pied des arbres que nous trouvions alors d'une hauteur prodigieuse, nous aperçûmes, dans les rochers qui nous enfermoient, une ouverture spacieuse où nous pénétrâmes ; c'étoit une caverne éclairée d'assez de jour pour frapper nos yeux par des

peintures prophétiques dont je me suis fait la plus triste application.

Je vis d'abord une statue peinte en bronze comme un démesuré colosse, frappant d'une masse de fer sur une terre où les Empires étoient circonscrits par des limites. Son regard étoit celui de l'impitoyable indifférence ; & il l'abaissoit sur un endroit où étoit écrit : *Royaume des Goths*. Sa masse étoit soulevée, prête à tomber sur ces lettres, & à les faire disparaître comme celles d'un grand nombre de Pays dont il ne restoit que les limites, & au milieu la trace du coup destructeur ; *c'étoit le Temps*.

Dans un autre tableau, je vis une forêt plantée d'arbres majestueux, droits & verts, revêtus d'un épais feuillage, qui servoit d'abri à une multitude d'hommes allans, venans, & tous chargés de sacs. Au pied de ces arbres, on voyoit la terre trouée en mille endroits, & le feu de l'abyme ronger les racines de ces beaux arbres. Une figure, parée d'habits royaux, souffloit cet incendie ; *c'étoit le Vice*.

Un Guerrier, couché dans un lit

royal, étoit le sujet d'une autre peinture. Il appliquoit avec caresse sur son sein la tête d'un serpent dont la queue s'étendoit jusques sur la terre, & s'entortilloit à un turban; *c'étoit moi.*

Une belle Vierge, peinte avec tous les signes de la douleur d'un enfante-ment, regardoit un Guerrier debout devant elle, & lui monroit des milliers de têtes coiffées de turbans, & des milliers de bras armés de lances qui sortoient de dessous sa robe, au bas de laquelle étoit écrit: *Je te rends le fruit de ton amour.*

Plus loin, j'étois encore représenté prêt à être englouti dans un turban que me présentoit un Maure: en même temps qu'il appuyoit sur mon cœur un sabre menaçant, un Pontife détournoit le sabre de sa main paternelle, dans laquelle il tenoit sa mître; & cependant le mot de cette peinture étoit: *Crains la mître.*

Enfin, Pelage, un dernier tableau me représentoit errant dans un horrible désert. Une figure étoit dans le fond, assise sur un coffre; & je lus avec frémissement au front de cette figure sévère le nom de l'*Amitié.* Je détournai

ce tableau , derrière lequel je vis en effet un coffre de fer tout ouvert , & ces mots gravés nouvellement : *Quand l'or ici renfermé sera épuisé , n'en cherche plus que dans les trésors de la vertu.* Je regarde avec une avide joie , & je vois de l'or , mais beaucoup moins que je n'en espérais.

— Je n'en avois pas plus , dit alors Pelage—.

A ces mots , les deux Solitaires témoignèrent la plus vive surprise.—Oui , c'étoit moi , poursuivit Pelage ; moi , qui ne pouvois oublier tes besoins ni ton ingratitude , & qui me servois de la superstition consacrée pour t'amener à la vieille tour , déchirer ton ame , comme une terre endurcie , pour la rendre féconde , t'ouvrir les yeux sur de cruels événemens qui ne manquent jamais d'être prévus par des esprits un peu contemplatifs ; te sauver , s'il étoit possible , de ta ruine , & te servir avec cet or amassé par les aïeux de ma chère Gaudiose : car tu fais que je n'en ai jamais eu.

Oui , Rodrigue , poursuivit-il , ce fut moi qui t'arrétai en Cavalier noir , qui

passai devant tes yeux, comme un vent, lorsque tu courais à la poursuite de ton infidelle épouse, & qui t'avertis que son père Abulfali l'attendoit au camp des Maures du Guadalète. Ce fut moi qui, te voyant employer en chevaux, en armes & en hommes, tout l'argent que je t'avois donné, te fis savoir qu'au lieu d'acheter cent vingt mille bras qui te manqueroient, tu aurois dû n'acheter que de l'amour & de la fidélité. Ce fut moi qui, tout ravi que j'étois des preuves de ton courage & d'une grandeur d'ame dont je n'ai jamais douté, te fis parvenir l'inutile avis de ne point engager cette éternellement triste & détestable bataille de Xeres, & qui, lorsque tu perdois tes coups d'épée contre le jeune Evan, passai entre vos chevaux, & te répétai : *Crains la mître*. Pourquoi n'obéis-tu pas, lorsque je revins te crier avec le signe le plus expressif de mon sabre : *La mître avec la tête* ?

— Je m'en souviens, dit Rodrigue, & je l'aurois fait ; c'étoit le huitième jour de la bataille, Evan m'avoit abordé au milieu de la plus grande fureur du carnage ; mes braves Cantables & mes

Cothalains , à qui il ne manquoit que plus d'expérience guerrière , ravageoient fans ordre & comme des foudres parmi l'abondante moisson des Maures. On ne voyoit que chevaux étendus souffler la poussière ; que des morts , des instrumens de meurtre , & des objets multipliés d'épouvante. Je m'entendis appeler : « Rodrigue , tendre Rodrigue , » voici Florinde que je te ramène ; viens » t'enivrer d'amour (c'est Evan qui me porte sa lance au front) ; » de sang , » ajoute-t-il , c'est de sang que je veux » dire , barbare. Tu n'as pas soif de » sang ! ton bras mollit ! Détestable , » tu ne boiras pourtant pas mes larmes » comme celles de Florinde. Donne, in- » fame , lâche-moi donc ta vie , pour- » suit-il , en m'embrassant au corps ; » n'es-tu si robuste que pour renverser » des filles ? Va , cruel , c'est encore Flo- » rinde qui te presse ; elle est dans mon » cœur.

» — Ah ! c'est vous ? lui répondis-je ; » eh bien , voyons , enfant , donnez-moi » ce cœur où est Florinde , car elle m'est » toujours chère ». En disant ces mots , » je le repoussai sur son cheval avec une

violence qui redoubla ses fureurs , & qui lui fit , d'un coup enragé , briser son épée contre le mienne , au moment , Pelage , où tu passas. Il eut le temps d'en reprendre une autre parmi celles qui jonchoient la terre où nous étions ; & j'avoue que , le recevant ensuite , je fus étonné de rencontrer un bras dont la vigueur & l'adresse égaloient celles du mien. Nous combattîmes long-temps dans un affreux silence , lui avec désespoir , moi dévoré d'impatience de terminer , sur-tout lorsque tu reparus ; & comme nos têtes étoient découvertes alors , nos armures rompues , que la sueur nous trempoit , que nous ne respirions plus qu'en sanglots arrachés , que nous n'avions plus que nos poignards , je me jettai comme une masse contre l'infortuné , qui chancela , & en même temps je lui plongeai mon poignard au fond de la gorge , & je le tins avec force dans la blessure , en le renversant la face tournée vers le Ciel. Je repris haleine ; hélas ! je repris un sentiment de pitié , en voyant sous moi ce tendre ennemi exhiler son ame innocente avec ce doux cri de l'amour. Je

me sentis humilié par une idée de l'injustice des Cieux , qui donnoient la victoire au plus criminel.

— Et moi, dit Ataulfe , je me battois , dans ce moment , avec Julien ; c'étoit la troisième fois que je l'attaquois depuis sa trahison : d'abord près de Tartesse , malheureuse Cité qui porte maintenant le nom du Capitaine Tarif. Le traître Julien m'indigna lorsque je le vis commander , sans pudeur , l'aîle droite de la seconde armée Sarrafine , contre laquelle j'étois envoyé avec trente mille hommes. Je négligeai mon devoir de Général pour voler à lui ; mais dans cette journée , qui me fut d'ailleurs si glorieuse , je ne pus que le porter à terre d'un coup de lance , & le blesser d'un autre coup. Lorsque je le rencontrai , le premier jour de la bataille de Xeres , aux rives du fleuve , il me pressa & me renversa dans l'onde ; je fus compté au rang des morts. Le dernier jour , il faisoit voler son courfier parmi les Maures , leur criant : *Victoire* , lorsque je le rencontre avec une telle vitesse & si bien en face , que nos deux chevaux se brisèrent la tête , & que ,

me relevant après la chute du mien , je le trouve en pied , qui reçoit mon attaque fièrement , & me dit : — Que veux-tu ? toi & ton Maître vous êtes deux enfans , qui vous brisez la main contre un mur —. Cette insolente parole d'un traître me rendit comme un Démon de vaillance ; & je l'eusse fait repentir sans doute , s'il ne m'eût été arraché des mains par Abulfali. Que dire de la même Puissance qui sauve Julien & fait périr Evan ?

—Quelle est juste, dit Pelage, & qu'elle exerce sa justice autrement que d'aveugles mortels.

--O Ciel ! s'écria Rodrigue ; oui, tu fais bien punir. Je revolois , après ma victoire , au quartier de l'Archevêque Opas , sur l'instruction de ce Guerrier inconnu qui m'avoit parlé , lorsque je suis arrêté dans ma course par Abulfali. Le perfide Africain me reconnoît , & m'arrête par un cri. — Fuis , lui dis-je , fuis , infidèle ; je me souviens de tes services , pour en oublier les motifs odieux , & je t'épargne ma vengeance.--Arrête, me cria-t-il encore , je t'apporte de quoi te faire voir si je suis ami.—Je ne veux

rien de toi , lui dis - je encore. — Ni moi de toi , me répliqua-t-il ; tiens— ; & il me jette la tête d'un enfant qu'il portoit couverte , à l'arçon. Je n'ai pas besoin de te dire , Pelage , quel étoit cet enfant ; je demeurai confondu. Albufali profita de ma surprise. — N'as-tu pas , dit-il , donné l'exemple d'enlever des mères avec leurs fils , l'exemple des outrages ? Si tu périss dans cette bataille , songe , en mourant , que tu as possédé l'art de séduire des filles , mais non pas des hommes ; qu'il est une vengeance qui vient empoisonner tes lâches victoires , & que ce fut imbécillité en toi de croire qu'en pensant , d'autres ne pensoient pas —. Il s'éloigne à toute bride , en achevant ces mots ; & moi , je le suis. Je vois par-tout des signes de ma victoire , mes étendards fermes aux vents , & ceux des Maures emportés par une fuite honteuse. Je ne jouissois qu'à peine de ces succès , lorsque je vis toutes mes enseignes renversées , les Maures revenir avec de grands cris ; Aulfe , Almérie , Elière , tous mes bons Capitaines m'environner ; & ce Guerrier inconnu , toi , Pelage , nous

venir raconter, d'une voix altérée qui s'échappoit du fond de ton casque, la cause de tous ces désordres.

— Il est vrai, dit Pelage, que prévoyant l'horrible trahison d'Opas, j'avois enfin résolu de lui faire sauter la tête en présence de trente mille hommes que tu avois eu l'imprudence de lui confier; j'étois prêt de l'aborder; je ne fais à quels signes il me reconnut: mais il éleva sa croix & son épée; ce fut un signal qui mit toutes ses troupes en mouvement. Le seul coup d'épée que je lui donnai en fit tomber mille autres, avec autant de coups de lances, sur mon corps. Tout ce qu'il me fut possible de faire, ce fut de me porter aux lieux où j'espérois te rencontrer.

— Ah! Pelage, que ne te fis-tu connoître?

— Qu'en seroit-il arrivé?

— Il est vrai, reprit Rodrigue; tu n'aurois pu que partager ma honte: nous n'aurions pu que fuir ensemble.

— Ah! Rodrigue, que tu me parus beau, digne du Trône & de ton empire sur le reste de tes soldats fidèles,

lorsque tu te jettas, sans casque, avec une armure délabrée, le visage teint de sang, tes cheveux déroulés sur ton dos & l'épée haute, au milieu de tes files rompues; criant: *Je suis le Roi, je suis le Roi; combattons, amis, jusqu'au dernier soupir.* Il est impossible que jamais il y ait eu des prodiges de vaillance comparables à ceux qui se firent alors; point de Capitaine qui n'eût l'ambition de faire aussi briser ses armes; point de soldat qui ne brûlât d'une rage guerrière, en voyant son Roi partager le même péril, & couvert des mêmes blessures que lui —.

Rodrigue soupira: — Et maintenant l'Espagne est perdue, dit-il.

— C'est que la vaillance ne pouvoit la sauver, reprit Pelage; & ce terrible courage n'étoit soufflé si à contre-temps dans les cœurs que, pour multiplier les victimes que s'étoit préparées la colère céleste, & pour ravir à notre malheureuse Patrie jusqu'à son dernier défenseur. Aux mouvemens, aux cris, au tumulte, succéda tout-à-coup un calme: c'étoit les vainqueurs qui restoient seuls, & c'étoit comme s'ils euf-

sent voulu témoigner, par ce silence, leur surprise d'avoir pu faire tout ce qu'ils avoient fait. C'est ainsi que des enfans, lorsqu'ils ont entrepris de rouler une masse dans un abyme, & qu'ils entendent le dernier son de la chute, frémissent —.



HISTOIRE DE PELAGE.

— Tu veux maintenant que je te raconte mon histoire? poursuivit-il. Ce que j'ai fait est si simple, si loin de ce que je puis estimer, que je ne t'arrêterai pas long-temps à m'entendre. Je ne fais point orner mes récits; ma pensée n'est pas féconde ni brillante, & mes sentimens, toujours soumis à la raison, ne se font point distinguer par l'abondance. Hélas! on feroit l'histoire du monde en peu de mots; celle d'un Empire en deux mots: celle d'un homme n'en mérite pas un.

Les feux que je t'avois prédits avoient tout dévoré; bien peu de misérables avoient évité le joug du Maure, en

fuyant vers les montagnes ; je n'avois pu les suivre : j'avois une sœur que j'aimois , un autre objet pour lequel je soupirois quelquefois. Armizande & Gaudiose me furent enlevées & transportées à Gijon au bord de la Galice , arrosé par la mer , & livrées au caprice du Sarrasin Munaza. Je ne pourrois que te répéter ton histoire avec Florinde ; il fallut que j'éprouvasse ma part des douleurs que tu caufois à ta Patrie. Hélas ! pourquoi me ferois-tu rappeler ma honte ! L'Amour avoit tout perdu , l'Amour devoit tout réparer.

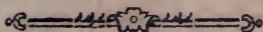
Nous arrêtons ici le récit de Pelage , parce que nous avons déjà préparé l'Extrait du Roman de Juvenel, intitulé *de Pelage*, ou l'entrée des Maures en Espagne , in-8°, Paris , 1646 , 2 vol. Le caractère d'un pauvre Guerrier, qui avoit les plus foibles moyens , une épée, une poignée de fugitifs , a commencé le grand ouvrage de la restauration de l'Espagne ; des amours singuliers & des vérités , nous ont paru mériter une étendue proportionnée à cette première partie d'un même sujet.

Nous rendrons compte du Poëme de *Pelizo*, en donnant l'Article du Héros qui lui donne son nom.



*TROISIÈME CLASSE.**ROMANS HISTORIQUES.*

MADELAINÉ
VOITIER.



MADELAINÉ VOITIER reçut le jour dans la Ville de Manosque, dans cette Ville maintenant très - obscure , enclavée dans la Comté de Forcalquier, & , depuis le quatorzième siècle , réunies l'une & l'autre à la France. C'est dans cette Ville que naquit Gerard Tum, Fondateur de l'Ordre de Malte ; c'est - là que fut le berceau de cet Ordre , devenu si célèbre. Les Comtes de Forcalquier y avoient fait bâtir un Château

qu'ils avoient donné aux Hospitaliers de Saint - Jean - de - Jérusalem , avec le Domaine temporel de la Ville. On voit , dans la Chapelle de ce Château , le buste de Gerard Tum , ouvrage & un des chefs - d'œuvre du fameux Puget , né en Provence. « C'est dans cette Ville » que Raymond Berenger tint un Plaid » au commencement du treizième siècle , & dans lequel ce Prince , dont » les quatre filles épousèrent les quatre » plus grands Monarques de l'Europe , » nous est représenté assis au haut de » l'escalier qui conduisoit au clocher ; » les principaux de sa Cour occupoient » une place bien moins commode encore. C'étoit l'usage alors que les » grands Vassaux rendissent la Justice » dans la Cour de leur Château , assis » sur un perron ombragé , tantôt d'un » orme ou d'un tilleul , tantôt d'un pin » ou d'un autre arbre ; & il y a des » Villages où l'on trouve encore un reste » de cet ancien usage , dans l'habitude » où l'on est d'assembler , en été , le » Conseil-de-Ville sous un orme ou sous » un chêne ».

Nous avons rapporté ce trait , parce

qu'il annonce la simplicité des mœurs du temps ; mais , par simplicité , qu'on se garde bien de sous-entendre pureté de mœurs. On peut être simple & méchant ; ces deux extrêmes se rencontrent souvent dans le même siècle. Manosque produit des mines de charbon de terre. « Le minéral qu'on en tire » se décompose facilement à l'air, laisse » voir du crystal de vitriol - martial , » d'alun & de sélénite. On trouve le » soufre cristallisé dans les rochers voi- » sins de Manosque , où l'on rencontre » des sources sulfureuses , qui étoient » fameuses autrefois pour les obstruc- » tions. La Ville de Manosque est dans » une contrée agréable , arrosée de plu- » sieurs sources , fertile & couronnée de » côteaux charmans ».

Venons à Madelaine Voitier : sa Patrie ne doit point avoir perdu son souvenir : Sans doute Madelaine est un exemple éternel de vertu pour toutes les jeunes filles de Manosque. Toutes les mères ont sans doute ce nom à la bouche. Hâtons-nous de le consacrer dans nos Feuilles : puissent, ceux qui le liront, nous dire *grand-merci* !

Madelaine avoit vingt ans ; ce n'étoit pas être âgée dans le seizième siècle. Le printemps de la beauté ne commençoit pas , & ne passoit pas aussi vite qu'aujourd'hui. C'étoit peut-être l'effet de l'éducation & de la civilisation , moins communicative & plus formaliste qu'aujourd'hui. Les enfans étoient admis trop tard dans la vie privée & publique de la Société ; leur enfance en étoit plus longue : il est vrai que c'étoit tout profit pour le physique ; la fleur de la beauté , moins exposée au grand jour , se faisoit moins promptement. Madelaine passoit donc pour être très-jeune.

Elle ne l'étoit pas assez pour n'avoir pas un Amant ; que dis-je ? elle en avoit cent. Un seul étoit privilégié , ou , pour parler moins équivoquement , un seul avoit son cœur. On va voir si le cœur de Madelaine ressembloit à ces cœurs qui se donnent , qui se reprennent , sur qui on a beau graver des traits , & qui ne retiennent rien. — Mon aimable ami ; avoit-elle dit à Arnaud , son Amant , je t'ai donné mon cœur ; rien que la mort ne pourra te le ravir ; aime-moi , & marche en assurance—. Arnaud

lui avoit répondu : — Je le reçois , ma douce amie ; & comme ce feroit trop de deux cœurs , prends le mien , le tien va prendre sa place. L'heure a beau sonner , je défie l'horloge de frapper une minute qu'il me trouve sans songer à toi. — Bien grand - merci , mon doux ami. — Salut , ma bonne Madelaine—.

Quand vous aurez connu , mes chers Lecteurs , Madelaine Voitier , vous serez bien persuadés que l'Amour d'Arnaud étoit innocent. Aimer , ce n'est pas avoir perdu l'innocence. Il n'y a que les suites de l'amour qui peuvent être criminelles ; mais rien n'est si pur que son berceau.

Où pensez-vous qu'Arnaud & Madelaine choisissent le plus souvent leur rendez-vous ? c'étoit à l'Eglise. On riroit aujourd'hui , si un Romancier plaçoit auprès des autels la scène de son Roman. On riroit , parce que ce ne seroit point là le caractère de nos mœurs. Passons pardessus cette crainte , & peignons le seizième siècle & le Village : le Village qui éprouve des variations de modes , de coutumes & d'usages bien plus lentement que les Villes ; le Village

en est à peine à la licence, quand les Villes ont passé par tous les degrés de la corruption & du vice.

Le jour, Arnaud travailloit dans les champs, ou conduisoit la charrette à Forcalquier; le soir, Madelaine, enfermée dans sa chaumière, partageoit, avec sa mère, les soins du ménage. Elle étoit l'aînée de deux sœurs & de deux frères. Ce droit d'aînesse, dans les Villages, donne à l'aînée la moitié des fatigues de la maternité, sans lui en arroger les privilèges: c'est une seconde mère. Le soir, Madelaine, assise sur le devant de sa porte, étoit à côté de sa mère, & entourée de ses petites sœurs. Ses frères poliçonnoient & crioient à *tue-tête*. Arnaud venoit la saluer le soir; il lui étoit permis de s'asseoir auprès d'elle à terre, de deviser, de raconter les nouvelles qu'il avoit apprises au marché & sur le grand chemin, les chansons nouvelles. Le sujet le plus fréquent de leurs entretiens étoit les querelles naissantes de Rome & de l'Angleterre, les Bulles de Léon X & le schisme de l'Allemagne. Une Secte, répandue dans les montagnes de Provence, connue

par ses malheurs plus que par son hérésie ; les *Vaudois* & les *Albigéois*, fournissoit aussi matière à leurs conversations ; questions épineuses qu'on osoit discuter hardiment dans les Villages, tant bien que mal, sous l'ormeau, & même sous le chêne qui ombrageoit la place de la Paroisse, & en présence du Curé ignorant, qui défendoit qu'on prononçât le nom du Pape, mais qui permettoit les discussions, qui selon lui, étoient du ressort de la Politique. Les Payfans, moins amis des nouveautés què le Peuple des Villes, parce qu'ils sont plus occupés, se bornoient à disserter, & trouvoient avoir beaucoup gagné quand ils avoient échauffé la bile de M. le Curé, & fourni matière à un Prône violent. Cependant les nouveaux Sectaires se répandoient, le feu s'attisoit, la résistance se préparoit. L'exemple du grand Gustave devenoit contagieux ; la rivalité de François Premier & de Charles-Quint, le projet insensé d'une Monarchie universelle, qui les repaissoit l'un & l'autre d'une brillante chimère, tout cela étoit bien suf-

fisant pour délier les langues des Payfans. Ceux de Manosque étoient placés non loin du théâtre de la guerre; la Provence étoit menacée d'une incursion par Charles - Quint : le nom d'Antoine de Lève, Général Espagnol, épouvantoit jusqu'aux enfans; celui du Connétable de Montmorency venoit les consoler.

Tout cela n'étoit pas tendre; Arnaud n'y trouvoit pas un mot pour son cœur. Madelaine écoutoit volontiers les nouvelles, quand c'étoit Arnaud qui les racontoit; dans la bouche d'un autre, elleslui paroissoient trop ennuyeuses. Sa mère permettoit bien qu'elle aimât Arnaud, mais en sa présence. La présence d'une mère, quelque innocent que soit l'amour qu'on sent & celui qu'on inspire, est toujours de trop : la liberté n'est jamais mieux sentie que quand on aime. Il falloit donc d'autres rendez-vous; sous les arbres solitaires? qu'auroit-on cru? Madelaine n'auroit pas eu la force d'y entrer seule avec Arnaud, & d'en sortir seule avec lui. Dans d'autres maisons? qu'auroit-on dit,

si on n'y avoit vu admis que Madelaine & Arnaud ? Arnaud avoit une cousine, jeune mariée, qui avoit un enfant beau comme l'Amour ; tout ce que Madelaine se permettoit, c'étoit d'aller voir la cousine, de baiser le petit enfant, & de causer une demi-journée de son cher Arnaud : il étoit défendu à Arnaud de s'y rencontrer. Quand on est honnête, il faut bien le paroître. C'étoit-là toute la morale de Madelaine, & toutes les instances d'Arnaud ne lui auroient jamais fait approuver une fausse démarche. Dans quels lieux pouvoient-ils donc se rencontrer ? c'étoit à l'Eglise. Ceci ressemble un peu aux mœurs Italiennes ; oui, sans doute : mais l'Italie & la Provence sont limitrophes ; les mœurs, les usages, & presque le même idiome, y sont communs. Ils l'étoient davantage dans le seizième siècle. On y chantoit les Sonnets de Pétrarque ; & les Italiens savoient par cœur les Tençons des anciens Troubadours ; de ces Troubadours pères de la Poësie Italienne, modèles des Trouvères François & Picards, Rois assis, depuis sept

siècles , sur le Trône Littéraire , & dont a voulu les déposséder un Editeur de Contes ; comme si un seul homme , sans titres , sans million , sans preuves , pouvoit s'inscrire en faux contre une renommée vieille de sept siècles. La réputation n'est pas un édifice qu'un seul homme , avec une massue , puisse renverser ; l'édifice établi dans l'opinion , une fois élevé , est presque indestructible ; telle est la gloire des Troubadours.

C'étoit dans l'Eglise que Madelaine & Arnaud se retrouvoient avec un peu de liberté : les grands jours , c'étoit le Dimanche ; les autres jours de la semaine , c'étoit dès l'aube , à la première Messe. Ils accouroient au second signe de la cloche , se trouvoient en même temps au bénitier ; & Madelaine , en entrant & en sortant , recevoit civilement , du doigt d'Arnaud , l'eau lustrale. Ce tact léger les rendoit bien aises ; c'étoit pour eux mieux que ce souhait ordinaire , ce *bonjour* qu'on se donne. Madelaine entendoit la Messe avec recueillement ; Arnaud se plaçoit , à genoux , auprès d'elle. Nous mentirions , si

nous disions qu'il pensoit à autre chose qu'à Madelaine : il ne voyoit qu'elle. Croyez que le Ciel n'étoit point jaloux de ce partage. Arnaud brûloit d'un feu si pur ; le Ciel l'avouoit en secret. Non , il ne profanoit ni le Temple ni le Sanctuaire en aimant. Un Amour chaste comme le sien est un enfant du Ciel ; à qui Dieu permet d'habiter la terre. Le soir , Arnaud revenoit des champs le premier ; il se trouvoit à l'heure du Salut , à cette heure qu'on ne connoît point dans les Villes , où la plupart sont renfermés dans des salles de Spectacle , mais qui ne sonne point en vain dans les Villages. Le Payfan , encore baigné de sueur , vient remercier Dieu , dans son Temple , du bon emploi qu'il a fait de sa journée. La Payfanne vient y mêler ses actes de reconnoissance , & faire une courte mais fervente prière au Dieu des moissons , des vendanges , au Protecteur des semailles , au Dispensateur des biens de la terre , au Père , à l'Ami de la Vertu. Arnaud y retrouvoit Madelaine ; & je vous jure que son action de grâces étoit des plus ardentes. Qu'il étoit content de revenir avec elle , tout

à côté de sa mère & devant son père ! Le Dimanche, son bonheur étoit plus grand ; il voyoit Madelaine presque toute la journée : car la Messe, la grand-Messe, le Prône, les Vêpres, les Complies, les Exhortations, puis le Salut, prennent tout le temps & retiennent les Paysans à l'Eglise. On a beau dire, c'est au Village qu'on est religieux. Le Curé voit d'un coup-d'œil toutes ses Ouailles rassemblées autour de lui ; il distingue & connoît toutes les voix qui se mêlent à la sienne. Un Curé pourroit, dans le besoin, être le garant de ses Paroissiens. Un bon Curé ! quel homme que celui-là !

Le Dimanche, Arnaud étoit plus amoureux, parce qu'il voyoit Madelaine toute la journée ; & puis, elle étoit parée. Un peu de parure va toujours bien. Saint Louis l'a dit : *Un honnête homme doit être paré, ne fût-ce que pour plaire à sa femme ; il faut faire en sorte que les gens raisonnables ne puissent pas dire que l'on en fait trop, & les jeunes que l'on n'en fait pas assez.* Madelaine étoit d'une blancheur éblouissante ; tout, jusqu'à ses souliers, étoit neuf, propre & réservé

pour le Dimanche. Arnaud s'étoit chargé du soin de lui donner le bouquet du Dimanche; c'étoient des roses, tant que duroit la saison, des brins d'orangers, des violettes: ces fleurs ne sont point rares en Provence; c'est-là que la Fable avoit placé le beau jardin des Hespérides & l'arbre de Minerve. Le Dimanche, Arnaud déjeûnoit avec Madelaine & toute sa famille. Le lait, moins excellent dans cette Province qu'ailleurs, ne permet pas qu'on s'en fasse un régal. Les Payfans préfèrent des morceaux de petit lard, coupés en menu & à moitié rissolés sur un gril; des brochettes de foie & de lard: ce sont là leurs meilleurs déjeûnés. Arnaud les trouvoit tous bons auprès de Madelaine; Madelaine pensoit comme lui, quoiqu'elle n'en convînt pas tout haut.

On a eu raison de le dire, la vertu n'a pas besoin d'Historiens; elle est si nue, si simple, si une: elle se lève avec un front ferein; elle reporte dans son lit le même calme. Il ne faut pas une histoire à la vertu; il ne lui faut qu'une épitaphe: *Ci gît une femme de bien; passans, imitez la.* La vertu déconcerte un

Romancier ; point de Roman sans passions , sans vices. Clarisse intéresseroit moins , à coup sûr , sans la perfidie de Lovelace. Fanny seroit moins touchante , sans sa jalousie.

Hâtons-nous d'en venir au moment qui tira pour jamais Madelaine de l'obscurité , & lui mérita un souvenir dans les siècles futurs. François Premier (c'étoit en l'an 1516) venoit d'arriver à Manosque. On fait combien ce Roi étoit galant ? on fait qu'il aimoit à se familiariser avec les Bourgeois ? On l'avoit trouvé seul dans les rues de Paris , rendant des visites ; il ne dédaignoit pas de prendre place dans les repas de noces des Bourgeois. Le Monarque distingua , dans la foule qui étoit accourue sur son passage , Madelaine : sa beauté le frappa. Madelaine étoit dans ses plus beaux atours : on ne sauroit être trop bien pour un Roi. Ce n'est peut-être pas dans la Capitale qu'un Roi est plus aimé , que son nom est répété avec plus de vénération ; c'est dans les Villages. Il sembleroit qu'un Roi n'est pas un homme ; s'il n'est pas un Dieu , il s'en faut de bien peu. Heureuse igno-

rance ! ô Rois ! prolongez cette erreur. François Premier ne fut pas toujours assez soigneux de cacher ses foiblesses. Il vit Madelaine. Les Consuls avoient cru bien faire , en choisissant Madelaine pour lui présenter les clefs de la Ville ; c'étoit aux plus belles mains que cet honneur étoit dû. Madelaine étoit revenue joyeuse. *J'ai vu le Roi ; le Roi m'a dit : Je vous remercie , belle enfant.* Voilà ce qu'elle répétoit , chemin faisant. Arnaud , rouge de joie , & presque suant de plaisir , son chapeau à la main , répétoit , en sautant : *J'ai vu le Roi ; le Roi a dit à ma chère Madelaine : Belle enfant , je vous remercie.* Tout le monde répétoit : *Le Roi a dit à Madelaine : Belle enfant , je vous remercie ; & puis , on ajoutoit : O le bon Roi , qui parle comme ça à de pauvres gens comme nous !*

Ce concert de louanges ne dura pas long temps. François Premier ne voyoit pas impunément une belle femme , & il étoit bien difficile à une belle femme de ne pas aimer François Premier. Mais il n'en est pas au Village comme à la

Cour ; les vertus de Cour sont douces , accommodantes : celles du Village sont rèches , résistantes ; il faut combattre : à la Cour on s'arrange. François Premier avoit à sa suite, entr'autres Courtisans , l'Amiral Bonivet , le Chancelier du Prat & Chabot ; Diane de Poitiers , cette belle Diane , qui , après avoir été mariée , avoit eu assez de charmes pour obtenir la grace de son père & pour devenir maîtresse du cœur du Roi ; qui fit oublier , dans la suite , son âge à Henri II , & eut le secret de régner sur le père & sur le fils ; Diane avoit suivi le Monarque. Nous serions bien embarrassés de dire quelle étoit l'espèce d'ascendant qu'elle avoit sur l'esprit du Roi. Il étoit grand sans doute , puisqu'elle gouvernoit l'Etat , & que la Cour étoit remplie de ses créatures (1) ;

(1) Diane de Poitiers avoit racheté la vie de son père. Le Comte de Saint-Vallier son père , en descendant de l'échafaud , ne dit autre chose (assure Brantôme) , sinon : *Sauve le cas de ma fille , qui m'a si bien sauvé la tête.* Diane , avant

mais il est vrai que François Premier lui fut souvent infidèle.

Au Village (n'oublions point que la scène se passe au Village), on a, des Maîtresses de Roi, une toute autre idée qu'à la Cour; au Village, le vice n'a ni masque ni graces, & ne change point de nom.

d'avoir appartenu à François Premier, avoit été la Maîtresse publique de Clément Marot; circonstance glorieuse pour le Poète Valet-de-chambre, & qui prouve que Diane aimoit les vers. Les Guise, lisons-nous dans un Manuscrit (voyez la Galerie du seizième siècle, par M. de Mayer, p. 11, Tom. II), voyant que c'étoit-là une planche propre pour passer bien avant en la France, procurèrent ce mariage à leur frère, depuis Duc d'Aumale. Henri eut la foiblesse de leur promettre, par écrit, que venant à la Couronne il leur donneroit le Comté de Provence. Cette promesse fut retirée des mains des Guise par la Chesnaye, qui fit, dans cette circonstance, ce que Sully fit sous Henri IV envers la Marquise de Verneuil. L'action de Sully auroit paru peut-être moins belle, si on avoit su qu'il y avoit déjà un pareil exemple.

Diane ne trouva point grace aux yeux des Payfans & des Bourgeois ; elle réduisit beaucoup la haute opinion qu'on avoit du Roi : on vit que c'étoit un homme ; on fut fâché. Bonivet, du Prat & Chabot achevèrent de tout gâter. Bonivet, jeune, aimable & galant, avoit des qualités qui pouvoient le faire aimer ; mais il falloit des femmes à Bonivet : jeune ou vieille, belle ou laide, honnête ou non, peu importoit à Bonivet ; rien n'étoit sacré pour lui, pas même le choix du Roi : souvent il s'étoit trouvé en concurrence avec son Maître. Bonivet étoit ce qu'à la Cour on appelle l'ami du Prince ; il fut détesté par cette raison. Du Prat, quoique Prêtre, n'avoit pas des mœurs plus régulières ; il étoit un peu trop avant dans l'amoureuse confiance du Prince. Chabot, le moins ambitieux des amis de François Premier, le moins entreprenant & le plus borné, étoit marqué au même défaut que Bonivet. Il ne suggéroit pas des fantaisies à François Premier, mais il en étoit l'infatigable agent. Toutes les mères trembloient à Manosque. Quel fut l'étonnement de Ma-

delaine & celui de sa mère, quand elles reçurent la visite de du Prat (du Prat, Chancelier de France, transporté dans la chaumière d'un Payfan !). Madelaine, sa mère, son père, Arnaud, le reçoivent à genoux. Ces bonnes gens, étonnés, émus, pétrifiés, sont sans voix. Du Prat trouve avec peine un siège assez ample pour le recevoir. Il s'assied, & commence par interroger le père sur sa fortune : elle étoit plus que médiocre. Il jette aussi-tôt de l'or sur une table. — Le Roi vous le donne, dit-il —. La somme étoit considérable ; une espèce de pudeur faisoit craindre à ces bonnes gens de le recevoir. Du Prat insiste ; on reçoit l'or, en rougissant de honte. Leur conscience sembloit leur dire : C'est trop (combien de Courtisans reçoivent tous les jours davantage, sans le mériter mieux & sans rougir !). — Pour tant de bontés, reprit du Prat, il faut que Madelaine vienne demain remercier le Roi. Demain au soir, on viendra la chercher ; le Roi l'attendra. Que vous êtes heureux, bonnes gens ! votre fortune est faite : la belle Madelaine ne m'oubliera

pas du moins — ! Il la prit sous le menton , tenté de voler un baiser sur sa lèvre virginale.

Madelaine devoit donc se présenter devant le Monarque , le lendemain. Elle en étoit joyeuse ; mais comme si on avoit cessé d'être libre quand on aime , elle avoit regardé Arnaud , qui , dans sa joie , lui avoit tout permis. — Arnaud viendra avec moi , dit-elle à son père. — Je le veux bien , avoit répondu Arnaud.

Il sortoit rempli de son bonheur ; car ce n'est pas peu de chose que de voir son Roi. Combien de bons Sujets meurent en regrettant de n'avoir jamais eu ce bonheur ! En effet , il nous semble que nos Rois ne voyagent pas assez , ne se montrent pas assez : ils le pourroient si aisément ; par-tout ils trouveroient de bons Sujets.

Arnaud revenoit ivre de joie. Il fut rencontré sur la place par un de ces hommes qui ont vécu ailleurs qu'au Village. — Où vas-tu , Arnaud ? lui dit-il. — Je vais me coucher. — Dors , dors long-temps , si tu peux ; si tu aimes Madelaine , ce sera aujourd'hui le der-

nier bon sommeil de ta vie, à moins que tu ne l'oublies. — Que voulez-vous dire ? — Serois-tu un méchant homme, Arnaud ? — Non, Monsieur; regardez-moi bien, je n'en ai pas la mine. — Je te crois sur parole. Eh bien, demain Madelaine sera perdue pour toi. — Que dites-vous ? — La vérité. Je connois mieux que toi le Roi : Madelaine lui a plu. — Mais Madame Diane, qu'en diroit-elle ? Elle est accoutumée à de pareilles infidélités; il faut, au reste, qu'elle feigne de les ignorer. — Croyez-vous ? Quoi ! Madelaine ! — Je t'afflige, mais j'ai dû te donner cet avis. Préviens-en Madelaine, & garde-moi le secret. — Je vous le promets—.

Il falloit voir Arnaud, maudissant le Cardinal du Prat, prodiguant à Bonivet & à Chabot les imprécations les plus avilissantes, se promenant sur la même place où il avoit reçu des idées si noires. Madelaine vint à passer ; elle étoit seule : elle apperçut Arnaud. — Arnaud ! s'écria-t-elle. — Qui m'appelle ? — C'est moi. — Ah ! Madelaine, que j'ai de chagrin ! je vais mourir. — Tu m'effraies, parle-moi, doux ami. — On pourroit

nous entendre ici ; viens chez ton père : là , je te parlerai. — Eh bien , viens donc ; mais qu'as-tu fait de tes jambes ? tu ne peux plus marcher. — Je meurs. — Tu veux donc me voir mourir — ?

Il étoit si pâle , si défait en entrant chez le père de Madelaine , que ce Vieillard ne put s'empêcher de lui demander ce qu'il avoit. — Je suis mort ; la belle Madelaine , qui m'a promis sa main , qui m'a donné son cœur : eh bien , elle va , demain , voir le Roi ; eh bien , demain.... Je n'ose achever ; elle ne sera ni à vous ni à moi : elle sera une grande Dame , la rivale de cette Madame Diane , qui n'a ni honte ni vertu ; il faut que je meure. — Crois-tu ? — Oh ! cela est bien vrai. — Qui te l'a dit ? — J'ai promis le secret. — Il faut le garder ; mais ma fille n'ira point . . . — Si fait , j'irai , reprit Madelaine ; tu y viendras , mon doux ami ; tu ne me quitteras point. Mais regarde-moi bien ; tu m'as vu jolie & belle pour la dernière fois. Auparavant , me promets-tu d'être à moi , quoi qu'il arrive ? — Si je te le promets ! — Songe qu'il ne va rester sur mon visage trace aucune de tous mes traits ; songe que

je peux être laide à faire horreur. Seras tu assez maître de toi pour surmonter cette répugnance ? — Quel doute ! oses-tu l'avouer ? — Sois tranquille ; vas-t'en , & reviens demain—.

Quand nous dirons qu'on croyoit aux Sorciers dans le seizième siècle , on nous croira sans peine ; les Sorciers, les Astrologues pulluloient. Dans cette classe se trouvoient des Médecins , des Botanistes , espèce de gens qui ne sont rien moins qu'ignorans , & qui furent au contraire toujours très-experts dans l'art de tromper le Public. A l'aide de quelques recettes & de quelques compositions de végétaux , les uns éblouissoient la populace ; les autres , appuyés sur quelques prédictions hazardeuses , en imposoit aux plus crédules. Chaque Hameau avoit son Sorcier , son Noueur d'aiguillette , son Devin , son Astrologue. Le berceau de l'enfant en étoit entouré : les horoscopes étoient tirés aussitôt ; & les demi-méchans , les lâches & les femmes confioient leurs vengeances aux Négromanciens & aux Sorcières. Jamais on ne parla tant de sabbat, d'exorcisme , d'excommunication ; jamais les

Prêtres ne furent tant employés pour faire la guerre aux Diables; jamais tant de maisons bénites, tant d'*ex voto*.

Madelaine alla consulter, avec sa mère, une Sorcière, qui demouroit dans le Bourg, sur le moyen de s'enlaidir; celle-ci lui donna une recette. Madelaine, à peine de retour chez son père, allume un réchaud, y jette du soufre & reçoit la fumée au visage pour se défigurer; ce qui lui réussit (dit l'Auteur) au point qu'elle devint méconnoissable. Ce sacrifice ne lui coûta rien (1). Elle attendit avec joie l'arrivée d'Arnaud; & le soir, en descendant, elle courut remercier le Ciel qui lui avoit inspiré ce dessein pour sauver sa vertu. Arnaud vint; son œil ne reconnut plus Madelaine, mais son cœur toujours tendre lui dit bien vite: C'est elle. Il auroit embrassé ses genoux; il ne

(1) Toutes les circonstances de ce fait ne sont point également vraies, dit l'Historien de Provence, Il me paroît impossible de recevoir la vapeur du soufre autant de temps qu'il le faut pour se défigurer. Si Madelaine a eu ce courage, où est l'impossibilité? n'est-il plus d'ame Romaine?

fut que lui dire : — Ma bien-aimée, à quand notre noce ? — A demain , si mon père le veut—. Arnaud tombe aux pieds du père de son amie; elle s'y jetta aussi. — Mon père, dirent-ils tous les deux, rendez vos enfans heureux. — Ainsi soit fait comme vous le desirez, chers enfans, dit le Vieillard —. Oh ! comme ils desirerent avec joie l'heure donnée pour le rendez-vous ! Ils s'acheminèrent à l'Hôtel-de-Ville, où François Premier avoit pris son domicile. Le Monarque l'attendoit : elle fut annoncée. L'œil du Roi s'éclaircit à ce nom, & devint plus brillant. Quelle fut sa surprise en voyant Madelaine ainsi défigurée ! Il recula trois pas. — Pourquoi cette métamorphose ? s'écria-t-il. — La beauté, dit Madelaine avec candeur, expose à bien des dangers; j'ai voulu les éviter tous : m'en voilà sauvée; le Ciel soit béni ! — François I^{er} comprit le sens de ces paroles, & admira la vertu de Madelaine. « François I^{er} (dit » l'Auteur) fut d'autant plus frappé de » ce trait de vertu, qu'ici la vanité de » subjuguier un Roi étoit un piège dan- » gereux dans un âge où l'envie de plaire » est déjà si forte & si naturelle. Le Mo-

» narque, voulant lui donner une marque
» de son estime, lui assura une somme
» considérable pour sa dot ». Arnaud re-
çut sa main le lendemain. François I^{er}.
honora cette cérémonie de sa présence,
& ne perdit jamais le souvenir de Made-
laine. L'action de Madelaine immolant
sa beauté & sa vertu, peut servir de pen-
dant à celle de Bayard étouffant ses de-
sirs, & renvoyant une jeune Beauté qu'on
venoit de lui amener. Blâme, censure qui
voudra le seizième siècle, il eut ses mon-
stres, sans doute; mais comme tout étoit
dans un état de crise & de fermentation,
à côté des monstres on voyoit des pro-
diges. Nous ne doutons point que la plu-
part de nos Lecteurs ne nous soient obli-
gés d'avoir tiré de l'oubli le sacrifice de
Madelaine.




QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

L'ÉTOURDI

CORRIGÉ.

«  »

LA Société instruiroit mieux que les Livres ceux qui étudient les passions, s'ils étoient bien informés des aventures qui arrivent tous les jours, & s'ils sa-voient apprécier le génie qui s'y développe quelquefois. Une anecdote très-récente va nous mettre à portée de réunir l'utilité de la Morale, & l'intérêt de l'Histoire. Un Traité tout entier sur le vice de l'ingratitude & sur l'art de donner des leçons aux ingrats, produi-

roit moins d'effet, &, à coup sûr, feroit moins de plaisir que le récit que l'on va lire. Nous nous reprochons cependant la petite témérité d'enlever un sujet piquant à ces Ecrivains à qui les nouveautés semblent appartenir; par l'habitude où ils sont de s'en emparer; mais nous voulons présumer qu'ils nous pardonneront cette surprise en faveur du motif particulier qui nous a déterminés, & que nous allons leur confier pour l'acquit de notre conscience.

Il y a près de vingt ans, les Comédiens François jouèrent une Comédie en cinq actes, dont la lecture les avoit presque transportés. Le Démon de l'intrigue déploya, en cette occasion, tout son génie destructeur. La Pièce profcrite avant de paroître, mourut de la brillante mort des applaudissemens. Les complices, bien instruits, applaudissoient jusqu'au vers qu'on alloit dire: l'invention étoit nouvelle, le triomphe étoit certain.

Or, cette Pièce, qu'on n'a pas pu connoître, qu'on n'a pas pu juger (d'autant mieux que les Comédiens quittè-

rent la scène au troisième acte), cette Pièce, que le plus juste mépris pour la plus injuste conjuration renferma dans le porte-feuille d'où elle étoit sortie, étoit, pour ainsi dire, l'original du tableau dont l'aventure annoncée offre la copie. Même sujet, mêmes situations, mêmes caractères, même conduite, même dénouement : dans le monde, les ressemblances de tout genre ne sont pas rares. Nous allons exposer le sujet, raconter, en gros, les événemens du second ordre ; & lorsque nous arriverons successivement aux objets de détail qui feront scène, & auront été saisis & développés par l'Auteur de la Comédie, nous emploierons son style, & ce sera lui, alors, qui tiendra le pinceau. Le manuscrit nous a été confié à ce dessein ; nous reproduisons par-là un Ouvrage qui mérite d'être connu, & qui ne put pas l'être, malgré sa publicité d'un jour, puisqu'il ne put pas être jugé. Nous croyons devoir substituer aux noms des Héros de l'aventure, ceux des personnages de la Pièce.

Ferval avoit acquis, par le plus grand usage du monde, toutes ces connois-

fances, toutes ces lumières qui donnent tant de supériorité sur les autres, & procurent, en général, l'heureux pouvoir de se maîtriser soi-même. Il jouissoit de cet avantage, lorsqu'un jeune homme, foible, sensible, étourdi, s'attacha à lui, & le pria de former son esprit; c'étoit le Marquis de***. Ce jeune homme étoit né de parens un peu barbares, qui, n'excusant point les défauts de son âge, avoient épuisé toutes les rigueurs sur lui. Géronte, respectable ami de cette maison, qui vivoit en Province, s'étant arrêté, dans un voyage, pendant quelques jours chez ses amis, & s'étant laissé toucher par les peines du Marquis & les agrémens de sa personne, avoit sollicité & obtenu la permission de l'emmener chez lui, à Paris. Ce galant homme faisoit élever sous ses yeux une nièce à qui la Nature avoit prodigué ses dons les plus rares. Elle avoit l'âge du Marquis, & cet âge est celui où les impressions commencent à se former. Ces deux enfans sentirent leurs quinze ans augmenter d'un jour, à chaque coup-d'œil qu'ils se donnoient. Ils se regardoient bien souvent: l'oncle

les surprénoit fans inquiétude, & jouiffoit même de leurs petits tourmens. Le Marquis, malgré des défauts naturels, paroiffoit mériter le bonheur qui s'offroit à lui. Géronte le croyoit fenfible; il aimoit tant fa nièce, qu'il n'exigeoit prefque que de l'amour pour elle. Enfin, il fe crut affez certain du cœur dont il approuvoit les fentimens, pour annoncer les flatteufes difpofitions. Ce fut dans ces circonftances que le Marquis connut Ferval. Ce dernier lui prodigua les fecours dont l'efprit avoit befoin. Mais dans ces fortes d'éducation, le cœur eft négligé, ou, pour mieux dire, le cœur fe corrompt par les leçons données à l'efprit, pour peu que la Nature ait négligé de le former. Ferval aimoit une femme vive & légère dont l'humeur lui étoit connue, & qui lui convenoit par cette humeur même, parce qu'ayant ufé les paffions férieufes, il ne fe propofoit plus que l'amufement; mais il étoit loin de consentir à devenir l'objet d'une perfidie. Le Marquis connut naturellement cette femme; &, au mépris du devoir facré que lui impofoit

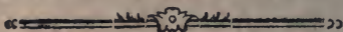
la reconnoissance , il essaya sur son cœur cet art de plaire qu'il devoit aux soins de son ami. C'est l'enfant qui bat sa nourrice : il réussit. On sera sans doute très-surpris de voir une femme se prêter au crime d'un ingrat ; mais nous ne pouvons sauver cette invraisemblance. Ferval fut instruit , & se promit de dissimuler son courroux. Il exprime sa résolution dans des vers bien tournés.

Je cache mes desseins : on méprise un jaloux ;
 Mais je veux , avec art , signaler mon courroux.
 Un petit étourdi , devenu mon ouvrage ,
 De me faire rougir auroit donc l'avantage ?
 Non , non , je me prédis un sort bien différent.
 De sa mauvaise foi je suis le confident ,
 Sans qu'il ait prononcé le nom de ce qu'il aime ;
 Il a pour mes conseils une foiblesse extrême :
 Je saurai profiter d'un pouvoir dangereux ...
 Malgré son engoûment , il rougit de ses feux...
 Conduisons son esprit de sottise en sottise ,
 Que Géronte l'abhorre , ainsi que Cydalise :
 Qui trahit son ami , mérite un sort affreux , &c.

Cydalise est l'objet que trahit le Marquis. L'amour le plus tendre, les droits
 que

que lui donnent les bienfaits de son oncle ; les agrémens de sa personne , les vertus de son cœur , les sermens qu'elle a reçus , se retracent souvent à l'esprit du volage , & il n'est pas impunément parjure. L'oncle est absent , mais son retour est annoncé ; il lira dans un cœur coupable. Quels reproches ne faudra-t-il pas entendre ? quel prétexte imaginer pour éloigner la conclusion d'un hymen que l'honneur a juré ? Cet embarras , très-naturel , entraîne le besoin des confidences ; c'est à Ferval que le Marquis se confie. Dans l'aventure & dans le Drame , l'ingrat , en avouant son infidélité , se garde bien de nommer l'objet qui le rend infidèle ; dans l'une & dans l'autre , le rival piqué tire un grand parti de ce mystère.





F E R V A L , L E M A R Q U I S .

L E M A R Q U I S .

Je vous ai fait prier de venir de bonne heure.
Que n'avons-nous ensemble une même demeure !
Je vous déroberois beaucoup de vos instans.

F E R V A L .

Vous paroissez troublé ! quel fâcheux contre-
temps,
Marquis, peut sur vos traits répandre ce nuage ?

L E M A R Q U I S .

Les funestes apprêts d'un cruel mariage.
Géronte ne doit pas tarder à revenir ;
Son retour est bien propre à me faire frémir.

F E R V A L .

Je sens votre embarras. Le bon homme est tenace,
Et ne peut sur ce point vous faire aucune grace ;
Il adore sa nièce , & lui veut un époux.
Mais souffrez qu'un moment je raisonne avec
vous.

Vous haïssez donc bien maintenant cette nièce ?

LE MARQUIS.

Non , je ne la hais point ; toujours je m'intéresse
A son bonheur , autant que je puis le devoir :
Mais mon engagement me met au désespoir.
Par un nouveau penchant contraint d'être infi-
dèle ,
Je ne puis consentir à m'unir avec elle ;
Je signerois ma mort en signant ce contrat.

F E R V A L.

Ce changement va faire un furieux éclat.
Sur les sermens d'amour je ne suis pas rigide ;
Je sens que de nos goûts le caprice décide :
Mais il est certains cas où l'on doit mieux penser ;
Géronte & Cydalise ont droit de s'offenser...

L E M A R Q U I S.

Je ne le fais que trop , & c'est ce qui m'accable.
Cependant si l'Amour veut que je sois coupable ,
Il faut bien obéir ... ; comment se refuser
Aux charmes d'un objet fait pour tout embraser ?

F E R V A L.

Vous l'aimez donc beaucoup ?

L E M A R Q U I S.

Avec idolâtrie.

H ij

F E R V A L.

C'est le mot de votre âge . . . Elle est donc très-jolie ?

L E M A R Q U I S.

Oh ! jolie à l'excès... ; c'est un objet charmant ;
Ses graces , son esprit font un enchantement ;
On quitteroit Vénus pour adorer ses charmes.

F E R V A L, *très-ironiquement.*

Je ne suis point surpris qu'on lui rende les armes.

L E M A R Q U I S.

Ajoutez que l'Amour qui forma sa beauté
A comblé tous ses dons par leur diversité.
A l'art de raisonner elle unit la faillie,
A la simplicité la finesse s'allie ;
Sans avoir le cœur faux , elle fait réunir
Tous les moyens de plaire & de vous retenir ;
Fort peu de préjugés , mais assez de décence ;
Un air de tout penser , avec un ton d'enfance ;
Tout ce qu'on cherche enfin dans l'objet de ses
vœux :

Jugez de mon bonheur.

F E R V A L.

Oui, vous êtes heureux,

Heureux comme jamais nul mortel ne put l'être.
Mais cet objet charmant, je crois le reconnoître ;
Le portrait est si vrai, qu'il a frappé mes yeux.

LE MARQUIS, *troublé.*

Vos yeux ! ... je ne crois pas... Non, elle est beaucoup mieux
Que je ne l'ai rendue ; & vous seriez habile,
Si vous la deviniez.

F E R V A L.

Rien n'est moins difficile.
C'est elle, j'en suis sûr.

LE MARQUIS.

Elle ! Qui donc ? parlez.

F E R V A L (*riant*).

Vous m'amusez beaucoup, quand vous dissimulez.

Ne perdrez vous jamais ce faux air de mystère ?
Oublierez-vous toujours qu'il est vain de se taire,
Quand on trouve un esprit à qui rien n'est caché ?

LE MARQUIS.

Nommez-la donc enfin ?

F E R V A L.

J'en serois bien fâché ;
H iij

Je perdrais le plaisir de cette comédie.
 Vous m'enchantez ; soyez discret toute la vie.

LE MARQUIS.

Vous avez de l'esprit, mais n'êtes pas devin.

F E R V A L.

Oh ! vous m'en dispensez.

LE MARQUIS.

Je suis, je suis certain
 Que vous ne pouvez point...

F E R V A L.

Avoir lu dans votre ame ?
 Vous me poussez à bout . . . Eh bien , c'est une
 femme
 De dix-huit à vingt ans.

LE MARQUIS.

Vingt ans ! le bon début.
 Oui, vous devinez bien ; vingt ans ! elle les eut :
 Mais ce temps est très - loin ; elle en a près de
 trente.

F E R V A L.

'Ah ! vous mentez ainsi ! . . . ma confiance aug-
 mente.
 Je la connois , mon cher , tout aussi-bien que vous.

LE MARQUIS.

Quand vous la nommerez...

F E R V A L .

(*À part*).

J'étouffe de courroux ;

(*Haut*).

Faisons-lui la Comtesse ... Eh bien, c'est la Mar-
quise.

LE MARQUIS (*rassuré, mais
paraissant surpris*).

La Marquise ?

F E R V A L .

Oui, mon cher.

LE MARQUIS.

Vous voyez ma surprise.

(*À part*).

(*Haut*).

Il prend le change, bon. Je n'aurois pas pensé
Que vous diriez si bien ; & je suis terrassé.

F E R V A L .

J'ai donc deviné juste ?

LE MARQUIS.

Oh ! très-juste : oui , c'est elle ;
Et je ne conçois pas ...

F E R V A L (*après une pause*).

Vous connoissez mon zèle.

Je ne puis m'empêcher de vous faire observer
Que votre choix n'a rien que je puisse approuver.

L E M A R Q U I S.

Vous le condamneriez ! pourquoi donc , je vous
prie ?

F E R V A L.

Parce que la Marquise aimoit à la folie
Le Baron de Beauval, quand ce goût vous a
pris ;
Et que Beauval toujours fut un de vos amis.

L E M A R Q U I S.

Vous savez qu'aujourd'hui l'on a peu de scrupule.

F E R V A L.

Je fais qu'un préjugé n'est plus qu'un ridicule ;
Je paye à la raison le tribut que je dois,
Et je suis le premier à défendre ses droits.
Mais il est des devoirs sacrés, indubitables :
Notre propre intérêt nous les rend respectables ;
S'il est d'un esprit sot de les multiplier,
Il est d'un mauvais cœur de les trop oublier ...
Dans ces doux entretiens où l'amitié sincère
Aimoit à vous former à l'heureux don de plaire ,

Je n'ai point négligé ce qu'on doit à l'honneur ;
Et je répète encore avec plus de chaleur,
Que trahir son ami fera toujours un crime.

LE MARQUIS.

Ce crime est si commun...

F E R V A L.

Qu'il devient légitime.

En ce cas , je n'ai rien à vous représenter.
Vous irez loin , mon cher.

LE MARQUIS.

Je voudrois m'en flatter :

F E R V A L.

Oh ! je vous le prédis ; soyez en assurance :
Il ne vous manque plus que de l'expérience...
Mais pourquoi donc tantôt prendre un ton de
remords ?

LE MARQUIS.

Parce que , malgré moi , j'en sens que j'ai des torts :

F E R V A L.

Si vous n'y croyez pas , devez-vous les connoître ?

LE MARQUIS.

De ses réflexions on n'est pas toujours maître.

H v

F E R V A L.

On ne réfléchit plus , quand on croit tout permis.

L E M A R Q U I S.

Mes principes encor ne sont pas affermis :
Et, malgré moi, souvent, je suis encor timide.

F E R V A L.

C'est un malheur pour vous ; devenez intrépide :
Sans cela, vous pourriez n'avoir qu'un sort affreux.

L E M A R Q U I S.

Je saurai profiter d'un conseil généreux :
Oui, je sens qu'il y va du bonheur de ma vie.

F E R V A L.

Que Géronte s'irrite, & que sa nièce crie,
Bravez leur vain courroux, & ne hazardez pas :
De vous trouver plongé dans un triste embarras.
Vous aimez la Marquise, & d'un ami sincère
Vous méprisez les droits, ainsi que la colère.
Par ces droits vous deviez vous trouver arrêté :
Puisque le pas est fait, plus de timidité ;
Ne songez plus qu'à vous, méprisez tout le reste.
A tous les esprits-forts le scrupule est funeste.
Adieu, vous n'avez plus besoin de mes avis ;
Vous devenez mon maître, & je m'en réjouis.

Le Marquis , trompé par ce faux air , & plus trompé par son mauvais cœur , trouva dans ces conseils toute la Philosophie d'un homme du monde , tous les préceptes de la raison corrigée , & se promit bien de multiplier les rayons précieux qui venoient de l'éclairer , par le secours des réflexions toujours renaissantes , & des résolutions les plus hardies. Oui , dit-il en lui-même :

Il me conseille bien , & ma sotte foiblesse

Fut fausse bienfiance & pure petitesse.

L'Amour n'exige pas qu'on immole son cœur
Au devoir trop cruel d'une éternelle ardeur.

Cydalise est trop tendre , & soupire sans cesse ;

Moi , j'aime la gaîté , l'esprit , la gentillesse :

C'est le droit de mon âge , & j'en veux profiter.

Cela forme un jeune homme ; à quoi bon s'en-
têter

De ces beaux sentimens ? Quelle affreuse tristesse !

On s'adore , & l'on bâille. Oh ! vive la Comtesse !

Je fais qu'elle n'a pas souvent le sens commun ;

Mais tant mieux , la raison est un être importun ...

Son cœur est un volcan. Dans les mondes pos-
sibles ,

Les premières Beautés sont les Beautés sensibles ,

Sensibles par fureur , avec égarement.

Dès que l'on réfléchit , on est sans sentiment ;

Ce qu'on croit de l'Amour n'est qu'une conve-
nance ;

Mais la Comtesse entraîne , & plaît sans qu'on y
penfe.

On sent que de pareils raisonnemens attisent une passion déjà très-vive , & que n'agissant plus que d'après les battemens de son cœur , on est conduit par l'ivresse à tous les excès. De-là , les sermens qu'il a faits à Gêronte & à sa nièce ne sont plus que des fils légers qui ne sauroient le retenir ; de - là , ses obligations envers Ferval ne lui rappellent plus que de très - petits services émanés du goût , & dont aucun sacrifice ne doit être le prix ; de-là enfin , toute la suite de l'ingratitude raisonnée : défaut d'égards envers l'objet qu'on abandonne ; défaut de précaution envers l'ami que l'on trahit. L'indiscrétion suit bientôt , parce qu'on fermente dans le délire.

Ferval ne pouvant plus douter d'une trahison odieuse , & voyant cet être

audacieux avancer avec sécurité vers le dernier terme de la perfidie, prend la résolution de le punir d'une manière exemplaire, en devenant pour ainsi dire complice de son égarement. C'est le projet qu'il a d'abord formé; il en a suspendu l'exécution, parce qu'il a voulu se flatter que des réflexions sages ramèneroient le cœur qui s'égaroit. On se rappelle en effet que, dans un premier entretien, son ame généreuse s'est prêtée à l'état de son ami. Il ne peut plus, sans foiblesse, concevoir la plus légère espérance; il faut que le crime soit puni. Il marchera cependant vers son but avec beaucoup de précaution, ou, pour mieux m'exprimer, avec une sorte de ménagement inspiré par un reste d'amitié, & autorisé par la supériorité de son esprit. Il essaiera un dernier moyen de l'éclairer, en le forçant à rougir; & il ne commencera à se venger, en consacrant ses erreurs par la fausseté de ses conseils, que lorsqu'il sera convaincu de l'inutilité de ses tentatives. On sent que dans l'histoire que je raconte, la même situation & la même disposition durent produire la même

méthode & les mêmes discours que dans le Drame que je reproduis. Pour amener ce second entretien, je suis obligé de copier quelques vers que Ferval adresse d'abord au Marquis. Il s'agit d'un Domestique insolent par zèle, qui a manqué à ce dernier, & qu'il se promet de punir.

F E R V A L.

D'honneur, vous ferez bien. Mais ces espèces-là
Vont nous faire rougir, si nous n'y prenons
garde.

D'ailleurs, à parler vrai, lorsque l'on les regarde,
On prend un peu d'humeur; on diroit, à les
voir,

Qu'il vont nous effacer: nous sommes le miroir
Dans lequel chacun d'eux s'ajuste & se façonne;

Et je crois que bientôt l'on ne verra personne

Dont le Valet ne soit, tout bien considéré,

Plus médisant que lui, plus fat & plus paré...

Laissons-là cependant la touchante morale;

Je l'aimerois assez, mais elle m'est fatale...

A propos de morale, on veut, à vos dépens,

En faire malgré moi. Les hommes sont méchants;

Ils profitent toujours d'un peu de vraisemblance

Pour faire des discours qui blessent l'innocence.

(*Il tire de sa poche le portrait de la Comtesse
qu'il lui montre*).

On dit que vous aimez cet objet que voilà ?

LE MARQUIS.

La Comtesse ?

F E R V A L.

Oui, vraiment.

LE MARQUIS.

L'on me l'a dit déjà.

J'en ai bien ri.

F E R V A L.

Sans doute, & c'est le cas de rire.
Cependant on prétend que, dans un doux délire,
Oubliant l'Univers très-réciproquement,
Si vous riez tous deux, c'est de moi seulement.

LE MARQUIS.

Vous ne le croyez point ?

F E R V A L.

Il faudroit, pour le croire,
Que je pusse oublier que l'amitié, la gloire
Ont quelques droits sur vous. Mais, à vous parler
net,
Et sans vouloir, ici, finasser sans sujet,

Je crois que vous l'aimez un peu malgré vous-même,
Et qu'elle vous le rend sans un effort extrême.

LE MARQUIS. (*très-troublé, mais
prenant son parti*).

Nous avions espéré que vous n'en sauriez rien...
J'ose enfin l'avouer.

F E R V A L.

Cela n'est pas trop bien...
Tantôt, avec cet air que donne la franchise,
Vous vous disiez épris des traits de la Marquise ;
C'est tromper son ami de toutes les façons.

L E M A R Q U I S.

Je m'y suis vu contraint.

F E R V A L.

Beau fruit de mes leçons !
N'allez pas croire, au moins, que je m'en formalise.

La Comtesse, pour vous, vaut mieux que Cydalise !

Elle est vive, coquette, un peu folle ; & je sens
Que, tout examiné, vos feux sont innocens.

Mais en m'ôtant un cœur auquel je m'intéresse,
Vous me deviez montrer plus de délicatesse :

L'aveu répare tout. Entre amis , sur ce point ,
On parle ouvertement.

LE MARQUIS.

Je ne le pouvois point.
Elle avoit exigé le serment de me taire.

F E R V A L.

Oh ! vous avez bien fait ; vous ne pouviez mieux
faire :
Que ne parlez-vous donc ? me voilà consolé.

LE MARQUIS.

C'est malgré moi , pourtant , que j'ai dissimulé ;
J'aurois pris le parti que tout ami doit prendre :

(*A demi-voix*).

Mais le don de son cœur s'est si peu fait attendre ;
Que je n'ai pu parler sans dire son secret.

F E R V A L.

Je vois votre embarras.

LE MARQUIS.

Il faut être discret ;
En commençant sur-tout.

F E R V A L.

Oui , ce moment décide ;

(*A part*).

Quand on débute mal , on se perd ... La perfide !
Rompre , me préférer ... Oh ! nous rirons tantôt.

L E M A R Q U I S .

Vous paroissez fâché ?

F E R V A L .

Je ne suis pas si sot.

A votre âge , on estime , on adore une femme ;
On la préfère à tout : on croit qu'elle s'enflamme
Avec réflexion , avec sincérité ;

Et l'on croit perdre tout , quand on en est quitté.

Au mien , on aime moins : on n'est pas si cré-
dule ;

On voit dans une femme un être qui circule
Sans dessein , & qui tourne au gré de tous les
vents ;

Qui n'a point de raison , n'a point de vrais pen-
chans ;

Que tout objet séduit , & qu'aucun ne décide ;
Dont le cœur n'est jamais ni tendre , ni perfide ,
Ni léger , ni constant que par occasion ,
Ou , si vous l'aimez mieux , par situation.

L E M A R Q U I S .

Plus vous en pensez mal , & plus je suis tranquille.

F E R V A L.

Soyez-le tout-à-fait. J'aurois toute la Ville,
 Dorimène, Isménie, & la tendre Daphné,
 La Marquise, Florise, & la triste Chloé,
 Hortense, Célimène, & la fade Emilie;
 J'aurois depuis la Cour jusqu'à la Bourgeoisie;
 Vous me les souffleriez toutes devant témoins,
 Que je n'en aurois pas un seul plaisir de moins.

L E M A R Q U I S.

Je suis très-rassuré par cet aveu sincère.

F E R V A L.

Tout ce que je demande, & que vous devez
 faire,
 C'est (à cause des fots, qui sont nos ennemis)
 De dire que ceci s'est fait par mon avis,
 Quand on en parlera.

L E M A R Q U I S.

La chose est très-facile.

F E R V A L.

J'ajoute encor un mot; je crois qu'il est utile
 Que d'abord la Comtesse ignore tout ceci:
 Ne le pensez-vous pas?

L E M A R Q U I S.

Oui, je le pense aussi.

F E R V A L.

Tant mieux ; je suis charmé d'avoir votre suffrage.

Malgré leur imprudence & leur esprit volage ,
Les femmes sont pourtant capables de rougir ;
On doit les ménager , c'est leur faire plaisir.
Adieu ; je suis forcé de vous quitter bien vîte :
On m'attend chez Daphné.

L E M A R Q U I S.

Après votre visite

Ne reviendrez-vous point ?

F E R V A L.

Je reviens au plutôt.

Après le départ de Ferval , le Marquis , se livrant au plaisir de l'impunité , doit être fort content de lui. Sa tête exaltée s'élançe dans le tourbillon , & ne conçoit plus rien qui ne soit permis à un homme qui a eu le courage de tromper son ami. Il établit ses projets sur l'opinion de son indépendance ; il est digne de tout , puisqu'il est capable de tout. Il ne connoît que Ferval qui puisse l'égalér en intrépidité ; & il pense

fans doute que ce dernier vient d'admirer l'énergie de son ame, malgré la petite raison qu'il lui a donnée de se plaindre de lui. Telles sont les pensées que l'Historien de l'Anecdote prête au Marquis; & telles sont les idées que lui prête aussi l'Auteur du Drame. Dans une scène qui suit, ils sont encore plus d'accord. Cette aventure m'a été racontée deux fois par la même personne; & deux fois, en comparant ses expressions à celles de la Comédie, j'ai trouvé qu'il étoit impossible à deux Peintres de traiter le même sujet d'une manière, aussi peu différente.

Ferval, dans sa courte absence, a rêvé au moyen trop nécessaire de réaliser son projet de vengeance. Il s'agit d'exciter un Etourdi mal-honnête à se permettre des excès qui puissent le perdre sans retour. Il revient dans cette résolution; &, plein de ses idées, il lui dit en l'abordant:

. . . Je reviens en toute diligence
Pour vous tranquilliser sur votre confiance;
Je crains que vous n'ayiez certain trouble secret.
Je veux vous confier un projet que j'ai fait.

Je ne suis point piqué ; je fais que dans la vie
 Il est fou , quand on aime une femme jolie ,
 De croire que quelqu'un respectera nos vœux .
 Connoissons la Nature , & nous jugerons mieux ;
 La surprise est d'un sot , l'indulgence est d'un Sage
 Mais quoique je pardonne à vous , à la volage
 Le tour , fort peu plaisant , que vous m'avez
 joué ,

Je crains de m'ennuyer , & je veux , à mon gré ,
 Former , dès ce jour même , une nouvelle chaîne ;
 Vous pouvez m'y servir , & je crois que sans
 peine .

Vous daignerez vous rendre au vœu que j'ai formé :

L E M A R Q U I S .

Vous me rendez justice ; oui , je serai charmé
 De vous faire oublier mes torts & mon audace .

F E R V A L .

Point d'excuse ; une femme aisément se rem-
 place ;
 Pour une que l'on perd , n'en reste-t-il pas cent ?
 Egales par le cœur comme par l'agrément ,
 Il ne m'importe pas à laquelle je tiens ;
 Pourvu que j'en aime une , & que je lui convienne ,
 Je suis toujours content : j'aime comme je vis ,

Au jour le jour , très-libre ; & mes vœux sont remplis ,
Quand je vois arriver la fin de la journée.

LE MARQUIS.

Voilà ce qu'on appelle une ame fortunée.

F E R V A L.

Une ame ! ah ! point du tout ; mon ame , Dieu merci ,

N'entre , foyez-en sûr , pour rien dans tout ceci.
Les femmes aiment peu , je suis assez comme elles ;
Le plaisir , chaque jour , excite cent cervelles :
On s'amuse beaucoup , mais sans y réfléchir ;
Le cœur n'entre pour rien , même dans le plaisir.

(*A part*).

L'imbécille me croit ; ufons de mon empire.

(*Au Marquis*).

Revenons , s'il vous plaît , à ce que je veux dire.
Cydalise , pour vous , n'est plus qu'un triste objet
Dont vous souhaiteriez vous voir bientôt défait.
J'imagine un moyen , le plus certain du monde ,
Pour vous en délivrer , sans même qu'elle gronde ;
C'est que , dès aujourd'hui , je lui rende des soins.

LE MARQUIS (*embarrassé*).

Cette idée est fort bonne , & je conçois qu'au moins

Vous lui plairez assez pour me défaire d'elle...
 Mais vous prêterez-vous à la gêne cruelle
 De montrer, chaque jour, un cœur plus amou-
 reux ?

Cydalife l'exige, & s'y connoît au micux.

F E R V A L.

Oh ! tranquillisez - vous ; la femme la plus ten-
 dre ,

Sur ce point délicat, est facile à surprendre ;
 Prodiguer les sermens , la voir à tout propos,
 La promener par-tout . . . J'aurai de bons che-
 vaux ,

Et j'apprendrai par cœur le Roman de Cassandre ;
 Avec cela , parbleu ! vous pouvez bien com-
 prendre

Que je l'attraperai, sans qu'il y manque rien.
 Mais elle vous adore ; & je conçois très-bien
 Que tant qu'il lui pourra rester quelqu'espérance,
 Mes s'ins seront perdus. Voici ce que je pense.
 Il faudroit, à l'instant, par un billet signé,
 Confirmer le pouvoir que vous m'avez donné.
 Vous vous expliqueriez avec quelque énergie, j
 Sur le désagrément d'aimer toute sa vie
 Un objet qui toujours nous traite en criminel.
 Je serois le porteur de ce congé formel :
 Elle verroit bientôt quelle est sa destinée ;
 Et, dans le même instant, son ame abandonnée

Aux conseils absolus de l'orgueil furieux ,
Ecouteroit les miens, qui ne vaudroient pas mieux.

LE MARQUIS.

L'expédient , sans doute , est des plus infailibles :
Mais ces lâches moyens me paroissent terribles ;
Peut-on les employer sans avoir des remords ?

F E R V A L.

Oui , quand on est contraint à de pareils efforts.
Ah ! parbleu ! j'en ai vu bien d'autres en ma vie.

LE MARQUIS.

C'est traiter une femme avec ignominie.

F E R V A L.

Pour écrire un billet ! il est bien d'autres tours
Que vous ne savez pas : on en fait tous les jours ;
Les femmes , à présent , y sont accoutumées.

LE MARQUIS.

Il en est cependant qui doivent être aimées
Avec des sentimens moins remplis de noirceur.

F E R V A L.

Ah ! vous allez, mon cher , tomber dans la fadeur.
Retenez bien ceci : Quiconque délibère
Quand il faut se brouiller , n'a point de caractère.

LE MARQUIS.

Je suivrois vos conseils , si je ne craignois pas...

F E R V A L.

Que craindriez-vous donc ? seroit-ce son trépas ?
Pour un dépit d'amour on n'enterre personne,

Point de femme sur-tout...Mais en vain je raisonne.
 Vous voulez être esclave? Adieu; je vous prédis...

LE MARQUIS.

Eh bien ! dictez-moi donc? car, d'honneur, je ne
 puis

Me résoudre à chercher ce que je dois écrire;
 Inspirez-moi, de grace !

F E R V A L.

Ah! que je vous inspire!

Mais vous n'écrirez pas ce que je vous dicterai ?

LE MARQUIS.

Vous me pardonneriez; dictez, & j'écrirai.

F E R V A L.

Voyons ... En vérité, vous êtes bien étrange.

(*Il ditte; le Marquis écrit.*)

» De peur que sur mon cœur vous ne preniez le
 » change,

» Je me vois contraint, aujourd'hui,

» A vous apprendre enfin qu'un goût mal établi,

» Malgré moi, pour jamais s'envole ».

LE MARQUIS.

Pour jamais? ce mot-là va seul la rendre folle.

Je vois son désespoir.

F E R V A L.

, Non, je vois autrement.

Vous allez la guérir par ce mot offensant :

Le dépit est toujours un excellent remède.

Continuez.

LE MARQUIS.

J'y suis.

F E R V A L (dictant).

- » L'Amour, à qui tout cède ;
 » N'a pas voulu me rendre plus constant :
 » Vous l'avez offensé souvent,
 » En me traitant en infidèle ;
 » Il n'est point de chaîne éternelle,
 » Quand on doute toujours de la foi d'un Amant ».

LE MARQUIS (répétant).

De la foi d'un Amant. Pour suivez, je vous prie.

F E R V A L.

Voilà tout.

LE MARQUIS.

Comment ! tout ?

F E R V A L.

Un long billet ennuie ;
 Ces sortes de billets doivent être fort courts.

LE MARQUIS.

Mais, quelque courts qu'ils soient, on doit finir
 toujours

Par quelqu'excuse, au moins.

F E R V A L.

Vaine cérémonie,
 Qui ne sert qu'à choquer l'objet qu'on congédie ;
 On dit tout simplement le fait, & rien de plus.

LE MARQUIS.

En ce cas, les égards sont tout-à-fait perdus !
 Quoi ! pas un mot d'excuse, à l'instant qu'on
 offense ?

F E R V A L.

Si vous êtes choqué de cette irrévérence,
 Il dépend bien de vous de l'assurer, Monsieur,
 Que vous serez toujours son humble serviteur.

LE MARQUIS (*écrivait encore*).

Ah ! ce n'est pas assez : j'aime qu'on soit honnête ;
 Une civilité, d'ailleurs, est si-tôt faite ...
 Pourquoi la refuser ? elle ne coûte rien.

(*Pliant & cachetant*).

Voilà donc le billet... Vous entendez fort bien
 Qu'en le lui remettant, il est trop nécessaire
 Que vous adoucissiez, s'il se peut, sa colère ?
 Dites-lui que mon cœur, inconstant malgré lui,
 De ses tendres bontés sera toujours rempli ;
 Que je suis tourmenté des maux que je lui cause.

F E R V A L.

Oui ..., la reconnoissance est une belle chose.
 Je lui ferai valoir vos regrets tout au mieux ;
 Soyez sûr...

LE MARQUIS.

Un ingrat est toujours odieux ;
 En cette occasion, je crains de le paroître :
 Sauvez-moi ce chagrin.

F E R V A L.

Je lui ferai connoître
Le fond de votre cœur. Adieu, séparons-nous.

L E M A R Q U I S.

Je hafarde beaucoup ; mais je m'en fie à vous.

Dans l'aventure , ainsi que dans le Drame, la scène qui fuit est des plus plaisantes. L'oncle de Cydalise est, comme je l'ai dit , un homme plein d'honneur , plein de respect pour les femmes , plein du devoir qu'impose un engagement , qui adore sa nièce , & croit que lui manquer c'est outrager la Divinité même. Il vient d'avoir avec le Marquis l'entretien le plus vif ; son humeur en est augmentée : il attaque la Comtesse , qui trahit à-la-fois les loix de la Société & les droits sacrés de l'amitié , parce qu'elle est amie de Cydalise , & logée chez Géronte : il lui reproche le crime du Marquis. La Comtesse se défend avec cette légèreté d'esprit , qui n'est qu'une nouvelle offense , quand elle ne détruit pas le soupçon. Ferval arrive ; c'est à lui que la coupable s'adresse pour com-

battre l'opinion de Géronte. Elle lui dit, en l'appercevant :

. . . Ah ! vous voilà ! que je vous fasse rire.
 Vous saviez que le monde aimoit fort à m dire :
 Mais auriez-vous pensé que, s'occupant de moi,
 Il cr t que je pouvois manquer de bonne foi ?

F E R V A L.

Tout de bon ? c'est pousser un peu loin la satyre.

L A C O M T E S S E.

N'est-ce pas ?

F E R V A L.

Oui, vraiment...L'on ne fait plus que dire ;
 Mais s'il existe une ame exempte de détours,
 C'est la vôtre, sans doute ; & je vous vis toujours
 Pousser la bonne foi ...

L A C O M T E S S E.

Plus loin que la franchise ?

F E R V A L.

Oh ! plus loin ; je dirois jusqu'à la sottise ,
 Si ce mot n'étoit pas défendu parmi nous.
 Eh ! qui donc peut tenir ces beaux propos sur vous ?

L A C O M T E S S E (*montrant Géronte*).

Monfieur, par l'intérêt qu'il prend à Cydalife ;
 Il prétend (& jamais je ne fus plus surprise)
 Que du cœur du Marquis j'ai voulu m'emparer ,
 Pour avoir le plaisir de la d fesp rer.
 Je vous demande, à vous, si cela me ressemble ?

F E R V A L.

Ma foi, depuis long-temps nous circulons ensemble
 Dans ce monde, où l'Amour, l'honneur & l'amitié
 Ne sont plus que des noms trop cités de moitié ;
 Où chacun vit pour soi, quelque'horreur qu'il en
 coûte ;

Où, dès qu'on dit du bien de quelqu'un, on écoute
 Avec un air moqueur qui vaut un démenti ;
 Et j'ai vu que toujours chacun étoit ravi ,
 Lorsqu'on parloit de vous avec le plus d'estime.

Géronte insiste , malgré les réponses
 imposantes de Ferval , dont il ne con-
 noît pas la fausseté. Celui-ci s'obstine à
 défendre la réputation de la Comtesse ;
 & cette dernière, trompée par cette
 apparence de zèle, ajoute avec une
 audace vraiment théâtrale (si l'on peut
 s'exprimer ainsi) :

Ferval est très-instruit de tous mes sentimens ;
 Daignez l'interroger : qu'il parle , j'y consens.

F E R V A L.

Vous voulez me forcer à faire confidence ... ?

L A C O M T E S S E.

Oui, je veux clairement prouver mon innocence.

F E R V A L.

Apprenez donc, Monsieur, pour me rendre à ses
 vœux,

Que Madame, en secret, brûle des plus beaux feux,
Et qu'enfin c'est de moi que son ame est charmée.

Géronte paroît être embarrassé; mais il
répond :

De vous ! sa trahison en est plus confirmée.

Vous êtes fait pour plaire, on le voit aisément.

Mais vous traitez l'Amour comme un amusement :

Madame aura souffert de cette humeur volage ;

Et le sort de ma nièce , hélas ! est votre ouvrage.

L A C O M T E S S E .

Vous léger !

F E R V A L .

Vous, perfide ! oh ! c'est-là le meilleur.

L A C O M T E S S E .

Affurément, jamais on ne fut moins trompeur.

F E R V A L .

Affurément, jamais on ne fut moins parjure.

Je suis si stupéfait d'une pareille injure ,

Qu'à l'instant je veux faire appeler le Marquis.

Le Marquis, appellé en effet, est mis en jeu avec la Comtesse, de la manière la plus comique. On sent tout l'effet que doit produire une pareille scène. On m'a assuré que, dans l'aventure, l'explication & l'embarras des coupables auroient déridé le front le plus

férieux. En confrontant le dialogue avec les discours des Interlocuteurs, j'ai vu combien l'Auteur du Drame avoit bien connu la Nature. Il y a sur - tout un endroit, dans cette scène originale, où il prête au Marquis les expressions précises dont il se sert; c'est celui qui suit :

LA COMTESSE (*Au Marquis*).

Dites, dites toujours : Je ne suis point coquette,
Et ne m'oppose point à ce que l'on souhaite;
Protectez que jamais vous n'avez ressenti
Le moindre goût pour moi.

LE MARQUIS (*impatié*),

Mais j'en aurois menti ;
Je me mépriserois, si j'avois l'impudence
De tenir un discours dénué d'apparence :
On ne sauroit vous voir sans vous aimer un peu.

G É R O N T E.

Et ce peu mène loin.

Il part de - là pour accabler l'un & l'autre de reproches, & les quitte, en les priant de ne jamais revoir ni lui ni Cydalise. Ferval, toujours plaisant, toujours maître de lui, toujours plus déterminé à la vengeance, cherche à les rassurer, en leur disant qu'il court après

Géronte pour le radoucir & le dissuader. Il sort en effet. La Comtesse paroît touchée de la douleur de Géronte, & se reproche le coup qu'il va porter au cœur de Cydalise, en l'instruisant de ce qui vient de se passer. Le Marquis croit avoir le droit de la plaissanter; il épuise les petites maximes qui forment la moitié de l'esprit philosophique des Petits-Mâtres. Le remède est vain, & ne sert qu'à irriter la blessure. La Comtesse se repent tout de bon, rougit par degrés; elle déclare qu'elle ne soupçonnoit pas l'excessive passion de Cydalise pour lui, & cet aveu paroît annoncer une résolution terrible. C'est dans ce qui suit que l'Historien & le Poëte se sont singulièrement rencontrés.

L A C O M T E S S E.

Je n'imaginois pas un si parfait amour.

L E M A R Q U I S (*piqué*).

Vous saviez son secret; vous étiez son amie.

L A C O M T E S S E.

Eh quoi! vous croyez donc, parce qu'on est unie,
 Qu'on se parle sans feinte, & de plus qu'on se croit?
 Ne l'imaginez point: on se cherche, on se voit,
 On se sert, on s'embrasse, on se parle à l'oreille:
 Mais la sincérité seroit une merveille;

La femme la plus vraie , en pareil cas , se tait ;
J'ai su tous les secrets , sans savoir un secret.

LE MARQUIS.

Eh bien , apprenez donc celui de Cydalise :
Des feux d'un autre Amant aujourd'hui très éprise ;
Elle va vous prouver que son cœur mal connu
A vous justifier est déjà parvenu.

LA COMTESSE.

Si son cœur peut changer , je vous reste fidelle ;
Mais , pour vous parler vrai , je veux m'assurer
d'elle.

Je m'en vais , de ce pas , au Cours où l'on m'attend ;
Et je reviens remplir ce soin trop important.
Il me paroîtra dur , s'il faut qu'il nous sépare :
Mais l'Amour n'est pas fait pour me rendre barbare.

Cet aveu , plus terrible pour le Marquis , qu'étonnant pour ceux qui ont connu le caractère de cette femme , plus étourdie que vicieuse , plus légère que perfide , l'éclaira sur son crime & sur sa destinée. Il vit que le repentir devenoit son unique ressource , & qu'il étoit perdu , si le fatal billet qu'il avoit signé étoit remis à Cydalise. Il court sur les pas de Ferval ; & voici le moment où le Poëte & l'Historien se font le plus parfaitement rencontrés. Pour moi , qui

ai les vers de l'un sous les yeux , & le récit de l'autre dans la mémoire , je peux bien juger de cette ressemblance. Elle est telle , qu'en lisant la scène que je vais copier , on entend la conversation que le Marquis & Ferval eurent ensemble. Ce dernier goûta bien le plaisir de jouir de son esprit dans sa manière de se venger.

LE MARQUIS.

Je vous cherche par-tout.

FERVAL.

Est-ce pour me presser

De remettre la lettre ?

LE MARQUIS.

Il n'y faut plus penser.

Je ne connoissois pas l'esprit de la Comtesse :

Oui , sans vouloir ici rien dire qui la blesse ,

Je crois qu'elle n'est pas mon affaire en tout point.

FERVAL.

Vous présumez cela ? je ne le pense point.

Eh ! pourquoi donc douter qu'elle ne vous convienne ?

LE MARQUIS.

Mon cher , je n'ai point vu d'humeur comme la sienne.

Elle craint de manquer aux loix de l'amitié ,
Et ses raisonnemens sont à faire pitié ;
Elle vit dans le monde , & n'en a pas l'usage ;
Elle a l'ame équitable avec l'esprit volage :
Enfin , sur ses terreurs elle m'en a tant dit ,
Que j'ai cru mille fois qu'elle perdoit l'esprit.

F E R V A L.

Mais c'est un bien pour vous que cette extravagance.
Un jeune homme est toujours ami de la décence ;
Philosophe par air , mais , au fond , ignorant ,
Il cède au préjugé , même en le condamnant.
Si la Comtesse avoit un autre caractère ,
Elle vous paroîtroit moins digne de vous plaire.

L E M A R Q U I S.

Non , ne le croyez pas. Sans être encor bien fort
Dans l'art de raisonner , je fais trop qu'elle a tort
De peser ses penchans au poids de la justice ;
Je n'appelle cela qu'un honnête caprice :
Et s'il faut avec vous m'expliquer en un mot ,
Je me sens révolter par ce triste défaut.
Enfin ... je ne veux pas employer la finesse ,
Rendez-moi mon billet, je vous rends la Comtesse.

F E R V A L.

Mon cher , je vous adore , & vous le savez bien ;
Mais lorsque j'ai rompu , jamais je ne revien.
D'ailleurs , s'il faut aussi vous parler sans mystère ,
Ce troc que vous offrez ne sauroit plus se faire ;

Cydalife a déjà reçu votre billet,
Et même il a produit un assez bon effet.

LE MARQUIS.

Comment? . . . Mais c'est avoir beaucoup d'impa-
tience . . .

Quoi! déjà?

F E R V A L.

J'ai voulu prouver ma complaisance.
Ne m'aviez-vous pas dit? . . .

LE MARQUIS.

Ah! que m'apprenez vous?
Quoi! Ferval, dont l'esprit est si sage & si doux,
A pu contre une femme user de violence!

F E R V A L.

Mais ce n'en est pas une; & d'ailleurs la prudence,
Sans être un bien pour elle, étoit un mal pour vous.
Vous vouliez la quitter! sans craindre son cour-
roux,

J'ai dit tout uniment ce qu'il falloit lui dire.

LE MARQUIS.

Tout uniment! Cruel! j'ai très-mal fait
d'écrire:

Et vous avez cent fois, mille fois plus mal fait
De me prouver ainsi votre zèle indiscret.

Cydalife n'est point une femme ordinaire;
Si l'on peut la trahir, du moins on doit le taire.

Un cœur comme le sien doit être respecté ;
Et vous deviez rougir de mon indignité ,
Plutôt que de remettre un billet téméraire.

F E R V A L (*riant*).

Vous vous imaginez qu'une horrible colère
Est le fruit qu'a produit cette indiscretion ?
Rassurez-vous. J'ai vu sa belle passion
Ecouter les conseils que l'amour-propre donne ;
Oui , j'ai vu que toujours une femme raisonne.

L E M A R Q U I S.

Elle a donc écouté vos consolations ?

F E R V A L.

Assez bien ; j'ai compris , par ses réflexions ,
Qu'elle est cruellement fausse & dissimulée ,
Ou que , dans peu de jours , je l'aurai consolée.

L E M A R Q U I S (*piqué*).

Dans peu de jours ! cela me paroît un peu
prompt.

F E R V A L.

Point du tout ; voulez - vous qu'elle souffre un
affront ?

L E M A R Q U I S.

Enfin , vous avez pu la calmer & lui plaire

F E R V A L.

J'ai pu croire , du moins , que me voyant sincère ;
Sensible à sa douleur autant qu'à ses appas
A m'en remercier elle pensoit tout bas.

LE MARQUIS.

Et vous avez trouvé qu'elle étoit assez belle
Pour toucher votre cœur & le rendre fidèle?

F E R V A L.

Pour fidèle , entre nous , je ne le fus jamais ;
Je ne répons de rien : mais elle a tant d'attraits ;
Que l'on pourroit fort bien s'oublier avec elle ,
Sans rougir de l'erreur d'une chaîne éternelle.

LE MARQUIS.

Ah ! voilà qui dit tout , ou je suis fort trompé.

F E R V A L.

Quelqu'avisé qu'on soit , on peut être attrapé.
Enfin , si le destin m'appelle à la constance ,
Sa beauté me promet du moins quelque indulgence
De la part du Public.

On présume que l'agitation du Marquis augmentera , que les remords le tourmenteront , que la jalousie déchirera son cœur ; qu'il fera des tentatives pour ramener les deux objets dont il a mérité le mépris ; qu'il les trouvera trop indignés pour goûter les douceurs de l'espérance ; qu'il abhorrera Ferval , & qu'il se promettra d'avoir avec lui un de ces entretiens qui finissent ordinairement par un coup d'épée. C'est la marche de la Nature ; & je ne verrois

aucun intérêt pour les Lecteurs à leur prouver, par une nouvelle comparaison, que le Poëte & l'Historien se sont encore ici parfaitement rencontrés. Mais c'est peut-être dans cet entretien dont je parle, que Ferval prouva plus sensiblement cette supériorité d'esprit, cette sagesse de conduite qui fait les hommes originaux. Or, comme les originaux ne se devinent point, c'est une chose assez étonnante que deux hommes se soient exactement rencontrés dans la manière de faire agir & parler Ferval; & alors, il devient nécessaire de rapporter les discours que l'un & l'autre lui prêtent.

Le Marquis a intéressé à son fort Dumont, Domestique de Cydalise. Ce dernier, très-attaché à sa Maîtresse, a promis de faire valoir auprès d'elle les remords & les sentimens d'un Amant coupable. Le Marquis attend son retour; &, dans l'excès de son agitation, trop persuadé que l'interprète de sa douleur ne sera pas écouté favorablement, il dit :

S'il ne peut la fléchir, je m'en prends à Ferval;
Je le cherche à l'instant, & lui parle en rival.

Il m'a précipité dans le fond de l'abyme :
 On est trop criminel quand on conseille un crime...
 Je ne raisonne plus , & mon cœur indigné...
 Son conseil m'a perdu. Pourquoi l'a-t-il donné ?

(F E R V A L paroît , & écoute).

Il vouloit me ravir une femme charmante :
 Sans doute , dès long-temps , c'étoit-là son attente ;
 Il couvroit de son art ses téméraires vœux.
 O Ciel ! je fus trompé par un détour affreux.
 Il étoit enchanté de me voir la Comtesse ;
 Lui-même à m'en-charger excitoit ma foiblesse ;
 Il me vantoit toujours ses graces , son esprit :
 Il avoit ses desseins ... Jour affreux qui me luit !
 Je ne souffrirai point... ; non , je puis m'en répon-
 dre ;

Je n'attends que Dumont pour aller le confondre.

F E R V A L .

Vous n'irez pas bien loin , car j'ai tout entendu.
 Calmez-vous.

L E M A R Q U I S .

Non , Monsieur , je vous ai trop connu.
 Vous m'avez arraché le cœur de ce que j'aime ;
 Je me vis le jouet de votre adresse extrême...
 Je ne puis me calmer qu'après m'être vengé.

F E R V A L .

Quand vous aurez tout dit , vous serez soulagé ,
 Et vous pourrez alors m'écouter & me croire.

LE MARQUIS.

Je vous crus trop long-temps. Vous m'ittes votre gloire

A nourrir mon esprit de cent principes faux ;
C'est de votre ascendant que sont nés mes défauts.
Je ne vous croirai plus : mais quand le sort m'ac-

cable,
Quand mon cœur me punit de se voir si coupable,
Il me reste à remplir le devoir des remords ;
Et j'y suis résolu.

F E R V A L.

J'excuse ces transports.

Quand vous me menacez, je pourrois vous ap-

prendre
Qu'à me faire trembler on ne doit point prétendre ;
Mais je puis excuser un moment de dépit,
Ma valeur est prouvée, & cela me suffit ;
Si vous voulez pourtant, je suis prêt à me rendre.

LE MARQUIS.

Cela dépend d'un mot... A quoi dois-je m'attendre ?
Parlez ? Pour Cydalise avez-vous de l'ardeur ?
Paroît-elle sensible à vos vœux ?

F E R V A L.

Non, Monsieur.

LE MARQUIS.

Comment ! vous n'avez pas le bonheur de lui
plaître ?

F E R V A L.

Non, Monsieur.

L E M A R Q U I S.

Vous m'avez dit, tantôt, le contraire.

F E R V A L.

Tantôt j'avois raison de vous en imposer.

L E M A R Q U I S.

Quel est donc ce mystère, & pourquoi m'abuser?

F E R V A L.

J'ai dû venger les droits de l'amitié trahie ;
 Vous m'aviez fait un tour rempli de perfidie ;
 Pour prix des sentimens que je vous témoignois ;
 Vous m'aviez enlevé la femme que j'aimois :
 Sans me plaindre un moment d'une ardeur indis-
 crète,

J'ai voulu vous punir de ma peine secrète.
 L'éclat de la fureur déshonore un jaloux :
 Se venger avec art est un plaisir plus doux ;
 J'ai goûté ce plaisir , ma vengeance est complète :
 Maintenant reprenez, Monsieur, votre conquête.

L E M A R Q U I S [*après une pause*].

Vous m'éclairez... O Ciel ! ce terrible moment
 M'apprend à me connoître, & comble mon tour-
 ment.

Vous avez à la faute égalé la vengeance ;
 Vous m'avez trop puni d'une horrible imprudence,
 Mais je ne m'en plains point.

F E R V A L (*avec bonté*).

C'en est assez , Marquis ;

Nous nous sommes connus : redevenons amis.

Ce mot fait pressentir la fin de l'aventure & le dénouement de la Pièce: Ferval, en effet, ne l'a pas prononcé en vain. Cette supériorité d'esprit qu'il a toujours montrée , l'élève au - dessus des passions communes. Il pardonne de bonne foi au Marquis; il achève de l'éclairer & s'empresse à le servir. Son éloquence, son exemple disposent Géronte & Cydalise à se laisser attendrir. Il pardonne lui-même à la Comtesse , sans regarder son repentir comme un garant de sa fidélité. Il fait trop que quand on est légère, on le sera toujours: mais elle lui plaît, & elle revient à lui; il doit céder à son goût, puisque l'ayant définie, elle ne peut jamais faire son malheur.



T A B L E

DU 1^{er}. VOLUME D'OCTOBRE.

T O D O lo pierde el Amor , y todo lo restaura.

L'Amour perd tout, & l'Amour répare tout,

Page 3

Madelaine Voitier,

137

L'Etourdi corrigé ,

163

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le 1^{er} Volume du mois d'Octobre de *la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 30 Septembre 1782.

DE SANCY.



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

OCTOBRE 1782, 2^e Vol.



A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine,
pour Paris;

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire-
Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

1800
1801
1802
1803

1804
1805
1806
1807
1808
1809
1810

1811
1812
1813
1814
1815
1816
1817
1818
1819
1820

1821
1822
1823
1824
1825
1826
1827
1828
1829
1830



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

OCTOBRE 1782, 2^e Vol.

PREMIÈRE CLASSE.

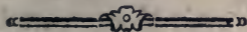
ROMANS ÉTRANGERS.

EXTRAIT

DE L'ANECDOTE ANGLOISE,

INTITULÉE:

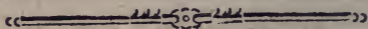
SUITES FUNESTES DE L'INFIDÉLITÉ.



CETTE Anecdote, présentée ici sous des noms supposés, est une aventure très-véritable,

A ij

qu'on prétend s'être passée en Angleterre, il y a quelques années, dans le Comté de *Suffex*. On a retranché de cette Histoire tout ce qui pouvoit écarter du sujet & lui être étranger; la morale, qui en résulte nécessairement, intéresse un Sexe dont nous ne saurions trop ménager la sensibilité, puissions-nous contribuer au maintien de ses droits, & entretenir ces sentimens de respect & de tendresse qui lui sont dûs! & notre Nation a besoin de ces exemples qui rappellent à l'amour des devoirs & des vertus; la fidélité conjugale n'est pas assurément une de ses premières qualités, & l'Histoire qu'on va lire pourroit bien avoir toute la sagesse & toute la force d'une leçon profitable.



Lettre du Lord *LOVESTON* au
Lord *MILDESEY*.

Vous savez, Milord, que l'amitié m'a donné des droits sur votre confiance: il m'est donc permis de vous interroger sur le cause de cette sombre mélancolie dont vous me paroissez dévoré. J'ai lieu de juger que vous n'avez

rien à desirer du côté de la fortune ; votre Philosophie vous a mis à l'abri des tourmens de l'ambition : votre sensibilité se réunit sur deux objets charmans ; vos enfans annoncent les créatures les plus aimables & les plus intéressantes ; croiriez-vous leur manquer, blesser cette tendresse paternelle qui vous anime , en contractant un nouveau mariage ? Mon ami, je l'ai éprouvé : il n'y a que la société des femmes qui puisse nous faire aimer le vie , qui en adoucisse les innombrables amertumes , qui en allége le poids fatigant. Je vous exhorterois donc à faire un choix parmi toutes ces enchanteresses qui nous entourent , & vous me semblez les fuir avec une sorte d'aversión. Je n'ignore point que votre épouse étoit une des merveilles de son sexe ; qu'elle associoit aux graces les plus touchantes l'esprit , les talens , les vertus , qu'elle vous aimoit uniquement ; mais , Milord, de quoi vous serviront ces ressouvenirs qui vous tuent ? la perte n'est-elle pas irréparable ? & quand vous traînez une existence empoisonnée de vains regrets, cette douleur constante vous

rendra-t-elle l'objet que pleurez ? Cette femme si digne de votre amour, si elle pouvoit vous entendre, seroit la première, je n'en doute point, à vous presser de rechercher ce seul moyen de consolation qui vous reste. Je vous le répète, il n'en est point d'autre pour votre ame sensible. Les Arts, les voyages ne remplissent point le cœur comme l'amour; c'est l'unique sentiment qui satisfasse un peu ce besoin continuel que nous éprouvons, ce desir insatiable qui nous agite sans cesse & nous tourmente. Réfléchissez donc, Milord, au parti que je vous propose; ne vous laissez point gagner par cette funeste maladie qui semble nous être particulière, & dont la plupart de nos compatriotes sont les malheureuses victimes. Je vole chez vous au retour de ma campagne, où des affaires de famille me retiennent. Je quitte en ce moment Lady***; elle a une fille unique, qui pourroit bien vous convenir: c'est un Ange de beauté & de candeur; l'*Eve* de notre *Milton* n'offre pas un modèle plus accompli de graces & d'innocence. si mes sollicitations, mes prières mêmes

avoient quelqu'empire sur mon ami , il viendrait me trouver , & alors il jugeroit par lui-même de l'effet que Miss *Eugénie* doit produire sur tous les cœurs. Adieu , Milord ; vite un mot de réponse , ou plutôt que je vous voie , que je vous embrasse , & que notre adorable *Eugénie* soit votre femme ; c'est le plus sûr antidote contre ce maudit *spleen* ; & si vous n'en croyez pas l'amitié , je vois avec douleur que votre guérison est désespérée.



Réponse du Lord MILDESEY.

QUE me proposez - vous , Milord ? que je devienne encore plus malheureux , plus coupable , qu'une autre femme , que mon adorable Clary Ah ! mon ami , l'idée seule feroit un crime ! Oui , je meurs , je meurs justement déchiré par un supplice qui va me conduire au tombeau. Vous m'aimez , desirez ma fin : il n'y a que la mort qui pourra terminer ma souffrance,

& elle est au-dessus de toute expression. Qu'on est à plaindre, lorsqu'on est forcé de s'élever contre soi-même ! *Loveston*, je suis le plus criminel des hommes.

Vous voulez donc entrer dans mon cœur, que je vous expose le spectacle des douleurs secrètes & dévorantes dont je suis la proie ? Je vais satisfaire votre curiosité ; peut-être goûterai-je quelque plaisir à vous présenter l'image de mes peines. Je vous parlerai de *Clary* ; je me transporterai dans ces momens où j'étois le plus heureux des époux. Hélas ! j'en suis aujourd'hui le plus misérable. Vous vous rappelez que j'étois le jouet de toutes ces erreurs qui aveuglent & emportent la jeunesse ? Mon voyage en France, vous devez vous en ressouvenir, avoit achevé d'égarer mon humeur volage & inconstante. Je n'avois point encore connu l'amour ; je ne m'étois livré qu'à des goûts passagers, qui à peine effleuroient ma sensibilité. La Cour vous arrache à notre société : vous partez pour l'Inde : votre amitié étoit nécessaire à mes plaisirs : j'eus donc sujet de vous regretter. Je cherchois à me consoler ; je vais

passer quelques jours dans la contrée , à la campagne de Milord * * * * , qui avoit été lié avec ma famille. Son Ambassade à * * * avoit interrompu cette intimité : je desirois la renouer. Attendez-vous à tous les détails : il n'y en a point d'indifférens pour ma sensibilité , & j'écris à mon ami. J'arrive donc. Milord , comme un bon père , étoit au thé avec ses enfans ; on voyoit qu'il jouissoit de cette satisfaction qu'on ne trouve qu'au sein de la Nature. J'ai bientôt détourné mes regards de Milord , pour contempler , pour adorer un miracle de beauté. Représentez - vous l'Amour même , mais l'Amour paré de tout le charme , de toute l'innocence de la vertu , une jeune personne qui n'avoit pas encore quinze ans , qui respiroit cette candeur virginale dont on n'exprime point les graces & la séduction. Oh ! qu'alors j'éprouvai que je n'avois point encore aimé ! Ce fut de ce moment que je sentis tout ce qui caractérise une passion , le trouble , la langueur , une palpitation continuelle , la crainte , la timidité , la défiance de moi même. Je n'osois tenir mes yeux

attachés sur la divine *Clary* aussi longtemps que toute mon ame le demandoit : je tremblois de lui déplaire. Elle parle, cette créature céleste : quel son de voix enchanteur ! comme son charme se répand dans tous mes sens ! Chaque mot qui lui échappoit, se gravoit dans mon cœur en traits de feu. Je voulus, à mon tour, prendre la parole, & elle expiroit sur mes lèvres. Mon embarras étoit à un excès, que Milord * * * (il me l'a avoué depuis) s'en apperçut. Il ne favoit cependant à quelle cause l'attribuer. On m'invite à rester quelque temps dans cette retraite délicieuse. Je saisis avec transport une offre. . . . C'étoit le bonheur suprême qu'on me proposoit de goûter. Je serai près de *Clary* : je verrai *Clary*, je l'entendrai ; je pourrai même lui parler. Quels plaisirs, quelles délices, mon ami ! Voilà les véritables voluptés ! Que vous dirai-je ? je viens à découvrir une foule de merveilles bien plus ravissantes encore que tout ce qui m'avoit frappé. Cette adorable créature, cette enchanteresse joignoit à cet extérieur angélique l'ame la plus belle, la plus noble,

la plus pure; tout annonçoit en elle un sentiment exquis : la vue seule d'un infortuné lui arrachoit des larmes. Souvent, à l'insu de Milord *** , elle s'étoit privée de son nécessaire même pour secourir l'indigence. Elle étoit entourée à sa campagne d'un nombre de malheureux qui lui devoient de l'adoucissement dans leur adversité : aussi l'appelloient-ils leur Ange protecteur. Clary embellissoit tant de vertus de tous les agrémens d'un esprit cultivé : elle possédoit presque la plupart de nos meilleurs Poètes : il n'eût tenu qu'à elle d'avoir un talent décidé pour la raillerie ; mais sa sensibilité , son honnêteté , lui avoient , en quelque sorte , imposé la loi d'étouffer ce penchant. Elle eût bien mieux aimé mortifier sa vanité & passer pour moins spirituelle , que devoir quelques succès à ces faillies , qui , rarement , sont innocentes & ne causent point de blessures. « Qu'est-ce que l'esprit, me disoit-elle souvent , quand il ne sert point à nous faire aimer » ?

Telle étoit la maîtresse de mon cœur , celle qui m'anima jusqu'au dernier soupir. Je ne pouvois quitter cet asyle

d'enchantement; mes parens me rappelloient à Londres; j'ose demander à Milord *** un entretien particulier. Le premier mouvement qui m'échappe est de me jeter à ses pieds : il est surpris de cette attitude. Oui, Milord, vous me voyez à vos genoux, & ce n'est que dans cette situation que je puis implorer de vous une grace; je vous devrai la félicité suprême. Je m'explique enfin; Milord *** apprend de ma propre bouche que j'aime, que j'adore sa fille, que je prétends au don de sa main. La réponse de cet homme respectable fut sage & convenable: il sera charmé que nos deux familles se lient par des nœuds aussi forts, à la condition que j'aie l'aveu de mes parens, & que Clary elle-même consente à cette union, « parce qu'observe Milord, je » suis l'ami de ma fille, & non son ty- » ran; je ne forcerai jamais son inclina- » tion. Malheur aux pères qui font » couler les larmes de leurs enfans, qui » veulent asservir leurs desirs, & d'un » lien plein de douceur & de charme, » leur faire un joug accablant! Je pré- » tends que l'époux de ma fille soit son

» Amant; & tous mes vœux font que
» l'Amant ne devienne inconstant ni
» parjure. Je connois Clary, son ex-
» trême fenfibilité; elle en mourroit, fi
» fon mari portoit la moindre atteinte
» à la tendrefse = ». Mon ami, pesez bien
ces dernières paroles; elles n'auroient
jamais dû s'effacer de mon ame.

Je m'apperçus bientôt que Milord***
avoit eu à mon fujet une converfation
avec fa fille. Son embarras, en ma pré-
fence, étoit augmenté; elle craignoit
de rencontrer mes regards: elle n'avoit
plus de gaieté; cependant elle ne fuyoit
point ma fociété. Elle recevoit les fleurs
que je lui préfentois fous les yeux de
fon père. Quel eft mon raviffement,
quand Milord*** me dit: « Retournez
» à Londres, obtenez le consentement
» de votre famille. = Quoi! Milord,
» la divine Clary daigneroit ?
» = Elle fera votre époufe, fi vos pa-
» rens l'approuvent; je n'ai pas d'autre
» réponfe à vous donner = ». Il me
fallut alors enchaîner des transports
inexprimables: je craignois d'offenfer
Milord & fa fille. Vingt fois je fus fur
le point de me jeter aux pieds de

Clary; le respect m'arrêta, & le respect accompagne toujours l'amour véritable. J'avois répandu toute mon ame, toute ma passion dans une très-longue lettre que j'avois dessein de faire parvenir en secret à Clary : la timidité me retint encore. Je finis par déchirer cette lettre, & par me rendre à Londres avec toute l'impatience d'un Amant qui brûloit de posséder l'objet de tous ses vœux. J'ai ce consentement si désiré; plusieurs même de mes parens m'accompagnent dans mon retour auprès de Milord ***. Je vole, pénétré d'une ivresse délicieuse. La première personne qui s'offre à mes regards est Clary; je ne puis résister au mouvement qui m'emporte : je me précipite à ses pieds.

« = Divine Clary ! divine Clary ! vous » voyez l'Amant le plus tendre, le plus » passionné, à vos genoux = ». (Milord *** vient, & me surprend dans cette situation). « = Milord, vous au- » rois-je offensé ? offenserois-je votre » adorable fille ? Ne m'avez-vous point » permis d'espérer que vous m'accor- » deriez sa main ? & ses volontés n'ap- » puiéront-elles pas les vôtres ? Mes

» parens font enchantés de cette al-
» liance ; vous pouvez en juger , ils ont
» bien voulu me suivre = ». Clary mon-
troit un trouble étonnant ; une rougeur
plus vive lui prêtoit de nouvelles gra-
ces. « = Donnez votre main , ma fille ,
» à Milord Mildefey , lui dit son père ;
» je consens qu'il soit votre époux = ».
Je prends cette main charmante qu'agi-
toit un secret tremblement ; je la porte
à ma bouche ; je la couvre de mes bai-
fers , de ces larmes que fait couler l'ex-
cès de la joie & du ravissement. Enfin ,
mon ami , *Clary* , un Ange de beauté ,
de sentiment , une Divinité même , est
dans mes bras. Ah ! ce bonheur étoit
trop au-dessus de ma sensibilité : il n'y
a point de mortel qui puisse le foutenir.
Jouer d'un semblable trésor ! jouer d'une
ame céleste ! puiser l'amour dans la
source de tous les charmes , de toutes
les vertus ! découvrir tous les jours de
nouveaux sujets d'adoration ! & je n'a-
vois qu'un cœur , je n'avois qu'un cœur
pour me remplir de toute ma félicité !
Etois-je digne de ce présent que m'a-
voit fait le Ciel lui-même ? sentois-je

bien tout ce que valoit cet objet d'idolâtrie? Non, Clary; non, je ne t'aime point encore assez. Il n'y avoit qu'un Dieu qui méritât ta tendresse, & tu me la prodiguois cette tendresse, si supérieure à la mienne! Voulez-vous, Loveston, avoir une idée de cette femme qui ne sera jamais rendue au monde?

« = Mildefey, avec quel plaisir je vous
» dis que je vous aime! que mon de-
» voir flatte mon amour! & que ce
» mot d'amour rend encore peu mes
» sentimens! Je goûte une satisfaction
» bien douce à vous l'avouer. Dès l'in-
» tant que je vous vis, vous fûtes le
» maître de mon ame. Oh! je serois
» morte de douleur, si jen'eusse pas été
» votre épouse. Dans quelle agitation
» j'étois, quand je vous voyois, quand
» vous parliez, quand vous me regar-
» diez! Votre image seule me causoit
» un trouble inconcevable. Je n'eus pas
» la force de le cacher à mon père,
» lorsqu'il me demanda si je consenti-
» rois à vous donner ma main. = Oh!
» mon père, il aura tout mon cœur.
» Mildefey! cher époux! vous l'avez

» ce cœur pour toujours ; mais promet-
» tez-moi bien que le vôtre partagera
» continuellement cette ardeur qui fait
» le charme de ma vie ? Songez qu'un
» sentiment , qu'un regard , qu'un sou-
» pir de vous de moins , c'est une pri-
» vation à laquelle je ne m'accoutume-
» rois jamais , non , jamais ; la mort , la
» mort la plus affreuse me seroit mille
» fois moins sensible qu'une semblable
» perte. C'est tout votre amour qu'il
» me faut pour payer le mien ; la moin-
» dre atteinte à cette tendresse seroit
» un coup mortel dont je ne revien-
» drois pas , & vous perdriez une fem-
» me... Mildefey , vous n'en retrouveriez
» point qui vous aimât comme je vous
» aime = ». Expressions si touchantes ,
si vives , ai-je pu un instant vous ou-
blier ?

Je pouvois me flatter de connoître
tout l'enchantement de l'Amour. Nous
nous étions retirés dans le Comté de
Suffex ; je ne vivois que pour ma femme ,
& pour deux enfans qui étoient les fruits
de cette union dont il n'y avoit jamais
eu & dont il n'y aura point d'exemple.
Tous nos jours s'écouloient dans la jouif-

sance des vrais plaisirs , dans l'exercice de la sensibilité , de la bienfaisance , de toutes les vertus. Nos enfans croissoient sous nos yeux ; chaque jour la sphère de ma sensibilité s'étendoit , & me procuroit de nouvelles satisfactions. Mon ami , j'étois trop heureux ; il y a des momens où je pense que le bonheur humain , porté trop loin , offense le Ciel. Ah ! il m'a jugé coupable : qu'il m'a puni ! qu'il m'a puni !

Le Ciel s'irritoit donc de cet excès de félicité , qui , sans doute , est défendu à des créatures terrestres ; c'est lui , ou plutôt l'Enfer , jaloux de mon heureuse situation , qui envoie chez moi une femme , un Génie mal - faisant , occupé de ma ruine. Je ne vous la nommerai point : je crois lui devoir encore des égards. Milady étoit du nombre de ces coquettes d'autant plus dangereuses , qu'elles affectent la simplicité. Elle possédoit , en quelque sorte , tous les esprits & tous les tons , favoit prendre tous les masques , & jouoit surtout le sentiment , à s'y méprendre. Elle n'ignoroit pas l'empire qu'il avoit sur moi ; elle étoit instruite que mon

épouse m'avoit attaché par ce charme si puissant. Milady passoit pour une des Beautés de l'Angleterre les plus célèbres : on l'avoit comparée souvent à la fameuse Duchesse de *Coventry*. Il subsistoit entre nous quelque alliance; elle feint qu'elle vient nous demander asyle pour quelque temps; que de violens chagrins, qui lui sont suscités par sa famille, la forcent de rechercher la solitude. Aussi-tôt, Clary & moi, nous cédon's à ce mouvement d'intérêt qui est l'élan des ames sensibles. Milady nous paroît une amie digne de toutes nos attentions. Nous nous disputons en sa faveur d'égar'ds & de soins. Tout ce qu'elle me disoit d'affectueux, je l'attribuois à la reconnoissance. Ma femme étoit la première à me presser de m'occuper de Milady. Comme la vertu est peu défiante ! Il n'y a que le vice qui soit toujours sur ses gardes; la franchise est l'imprudence & la *gaucherie* des belles ames.

Nous étions dans la saison de l'été; je me promenois dans un parc, qui semble inviter à la rêverie; je prenois la route d'un bosquet, où j'aimois à me

rendre compte d'un bonheur que le temps ne faisoit qu'augmenter. J'entre; j'apperçois Milady dans l'attitude de la douleur : elle pleuroit, & les larmes prêtent tant de pouvoir à la Beauté ! Son vêtement étoit léger & dans ce désordre propre à la séduction, qui excite des impressions peu délicates, & presque toujours adoptées par les sens. Milady m'adressa ces paroles : « = Vous » le voyez, j'ai besoin de toute votre » amitié. Hélas ! pourquoi ne pouvez- » vous m'accorder un sentiment plus » tendre ? Apprenez que c'est vous qui » causez toutes mes peines (je marque » de l'étonnement); oui, c'est vous dont » ma mort fera l'ouvrage : car je sens » que j'ai peu de jours à vivre ! Je » veux mourir ici, ajoute - t - elle, en » redoublant ses pleurs. Sachez que » vous m'avez inspiré une passion qu'il » ne m'est pas possible de contraindre ; » vous en devez juger par l'aveu qui » m'échappe = ». Je veux parler, elle reprend : « = Je ne me dissimule » rien de tout ce que vous avez à me » répondre ; je fais, je fais trop que » vous êtes dans les bras d'une autre ,

» qu'elle mérite votre amour, & c'est
» ce qui me rend plus malheureuse. Je
» n'ai vécu que six mois avec Milord***;
» la mort est venue me l'enlever. Ma
» famille veut me donner un second
» époux; il n'y a que vous que je puisse
» aimer. Mildefey, vous ne sauriez être
» à moi; je ne saurois être à vous. Eh
» bien, je me consumerai dans les lar-
» mes, dans un supplice continuel. Je
» garderai mon amour jusqu'au mo-
» ment qu'il s'éteigne avec ma vie; je
» vous verrai du moins; je n'aurai pas
» de tyran qui épiera mes soupirs, mes
» gémissemens, dont la jalousie s'élève
» contre une douleur dont je me plais
» à me nourrir. Encore une fois, je ne
» demande que le plaisir de vous voir;
» je n'implore que votre pitié. Vous
» seroit-il défendu de me plaindre, s'il
» vous est interdit de m'aimer »?

Je passe sur tout ce que je répondis à cette femme si artificieuse; elle m'avoit inspiré un sentiment très-yif de compassion. Je me laissai entraîner par cette pitié, dont j'aurois dû me défier. Je vous l'ai dit, Milady pleuroit; elle étoit jeune, elle étoit belle; je causois

les malheurs d'une femme charmante : j'eus la foiblesse de lui baiser la main , que je sentis arrosée de ses pleurs ; la mienne s'approcha de son sein palpitant... Loveston ... , Loveston , l'époux , l'Amant de Clary n'est plus digne de la posséder ; il est devenu le plus criminel des hommes ; ma détestable ivresse est bientôt dissipée ; je suis avec horreur Milady , le bosquet. Hélas ! j'aurois voulu me fuir , me sauver de moi-même : mais j'emportoais mon crime , ma lâche trahison : c'en étoit fait ; j'avois perdu la paix de l'ame , le jugement favorable de mon cœur. Il s'élevoit contre moi , m'accusoit , m'accabloit. Eh ! comment aurois-je la force de retourner vers Clary , de soutenir sa vue ? Tout révélera mon horrible perfidie. Oh ! quel supplice égale celui d'être mal avec soi-même ! Mon ami , si j'écrivois à l'un de ces individus corrupteurs dont abonde la Société , il auroit la barbarie de plaisanter sur ma situation ; mais votre sensibilité , votre honnêteté vous peindront toute l'horreur de ce que j'avois à souffrir. J'avois manqué à la plus respectable , à la plus

adorable des femmes : j'avois trahi l'Amour même ; dans un moment , la créature , peut-être la plus vertueuse , étoit devenue la plus méprisable.

Cependant je fais des efforts pour me traîner auprès de mon épouse : on me dit qu'elle est allée dans son appartement se reposer ; qu'elle a été surprise d'une indisposition ; que sur-tout elle a recommandé expressément qu'on la laissât seule. Je m'applaudis , en quelque sorte , de cet événement imprévu. Il m'épargnoit la nécessité de m'offrir à ses yeux dans un instant où je succombois seul à ce trouble qui s'étoit emparé de tous mes sens. Je voulois m'étudier , me familiariser , pour ainsi dire , avec ma trahison , du moins apprendre à me couvrir de ce masque apparent que les gens du monde appellent l'art de la Société.

L'heure du souper approche , Clary ne paroît point. Alors , je m'enhardis jusqu'à m'efforcer de pénétrer à sa chambre. J'entre , un tremblement universel agitoit tous mes membres ; je balbutiois quelques mots d'une voix éteinte.

Clary étoit sur son lit , une bougie l'éclairoit ; & , sans oser lever les yeux sur elle : = Qu'avez - vous donc , lui dis-je , ma chère ? quel mal subit ? = Oui , c'est un mal aussi violent que subit , &...il me conduira au tombeau=. Saisi de crainte , je cherche à répliquer : = Je vous prie de souffrir que je reste seule ; il me faut du repos : allez avec Milady...=. Elle n'achève pas. Je me retire , en proie à une perplexité que vous ne sauriez vous figurer. Tout coupable appréhende toujours que son crime n'ait été éclairci. Clary auroit-elle quelque soupçon ? d'où a pu naître cette maladie imprévue ? Ah ! si elle savoit... , si elle savoit . . . Malheureux ! à quel égarement je me suis laissé entraîner !

Je trouve Milady dans le salon. = Madame , lui dis-je , passons sur la terrasse ; j'aurois quelque chose à vous communiquer =. Le discours que je tins à cette femme eut lieu de l'étonner ; c'étoient des reproches bien extraordinaires dans la bouche d'un homme du monde. Je lui fis voir les remords les plus déchirans , le désespoir d'avoir cédé à des mouvemens que je condamnois ,

condamnois , & dont je me ferois , le reste de ma vie , un crime que rien n'étoit capable d'expier. Je la conjurai enfin de m'oublier , de hâter son départ , de me laisser dans un séjour où l'image de ma foiblesse , si peu excusable , me poursuivroit sans cesse. Milady alloit répliquer. = Ce n'est que moi , que moi seul , Madame , que j'accuse ; vous m'avez rendu le plus malheureux des hommes. Plus de paix , plus de repos avec moi-même ! j'ai offensé mortellement Clary : au nom de l'humanité , séparons-nous , & qu'un voile éternel ensevelisse ce moment d'erreur , qui pour toujours a empoisonné une vie odieuse ; je ne suis pas digne de soutenir la présence d'une épouse adorée =.

Milady prend congé de ma femme. Je m'apperçus que Clary lui fit de froids adieux , bien différens de l'accueil qu'elle lui avoit témoigné jusqu'alors.

Nous sommes donc seuls , mon épouse & moi , avec nos enfans , dont les caresses sembloient me reprocher ma faute. Je ne laissois pas échapper un regard sur Clary , qu'il ne fût accompagné d'un soupir ; de son côté , elle paroissoit éprou-

ver le même trouble. Si je lui prenois la main, je la sentoïis frémir dans la mienne. Attachois-je un baïser sur ses yeux que j'idolâtrois, ils se mouilloient de larmes; quand je voulois lui parler de ma tendresse, elle me repouffoit avec un gémissement. « = Non, vous ne » m'aimez point, Mildefey, vous ne » m'aimez point! = ». Souvent je la surprénois vis-à-vis de mon portrait, fondant en pleurs. Tout annonçoit en elle une secrète & profonde mélancolie, & je n'en pouvois deviner la cause. Elle pressoit quelquefois ses enfans dans ses bras. = Mes amis, leur disoit-elle, n'oubliez pas combien vous m'étiez chers, combien votre mère vous aimoit! Hélas! elle mourra victime de l'Amour =! Ces paroles étoient une énigme qu'il m'étoit impossible de pénétrer. Pour moi, je ne goûtois plus cette pure ivresse, ce bonheur qui m'avoit enchanté; j'avois peine à me supporter. La solitude aigrissoit mon mal; elle n'est faite que pour les cœurs vertueux, pour les ames exemptes de reproches, & je m'en faisois un continuel. Ma faute étoit toujours devant

mes yeux , & j'étois pour moi le juge le plus sévère & le plus inexorable.

Que ceux qui manquent à la vertu font à plaindre ! peut-on leur infliger une punition plus sensible que celle qu'ils éprouvent ? La mienne augmentoit de jour en jour. Clary avoit perdu sa gaieté : elle ne m'adessoit plus les mêmes épanchemens d'ame. Réservée dans ses caresses comme dans les assurances de son amour , elle ne se monroit plus à mes regards avec cet abandon si touchant , cette franchise si confiante , qui sont les alimens de la tendresse , qui procurent les vrais plaisirs & en éternisent la jouissance, Voilà où m'avoit conduit l'erreur d'un seul instant ! il étoit venu détruire un édifice de bonheur , que le temps n'auroit fait qu'affermir.

Un jour , Clary me paroît plus remplie de ce sombre chagrin qui la dévoroit ; elle vouloit me parler , & ses yeux se chargeoient de pleurs : elle appelloit ses enfans dans son sein , ensuite les en repoussoit avec une sorte d'averssion ; elle venoit à moi comme pour m'embrasser , & semblant se reprocher ce té-

moignage d'amour, elle reculoit de quelques pas, & alloit dans un coin de l'appartement se livrer à un morne silence. J'avois en vain tenté d'éclaircir les motifs d'une conduite si étrange. Clary même refusoit de partager mon lit; elle apportoit, pour justifier ce changement, des prétextes qui ne pouvoient me satisfaire. Il est vrai que je me disois tout bas : Si Clary a cessé de m'aimer, hélas ! je ne l'ai que trop mérité !

Milord de*** m'invita à une chasse qui devoit durer trois jours : son Château étoit situé à quelques milles du mien ; j'eus de la peine à me rendre à son invitation : passer trois jours, trois jours entiers, sans voir Clary, c'étoit me condamner à une espèce de supplice ! Cependant je n'osai refuser Milord ; je craignis qu'on ne taxât mon procédé d'impolitesse : je suis prêt à partir pour aller le joindre. Je trouve Clary dans un profond abattement : « = Vous me » quittez donc, Mildefey ? bientôt... = ». Elle s'arrête à ce mot ; elle reprend : « = Mildefey, jamais on ne vous ai-

» mera comme je vous aime ; non , ja-
» mais = ». Je crus m'appercevoir que
sa vue étoit égarée. « = Embrassez-
» moi , me dit - elle ; c'est pour la der-
» nière fois . . . = ». Elle se tait à
cette parole. Je cours dans ses bras ,
elle me repouffe. « = Je ne méritois pas
» un pareil fort ! = » Alors , je lui de-
mande une explication. « = Que signi-
» fient ce trouble , ces expressions inin-
» telligibles ? = « Allez auprès de Mi-
» lady ; à votre retour , je vous appren-
» drai... ; vous saurez la cause de toutes
» mes peines. Le mal a fait tous ses
» progrès ; il n'est plus possible d'y ap-
» porter du remède = ». Ma curiosité
est exercée davantage ; je presse , je
conjure Clary de s'expliquer : elle per-
siste à se taire , & se contente seulement
de me dire : « = A votre retour , vous
» serez pleinement satisfait ; tout vous
» sera révélé = ». Elle me suit jusques
dans la cour , me voit monter à cheval ;
ses yeux ne pouvoient se détacher de
moi ; je la regardois de même avec un
pareil intérêt. Enfin , je l'ai perdue de
vue. Je ne cessois de me dire : Auroit-

elle quelque soupçon de ma coupable infidélité? O Ciel! si Clary le favoit, je n'aurois plus qu'à mourir.

Que ces trois jours, passés avec Milord de * * *, me coûtèrent de tourmens! J'avois laissé mon ame auprès de Clary. Quelle impatience je ressentois de découvrir la source de ses larmes! La chasse n'étoit pas finie; je prie Milord de me pardonner, mais je ne pouvois résister au desir violent de revoir ma femme: elle avoit quelque chose d'important à me communiquer. Milord * * * se rendit aisément à ma prière. Je le quitte donc avec précipitation, & je m'empresse de retourner à ma campagne. J'avois l'imagination nourrie de mille pressentimens plus sinistres les uns que les autres. J'aurois voulu être emporté par les tourbillons des vents. Je m'élançe dans ma cour; j'apperçois un de mes Domestiques: je l'appelle, il semble me fuir. Je descends précipitamment de cheval; je cours vers mon escalier. = Ne montez pas, Milord, me crie mon Valet-de-chambre, ne montez pas. Tenez, me dit-il

en sanglottant, prenez cette lettre, & dépêchez - vous de quitter ce séjour; sur-tout, gardez vous d'avancer. « = Ah! » où est ma femme? où est ma femme? » où sont mes enfans? = Ils sont là-haut, Milord, avec leur Gouvernante... » Madame ... Milord, sortez de cette maison; & . . . cette lettre vous instruira. = Je ne quitterai point... » Tu te tais sur Clary » ?

J'ouvre enfin la lettre; je reconnois la main de mon épouse. Je dévore des yeux ce funeste écrit; je lis : « *Quand vous recevrez cette lettre, mon sort aura été décidé pour toujours. Milord, vous deviez me connoître; vous deviez savoir que je vous aimois uniquement; que j'exigeois aussi d'être aimée avec la même passion: vous avez manqué à cet amour qui faisoit nos delices, mon existence; un hasard, cruel sans doute, m'a entraînée vers l'endroit où vous trahissiez vos sermens, la foi que vous m'aviez jurée aux autels, dans mon sein, dans le sein d'une femme qui vous adoroit. J'ai essayé de me vaincre; je me suis combattue: mon amour & la douleur de vous savoir in-*

» fidèle l'ont emporté. Je voulois vous par-
» donner, & je vous pardonne, Milord ;
» je vous aime encore en expirant : mais je
» n'ai pu m'empêcher de hâter ma mort.
» Chaque moment où j'existois m'étoit insup-
» portable ; j'ai donc précipité ma fin. Cette
» Lady est la cause de tous nos malheurs.
» Je vous recommande nos enfans ; vivez
» pour les aimer , pour leur parler quelque-
» fois de leur mère ; conservez la mémoire
» de la femme qui sut le mieux aimer, & qui
» reçut un pareil prix de son amour ! Mais,
» encore une fois , je ne veux pas vous
» accuser ; c'est de ma destinée , de ma
» seule destinée que je me plains. Souvenez-
» vous que vous avez eu jusqu'à mon der-
» nier soupir. Mildefey , combien je vous
» aimois » !

Ah ! Clary n'est pas morte , m'écriai-
je ; je veux la voir , je la rendrai à la
vie. (Mes Domestiques s'opposent à
mon passage). Il est inutile , je la ver-
rai ; si je ne puis la ranimer , je mourrai à
ses côtés. Je vole à son appartement.
Ma femme , ma chère , mon adorable
Clary ! Je me précipite sur son corps ,
où étoit répandu tout le froid de la

mort ; je la ferre dans mes bras, contre mon cœur ; je l'appelle , je la couvre de mes baisers, de mes larmes, de mon ame. Clary ne m'entendoit plus ; Clary ne vivoit plus. Clary ne plus vivre ! & c'étoit moi qui la plongeois dans la tombe ! Je me jette sur une épée ; je veux m'en percer, m'en déchirer le flanc. On l'arrache de mes mains ; je perds entièrement la connoissance. Je me trouve, à mon réveil, transporté dans ma chambre. On m'a ôté d'auprès de Clary ; j'ai déjà déclaré mes volontés : qu'on m'ensevelisse avec elle dans son cercueil ! C'est un crime pour moi que d'exister ; apprenez tous, apprenez que je suis son meurtrier, son bourreau.

Je raconte mon histoire ; je n'épargne point les couleurs odieuses sous lesquelles je devois être représenté : J'ai donné la mort à la plus adorable des femmes ; il faut m'en punir ; il faut que la terre m'engloutisse : je ne puis plus soutenir le jour.

Ma douleur approchoit du délire ; on ne connut d'autre moyen de me calmer, que de m'amener mes enfans,

On les mit dans mon sein, je verfois des larmes sur eux; je retrouvois dans ma fille les traits de ma chère Clary. Lorsque je tombois dans des accès de désespoir, ils accouroient dans mes bras, & me prodiguoient leurs innocentes caresses.

Ce sont donc, Loveston, mes enfans qui m'ont retenu jusqu'ici à la vie; mais le fardeau est trop pesant : il ne m'est pas possible de le supporter. Je vous ai montré ma foiblesse, osez vouloir encore la guérir! Qu'on ne me parle plus d'un sexe qui a fait mon bonheur & ma perte; sans cette misérable Lady, Clary vivroit, m'aimeroit encore. Mon ami, ma tombe est ouverte, & j'y cours. Adieu; peut-être ne nous reverrons-nous plus.

P. S. Si je vous suis cher, je vous prie de conserver ces sentimens d'amitié en faveur de mes malheureux enfans; ne leur cachez point que j'ai à me reprocher la mort de leur mère. Puissé mon exemple les éclairer! qu'ils me plaignent du moins, s'ils me refusent leur amour & leurs regrets! Loveston,

j'ai été coupable : mais ma punition aura été bien rigoureuse. Ah ! Clary ! Clary ! c'est moi qui vous ai fait mourir !



Ce Lord infortuné, malgré tous les soins de Loveston, succomba à son état déplorable. On l'entendoit sans cesse s'accuser d'avoir donné la mort à son épouse. Il s'écrioit au milieu de la nuit ; il appelloit Clary à haute voix. Son existence, pendant près de trois années, ne fut qu'une agonie continue. Enfin, il expira dans les bras de son ami & de ses enfans, en demandant que ses cendres fussent renfermées dans le tombeau de sa femme.

Quelques-uns de nos Lecteurs François trouveront singulier qu'une épouse finisse ses jours parce que son mari lui a fait une infidélité ; les ames sensibles ne seront pas indifférentes à la douleur de Clary. Il est vrai que si elles condamnent Mildefey, elles n'hésiteront pas à le plaindre ; s'il mérite des reproches, ils doivent céder aux sentimens de compassion :

son repentir fait oublier sa faute; & l'on donnera sans doute des larmes au sort des deux époux.



*TROISIÈME CLASSE.**ROMANS HISTORIQUES.*

*MARIE STUART,**REINE DE FRANCE ET D'ÉCOSSE.**NOUVELLE,**Par le Sieur de B. G. Paris, chez Barbin,**1675.*

Nos Lecteurs peuvent se rappeler que nous avons déjà inséré, en 1779, dans notre Collection, un Extrait de Marie Stuart; mais ce même Extrait, qui fut favorablement accueilli dans le temps, n'a rien de commun avec celui que nous donnons aujourd'hui, & qui est beaucoup plus ancien.

Si nous en croyons le Père Caussin , dont nous avons tant parlé dernièrement dans les menus Devis de Plaffac, Marie Stuart est une Martyre. C'est une Courtisane, si nous ajoutons foi aux différens récits que nous en fait Buchanan.

Ce fameux Buchanan, l'un des plus beaux Esprits du seizième siècle, & qui a fait tant d'honneur à l'Ecosse, est moins croyable encore que Caussin, dans le mal qu'il nous dit de sa Souveraine. Elle avoit sauvé du Bûcher ce Savant, qui s'étoit fait Huguenot; mais, loin d'être reconnoissant d'un tel bienfait, il n'est pas même juste: il déchire cette malheureuse Princesse de la manière la plus atroce; il envenime tout ce qu'elle dit, & donne sans cesse à ses actions les interprétations les plus sinistres.

Plus de quinze autres Ecrivains ont exercé, dans le temps, leur plume chacun à leur manière, pour ou contre Marie. Mais un des plus exacts & des plus judicieux, c'est *Canden*, ou *Candenus*, Sujet d'Elisabeth, & d'ailleurs ennemi de la Religion de Marie Stuart, peu suspect par conséquent dans le bien qu'il dit de cette infortunée. Voilà, je crois, le plus sûr guide que

l'on puisse suivre dans le récit de l'événement le plus étonnant qui soit arrivé depuis bien des siècles.



MARIE STUART naquit à Edimbourg en 1542, de Jacques V, Roi d'Ecosse, & de Marie de Lorraine, sœur du Cardinal de ce nom, & du Duc François de Guise, tué auprès d'Orléans par Poltrot. Six jours après sa naissance, elle perdit son père; & sa mère avoit alors une guerre malheureuse à soutenir contre Henri VIII, qui vouloit marier dès-lors cette enfant, au berceau, avec son fils Edouard, afin de réunir, par cette alliance, deux Couronnes si long-temps rivales. Mais Marie de Lorraine para ce coup, en envoyant sa fille en France à ses deux frères qui y étoient tout-puissans. La Princesse avoit alors six ans. Son éducation fut très-soignée, & l'âge développa successivement en elle les graces, les lumières & la plus superbe figure. Elle savoit le Latin, l'Ecossois, l'Italien & le François. Il nous reste d'elle

des Odes fort bien tournées, pour ce temps-là.

Mais l'esprit étoit encore bien subordonné chez elle à la figure. Brantôme dit qu'il étoit impossible de la voir sans être aussi-tôt épris de ses charmes. Pour en concevoir une partie, il faut abandonner son esprit à la plus belle idée d'une blonde qu'on puisse se former. Toutes les fois que Charles IX, au rapport du même Brantôme, passoit devant quelqu'un de ses portraits, il s'arrêtoit en contemplation, & regardoit son frère, François II, comme le plus heureux Prince de la terre, d'avoir possédé une Beauté si ravissante. J'ai vu moi-même, au Château d'Eu, un portrait de cette Princesse, dont Mademoiselle de Montpensier, sa parente, avoit orné sa galerie; & rien en effet n'est si charmant que l'ensemble de tous ses traits.

Mariée en 1558 au Dauphin, qui fut depuis François II, & auquel elle avoit apporté en dot une seconde Couronne avec tant d'attraits, elle fut veuve dix-sept ou dix-huit mois après. Tout son desir eût été de rester en

France; mais Catherine de Médicis, qui avoit encore des prétentions à la beauté, ne voulut pas être éclipsée dans sa Cour par sa belle-fille.

La charmante Veuve y avoit déjà fait deux passions. Antoine de Navarre, père de Henri IV, étoit décidé à répudier Jeanne d'Albret, si Marie eût voulu lui donner la main; mais n'ayant aucune inclination pour ce Prince, elle colora son refus du prétexte de la délicatesse, & même d'une raison de conscience.

On dit qu'elle eut du goût pour le Maréchal d'Amville, le second de ses Adorateurs, qui la suivit avec M. d'Elbeuf, son oncle, jusqu'en Ecosse, à sa sortie de France.

Arrivée dans ses Etats, elle y trouve le désordre, le fanatisme, la discorde, & l'amour encore. L'Ecosse étoit alors divisée en deux factions. Jacques Stuart, frère naturel de la jeune Reine, & vil Agent d'Elizabeth, ennemie de sa Patrie & de son nom, étoit à la tête du parti Hérétique. Le Comte Hamilton, plus proche héritier du Trône, & Vice-Roi à l'arrivée de Marie, défendoit avec

chaleur la Religion ancienne. Ces deux ambitieux avoient le même but, celui de régner. Mais le premier ne pouvoit parvenir au Trône, que dans le cas où sa sœur ne se marieroit pas; le second se flatta d'abord qu'en épousant la Reine, il deviendroit Roi lui-même. Le frère bâtard de Marie la choqua; mais elle distingua son cousin Hamilton, que l'on vit aussi sans cesse à la suite de la jeune Reine, réellement épris de ses charmes, ou du moins feignant de l'être, & cachant son ambition profonde, dit Buchanan, sous les dehors trompeurs de l'amour. Mais il étoit bien difficile de ne faire que semblant d'aimer cette belle Reine. Nous trouvons qu'Hamilton finit par une passion véritable, puisqu'il devint jaloux de notre Maréchal d'Amville; & que, fâché de la manière dont Marie le traitoit, il la força, en quelque sorte, de le renvoyer de l'Ecosse avec tous les François.

Hamilton, débarrassé d'un rival, en trouva bientôt un autre dans le jeune Gordon, l'un des plus brillans de ses Compatriotes, & pour qui la Reine

pârut avoir du penchant. Le fier Hamilton fut choqué de cette préférence prétendue ou véritable. Il le fit entendre à Gordon, aussi fier que lui ; & voilà deux ennemis irréconciliables , dont Marie a bien de la peine à modérer la fougue. Elle en seroit venue peut-être à bout , sans la folie de Châtelard ; qui fait le sujet de notre Extrait de 1779. On se rappelle que ce Poëte , que M. d'Amville avoit laissé à Edimbourg , quand il repassa en France , pour lui donner des nouvelles de Marie , ne put s'empêcher d'aimer cette séduisante Princesse pour son compte ; qu'il eut un jour l'audace d'entrer dans son lit ; qu'ayant été découvert par les Filles-d'honneur , la Reine eut la bonté de lui faire grace ; mais qu'ayant encore eu l'insolence de manquer de la même manière , Marie n'avoit pu se dispenser de le livrer alors à la Justice , & qu'il eut la tête tranchée.

La Princesse étoit assurément innocente de cet excès de témérité ; & deux seules personnes osèrent la soupçonner d'y avoir part : c'étoient Hamilton &

Gordon, qui, depuis ce moment, osèrent souvent lui manquer de respect.

Hamilton avoit un Château fortifié assez près d'Edimbourg. Un jour il se met dans la tête d'enlever la Reine, & de la tenir enfermée dans cette forteresse, jusqu'à ce qu'elle lui donne la main. L'heure étoit indiquée, & toutes les mesures bien prises; mais Jacques Stuart, dont le mariage de sa sœur auroit détruit toutes les grandes espérances, étoit attentif aux moindres des démarches d'Hamilton; il pénètre son projet, en prévient l'exécution, & fait augmenter le nombre des Gardes de Marie.

Mais le Bâtard, se prévalant soudain de ce service, prend, à l'aide des Hérétiques, sur la foible Reine une autorité qui ressembloit fort à la tyrannie. Maître des Gardes, il dispose de tout, se fait adjuger l'investiture du Comté de Murrhay, dont il commence à porter le nom, & dont il dépouille Huntley. Ce dernier & Hamilton, jaloux du nouveau Comte, se réunissent contre lui; ils prennent la résolution de

s'affurer de la personne de la Reine, & de la forcer à choisir pour époux Hamilton ou Huntley. Le premier crut que sa qualité de premier Prince du Sang lui donneroit la préférence; le second, qui se flattoit de plaire à Marie, conçut le même espoir.

Mais ni l'un ni l'autre ne voulut se charger du crime de l'enlèvement. Ils trouvèrent un homme perdu de libertinage & de dettes, fort disposé à en courir les hasards; c'étoit le trop fameux Comte Bothuel. Cescélérat, dans la vue seulement d'avoir de l'argent, s'étoit déjà offert au frère bâtard de la Reine, pour assassiner Hamilton son ennemi; atrocité qui révolta Jacques Stuart lui-même. Huntley, instruit de ce qui venoit d'arriver, alla trouver Bothuel, & lui dit que s'il vouloit faire à Hamilton la même proposition de tuer le Bâtard, il le trouveroit moins difficile.

= *Je tuerois le Diable*, dit le féroce Bothuel; *j'aime autant l'un que l'autre* =.

Il va chez Hamilton, & fait son offre; elle est acceptée. Le coup devoit

se faire un jour que la Reine devoit courre le daim avec son frère, auprès de Falkland ; mais le secret fut découvert, & la foiblesse empêcha encore la punition du crime. Si une pareille action, toujours punissable, eût pu s'excuser, l'Ecosse auroit été délivrée cependant, d'un grand misérable dans la personne de ce Bâtard, & Marie, d'un de ses plus mortels ennemis.

La Reine continua d'être tyrannisée par son frère, persécutée par ses deux Amans, même par leurs pères. C'étoit cependant à l'un d'eux qu'elle devoit avoir recours pour être débarrassée de tous les autres. Elle s'adressa à Huntley le père, & le pria de la tirer des mains du Comte de Murrhay son frère.

Le vieux Huntley ne s'oublia pas, en déférant à cette prière de la Reine ; non-seulement il voulut tuer le Bâtard, mais encore enfermer Marie elle-même dans un Château à lui, & la contraindre à épouser le jeune Gordon son fils.

De quelque côté que l'infortunée se tournât, elle ne rencontroit que des ames mercenaires, intéressées, perfides & cruelles. A la vue de ce dernier dan-

ger, elle fut obligée de recourir encore à son frère, qui vola contre la troupe d'Huntley, lui livra bataille, le vainquit & le tua. Le jeune Gordon, Amant de la Reine, & fils aîné du vieux Huntley, fut pris dans la bataille, & conduit, garrotté, à Marie, qui ne put soutenir ce spectacle, & qui versa des pleurs.

Le jeune Hamilton, cet autre Adorateur de Marie, crut que ces pleurs venoient d'amour, & se sentit dévoré de tous les feux de la jalousie. Il demande hautement qu'on instruisse le procès du jeune prisonnier; on le juge, il est condamné à mort: on porte l'arrêt à la Reine, qui renferme sa douleur, & le signe sans montrer la moindre émotion.

La malheureuse, l'imprudente! elle crut que ce courage apparent, qu'on prendroit pour de l'indifférence, désarmeroit la jalousie. Elle la déconcerta en effet pour un instant; & Hamilton se repentoit déjà d'avoir causé la mort d'un rival qui n'étoit pas aimé; mais la jalousie creuse, approfondit, découvre

l'âme toute entière. Hamilton voit encore quelques larmes couler des beaux yeux de Marie, & sur le-champ l'échafaud est dressé. On y traîne l'infortuné Gordon ; on force la Reine de se mettre à la fenêtre, & de voir l'exécution. Gordon, à sa vue, se jette à genoux ; elle s'évanouit : elle ne revient que pour voir prolonger le supplice du plus aimable Seigneur du Royaume, par la mal-adresse de l'Exécuteur.

C'est ainsi que Marie régnoit en Ecoſſe ; tyrannisée par son frère, que soutenoit Elifabeth ; excédée par des Amans importuns, qui vouloient l'enlever & lui faire violence ; entourée de crimes, de précipices, de toutes les horreurs des discordes intestines, du fanatisme sanglant de deux Religions rivales ; affligée encore du funeste don de la beauté, l'une des plus grandes causes de toutes ses infortunes ; & , pour comble de malheur, n'ayant pas en elle assez de force ni assez de constance pour ne pas laisser flotter les rênes de son Etat ébranlé.

Au milieu de tant d'écueils, elle
sentit

sentit qu'il lui falloit un foutien , & pensa sérieusement à se marier. Philippe II lui offroit Dom Carlos son fils, & l'Empereur Maximilien, l'Archiduc Charles son frère : mais c'est ce que ne devoit jamais souffrir le Comte de Murrhay, qui ne seroit plus rien, quand sa sœur auroit un époux.

Ce fut cependant ce Bâtard lui-même qui, sans le vouloir, accéléra le mariage de la Reine. Il avoit fait revenir à la Cour le Comte de Lenox, de la Maison de Stuart, exilé alors, pour l'opposer aux Hamilton, ses rivaux. Ce Comte avoit un fils d'une figure superbe, & qui se nommoit le Comte d'Arley : il plut d'abord à Marie, & lui-même conçut pour elle la plus forte passion.

Malgré Murrhay, Elisabeth, tous les Hamilton, tous les mécontents, elle épousa le jeune Comte en 1564. Le nouveau Roi prend le nom de Henri. Le lendemain de son mariage, il est forcé de se mettre à la tête d'une troupe levée à la hâte, & d'aller combattre les rebelles, commandés par Murrhay & les Hamilton. La Reine accompagna

bravement son époux. On chassa les mécontents, qui se retirèrent en Angleterre. On revint à Edimbourg; on y goûta les charmes d'une alliance si douce. Henri, enchanté de posséder la plus belle femme du monde, est Renaud dans les bosquets d'Armide, ou Médor serrant dans ses bras la charmante Reine du Cathay.

L'amour est éternel, mais la volupté n'est qu'un éclair. Le jeune Roi ayant joui de sa nouvelle conquête avec les transports ordinaires à vingt-deux ans, se laissa bientôt : désormais, insensible à des plaisirs faciles, l'ambition le réveille; il croit n'avoir que le titre de Roi : Marie exerce seule l'autorité suprême; c'est une tache à sa gloire : il veut régner à son tour; il régnera sans partage.

L'aigreur, les plaintes ont pris la place de la tendresse, des plaisirs, du bonheur.

Marie, à son tour, indignée des procédés de l'ingrat, cesse de l'aimer. Elle avoit élevé au Ministère le Piémontois David Rizzo, qui gouvernoit pour elle.

Le Roi devient jaloux du crédit de cet homme ; il croit même que la Reine a plus que de l'amitié pour lui, & déjà la méchanceté compromet la gloire de Marie.

De son côté, le Roi a des Maîtresses qu'il loge publiquement dans le Palais.

Les jeunes époux se haïssent hautement, & chacun se met à la tête d'un parti.

Former & entretenir les factions dans ses Etats, est assurément une chose neuve pour des Souverains, dont les plus grands ennemis sont les factieux.

Un traître (c'est Morton, Espion d'Elisabeth, & entretenu par elle à Edimbourg, pour y fomenter la discorde) excite sans cesse les imprudens époux à travailler à leur ruine réciproque, par les mensonges les plus malignement présentés.

C'étoit une bien pauvre tête que ce Roi Henri Stuart ! Sur les accusations vagues du perfide Morton contre sa femme, il se décide à la resserrer dans une citadelle, & à prendre peut-être des mesures plus dures encore.

C'est ici que la tragédie commence. Le Ministre Risso, dont nous avons parlé plus haut, toujours l'objet de la jalousie du Roi, assistoit un soir au souper de la Reine, qui étoit à table avec la Comtesse d'Argathel. Le Monarque entre comme un furieux avec Morton, fait briller le fer homicide, & de ses royales mains, protectrices naturelles de l'innocence, comme elles sont les vengeresses du crime, il n'a point honte de saisir lui-même le pauvre Risso, qui se tenoit respectueusement derrière le fauteuil de la Reine. Le malheureux n'a que le temps de se jeter au-devant de la Princesse, qui se lève & s'efforce de lui faire une barrière, en le couvrant de tout son corps; inutile & fatale sauvegarde, qui enflamme encore davantage la jalousie du Roi. Parderrière les épaules de sa femme, au risque de lui percer le sein à elle-même, il redouble les coups de poignard, tandis que le malheureux objet de cette fureur, dont le sang rejailloit sur la Reine, ne cessoit de crier: *Giustitia, giustitia*. Il tombe; on l'outrage encore après sa mort.

La méchanceté elle-même refusa de

croire la calomnie , par laquelle Morton avoit déterminé Henri Stuart à cet assassinat. Risso étoit vieux : c'étoit un fidèle serviteur de la Reine ; & , pour le perdre , il falloit imaginer un mensonge atroce , qui devoit compromettre la gloire de Marie elle - même. On a cependant imprimé & réimprimé ce mensonge ; & même dans une notice qu'on a mise au bas d'une petite estampe qui vient de paroître sur le supplice de cette Princesse , on l'a renouvelé.

Mais , dira-t-on , par quel étrange caprice fit-elle choix d'un pauvre Musicien de Turin , pour en faire son premier Ministre ?

C'est parce que ce Musicien étoit un très-habile Politique , & que Marie , entourée de Huguenots , plus ennemis encore de son autorité que de sa Religion , voulut avoir un Catholique fidèle & sûr pour la guider dans ses conseils. Dans ces grandes crises du seizième siècle , on ne faisoit choix que du mérite pour occuper les premiers emplois. Ainsi le Cardinal de Volfey , fils d'un Boucher , avoit gouverné l'Angleterre sous Henri VIII. Erasme ,

bâtard d'un pauvre Hollandois , avoit refusé, avec le chapeau de Cardinal , la gloire d'aller éclairer à Rome le Pape Adrien son ami , & fils lui-même d'un Brasseur de bière à Utrecht. Enfin , lorsque Marie se servoit de Risso pour l'administration de son Royaume , Michel de l'Hôpital , dont le père étoit Juif , arrivoit à grands pas à la première dignité de la Magistrature en France. Dans les temps calmes , tout le monde peut tenir le gouvernail. Il faut , dans les grandes tempêtes , des mains plus vigoureuses & plus sûres ; & ce n'est ni la faveur , ni la prédilection , ni la naissance qui décident alors. Bon gré, malgré, on est contraint de suivre à la lettre ce grand principe: *Prima lex Populi , salus esto.*

Mais revenons. Lorsque la Reine étoit toute couverte encore du sang de Risso, le jeune Reuven eut l'insolence de lui mettre à elle-même un pistolet sur la gorge, en la menaçant de la tuer, si elle ne promettoit pas de traiter mieux les gens de bien. On dit que l'intention de ces misérables étoit de blesser la Reine, qui étoit alors prête d'accoucher,

& de se débarrasser à-la-fois & d'elle & de son fruit. On ne la blessa point; mais on lui inspira une terreur violente, qu'elle communiqua à l'enfant dont elle accoucha peu après cette horrible scène. Cet enfant, qui régna depuis en Angleterre, en Ecosse & en Irlande, sous le nom de Jacques VI, trembla toute sa vie à l'aspect d'un fer nud.

On est trop sûr, à la honte d'Elisabeth, qu'elle-même conduisit l'assassinat dont nous parlons. Elle fit bien plus encore: dès le lendemain de la mort de David Risso, Murrhay & les Hamilton, que nous avons vu chasser d'Ecosse par la Reine & son époux ingrat, rentrèrent à Edimbourg, ouvertement protégés par Elisabeth. Ils venoient, disoient-ils, répondre aux accusations de leurs ennemis; & ces ennemis étoient la seule Marie Stuart. Nous verrons, ajoutèrent-ils, si l'on osera confisquer nos biens, briser nos écus, & nous dégrader de Noblesse.

La malheureuse Reine étoit loin de pouvoir châtier ces pervers. On la détenoit prisonnière dans son Palais, sous

la garde de soixante factieux , après avoir chassé toute sa Maison. Son mari , à la tête des Rébelles , délibéroit s'il n'étoit pas plus sûr de l'assaffiner elle-même , que de conserver , en la laissant vivre , la plus mortelle ennemie de son repos : c'est ainsi qu'il s'exprimoit. Mais de quel œil un pareil attentat seroit-il vu dans l'Europe ? On imagina un moyen fort simple , pour faire taire les Puissances étrangères , pour enchaîner les bras des oncles , des adorateurs & de tous les amis que Marie avoit en France : ce fut de publier qu'on l'avoit surprise en adultère avec Rizzo.

Avant de prendre un parti définitif , le Roi veut encore avoir une conversation avec elle. A sa vue , elle lui dit , avec cette fierté si imposante dans une belle Reine : — Ingrat ! ma captivité est le prix de la Couronne que vous me devez ? Est-ce ma mort que vous voulez ? frappez donc , & , avec la mère , immolez l'enfant à qui seul est lié le Sceptre que j'ai déposé dans vos mains. Insensé ! renversez l'arbre , afin de faire tomber le fruit : perdez-vous sans retour ,

à l'instigation des lâches qui abusent de votre foiblesse & de votre inexpérience ; enrichissez - les de votre bien , d'un bien dont vous n'étiez pas digne =.

Cette fierté, & les charmes de la belle Captive , étonnent , ravissent , changent aussitôt le cœur , ou plutôt maîtrisent les sens du foible Monarque. Il tombe aux genoux de son épouse , qui ne lui avoit jamais paru si enchantresse. Marie triomphe ; elle apprend de son époux le dessein qu'il avoit formé lui-même de la poignarder. Elle l'apprend ; & , sans avoir l'air du mépris , elle méprise bien intérieurement le lâche , qui ne craint pas d'ajouter que , quand elle auroit été assassinée , son intention étoit encore de faire noyer ses Dames-d'Honneur , afin qu'elles ne fussent pas dans le cas d'attester son innocence à toutes les Couronnes de l'Europe.

Cependant les Conjurés , inquiets de la conférence du Roi avec la Reine , commençoient à murmurer. Marie , qui avoit repris le droit d'ordonner , l'envoie pour rejoindre les Rebelles , & lui.

défend de leur apprendre leur réconciliation. Ils s'endorment dans la sécurité; mais Marie a trouvé le moyen de rompre ses fers. Elle s'échappe dans la nuit, &, malgré sa grossesse, monte à cheval avec son mari. Quand le jour parut, elle étoit déjà à Dumbar, éloigné de quinze lieues d'Edimbourg. Huntley & Bothuel, alors réunis à Marie, combattent pour sa défense. Les Conjurés ayant ainsi manqué leur désastreux projet, se sauvent précipitamment en Angleterre, refuge ordinaire des factieux d'Ecosse.

Cet orage passé, la Reine accoucha d'un Prince, qui régna depuis en Ecosse sous le nom de Jacques VI, & en Angleterre sous celui de Jacques I^{er}, & le calme parut enfin rétabli; mais c'étoit un calme trompeur, & Marie dormoit sur le bord d'un précipice.

Bothuel, tout-puissant depuis qu'il avoit retiré la Reine des mains de ses ennemis, l'engagea à rappeler Morton. Ces deux méchans, & Murrhay réconcilié lui-même à la Cour, forment de nouvelles trames. Fâchés de voir la concorde rétablie, du moins en apparence,

entre les deux époux , & privés par-là du crédit que donnent l'intrigue & les menées fourdes , ils réveillent encore , d'une part , la défiance de la Reine , & de l'autre la jalousie du Roi.

Bothuel fut la cause de cette mésintelligence nouvelle. Les moins clairvoyans de la Cour voyoient parfaitement l'amour téméraire qu'il avoit conçu pour la Reine ; & Murrhay , le plus scélérat de tous ces factieux , imagina , à cette découverte , un projet atroce , qui devoit le délivrer du Roi & de la Reine , & faire enfin tomber la Couronne sur sa tête. Il dit à Bothuel : = Vous êtes le plus brave des Ecoffois , & c'est vous qui devriez être notre Roi. Henri n'est qu'un jeune extravagant : lui mort , vous pouvez épouser la Reine ; vous pouvez pacifier nos troubles , & rendre tout son éclat à notre malheureuse Patrie =.

Ce discours , tenu à un homme sans principes , dévoré d'amour & d'ambition , par celui qui avoit le plus de droit à la Couronne , enflamme l'orgueil de Bothuel ; il est prêt à exécuter le plus horrible forfait , pour régner & pour

voler dans les bras de Marie : il se flatte du moins de ces deux grands bonheurs.

Le Roi étoit tombé malade à Glasgow ; la Reine se transporte aussi - tôt dans cette Ville , pour le soigner. Il étoit logé à la Prévôté : Marie occupoit une maison voisine. Une nuit qu'elle étoit à peine endormie , elle est réveillée par une explosion affreuse ; elle demande la cause de ce bruit : c'est la Prévôté qu'on vient de faire sauter avec de la poudre. Elle en avoit senti l'odeur la veille ; elle l'avoit dit au Roi , à plusieurs autres personnes.

Le Roi est mort : la Reine fond en larmes. Elle ordonne des informations : Bothuel est nommé ; elle le fait arrêter. Mais les Juges sont ses complices : il est renvoyé absous. C'est cependant l'assassin du Roi : mais cet assassin est tout-puissant , plus puissant que la Reine ; toute la Noblesse est pour lui. Pour diminuer l'horreur de son crime , on publie qu'il ne s'est porté à cette action que d'intelligence avec la Reine elle-même.

Le bruit de cette calomnie parvient en France ; & le Chancelier de l'Hôpi-

tal, tout ami qu'il étoit des parens de Marie, & quelque dévouement qu'il lui eût marqué à elle-même pendant son séjour en France, y ajoute foi.

« = Une Reine, dit-il, avoit donné sa main à un jeune Prince; elle avoit déjà un gage attendrissant d'une union si belle; le père de cet enfant est surpris par sa mère: à peine la nuit avoit parcouru la moitié de sa carrière, que le feu, mis au Palais, en renverse les colonnes; tous les infortunés qui s'y trouvent sont écrasés, dévorés par les flammes: le Monarque lui-même est trouvé sans vie, nud & faisant horreur. O rage abominable des hommes! ô temps! que ne fait pas l'Amour outragé, quand une fois il a secoué les saintes loix de la Pudeur = »!

Voilà ce que crut d'abord notre immortel Chancelier, & ce qui pourtant n'étoit pas vrai. C'est Elisabeth, qui, dans la vue de perdre son héritière naturelle, fit courir ce bruit injurieux, & qu'elle répandit dans l'Europe, où il fut cru avidement par la malignité, toujours crédule, quand on calomnie les Grands. Ce fut Buchanan, qui,

dans l'espoir d'être Chef de l'Eglise Presbytérienne d'Edimbourg, après la mort de Marie, selon la promesse d'Elisabeth, donna les plus spécieuses couleurs à ce mensonge, dans une Histoire aussi calomnieuse qu'élégamment écrite.

Il est prouvé maintenant que l'assassinat de Henri Stuart est l'ouvrage de Murrhay & de Bothuel.

C'étoit un horrible caractère que celui de ce Murrhay. Après ce meurtre, il fut un des premiers à en charger la Reine. L'ayant ainsi déshonorée, autant qu'il étoit en lui, il résolut de la rendre de plus en plus méprisable, toujours dans la vue de lui arracher le Sceptre. Dans cette idée, il lui représente que restant veuve pour la seconde fois à vingt-deux ans, elle devoit faire choix d'un époux qui pût la défendre; & cet époux étoit Bothuel. Après ce conseil, il part pour la France; il y renforce le bruit injurieux déjà répandu contr'elle d'un assassinat dont lui-même avoit été le premier auteur; & sans que Marie pût rien apprendre de sa détestable perfidie, il attaque auprès de l'Amiral, du Prince de Condé, de tous

les Huguenots , la réputation de la malheureuse Princesse ; il s'efforce de faire rougir les Princes de Lorraine d'avoir une pareille nièce , de les empêcher du moins d'aller la secourir , & d'apprendre la vérité à Edimbourg.

Environnée d'Hérétiques, de factieux, de traîtres, de rebelles, Marie est sollicitée, forcée de donner sa main à Bothuel, qu'elle étoit loin encore de croire l'assassin de son mari. Il devient son époux; & déjà il avoit été dans ses bras, quand elle apprend cette horrible nouvelle. Saisie d'horreur alors, elle le chasse, & ne veut plus le voir.

Elle tombe au pouvoir de nouveaux Rebelles; on l'emmène prisonnière, couverte de sang & de poussière. Elle ne se sauve de cette prison, que pour retomber bientôt dans une autre bien plus fâcheuse & plus étroite, puisque c'étoit le Château de sa plus mortelle ennemie, la mère de ce même Murrhay, son frère bâtard, de laquelle elle essuie mille outrages.

Là, le Lord Lindsey, l'homme le plus brutal de son siècle, ose lui présenter à

signer un acte d'abdication. Marie déclare qu'elle aimeroit mieux mourir. *Je vous la ferai signer de votre sang*, s'écrie Lindsey. On la force d'obéir; & Murrhay, que le Cardinal de Lorraine alloit faire arrêter en France comme un traître, arrive en Écosse. Il y arrive pour faire adopter par les Etats l'acte de l'abdication involontaire de Marie, pour faire déclarer le petit Prince bâtard de Risso, & pour se faire nommer Roi lui-même, après.

Pendant ce temps, la Reine étoit toujours détenue dans sa prison. Un jeune Douglas, épris de sa beauté, devient son libérateur.

Le Château où l'on gardoit Marie, étoit sur le bord d'un lac. Tandis que la barbare Geolière dînoit, & se félicitoit d'avoir enfin en sa puissance la fille du Roi son Amant, tandis qu'elle s'enivroit déjà de la joie de voir bientôt Murrhay son fils sur le Trône, Marie voguoit sur le lac avec deux de ses Filles & l'heureux Douglas. A l'extrémité du lac, Hamilton, que l'intérêt, autant que apitié, avoit ramené à elle, lui avoit

conduit deux cents chevaux; il l'escorté jusqu'à Dumbrinton, la plus forte place du Royaume. On tient Conseil, on veut avancer; mais Murrhay, instruit de la délivrance de sa Captive, vole sur ses pas : le combat s'engage : quarante-sept Hamilton signalent leur fidélité pour leur Princesse; en mourant à ses pieds. La bataille perdue, la Reine s'efforce, avec trois Cornettes de cavalerie qui lui étoient restés, de gagner les frontières d'Angleterre. Elle entre dans Dundrenen; elle n'avoit que deux partis à prendre, ou de se jeter dans les bras d'Elisabeth, ou de se réfugier en France.

Ce dernier parti étoit le plus sage; elle le sentit elle-même : mais elle déclara qu'elle aimeroit mieux mourir, que de retourner en fugitive dans un Pays où elle avoit été Reine, & qu'elle ne vouloit pas montrer à la France sa misère.

= Eh quoi ! Madame, lui dit alors l'Archevêque de Saint-André, son plus fidèle Serviteur, quel asyle plus honorable pouvez-vous donc choisir que la

France, refuge ordinaire des Princes opprimés? Venez, grande Reine : le malheur n'humilie point ; paroissez en France, tous les cœurs y sont encore à vous : vous y trouverez un Roi votre beau-frère ; des oncles, qui sont les soutiens du Trône ; vous y trouverez une armée, qui vous ramènera triomphante en Ecosse ==.

Pendant ce temps, la perfide Elisabeth faisoit tous ses efforts, & prodiguoit les promesses les plus séduisantes pour attirer dans le piège la trop crédule Princesse.

Les ames généreuses croient volontiers à la vertu ; il est si doux de se laisser aller à cette consolante idée, quoiqu'elle ne soit souvent qu'une agréable chimère, & que le réveil soit affreux !

L'Archevêque de Saint-André, au désespoir, prioit, conjuroit la Reine de se défier de celle d'Angleterre. Voyant que ses rémontrances étoient vaines, il saisit la bride du cheval que montoit l'infortunée ; il se jetta dans l'eau pour l'arrêter, lorsqu'elle passoit le ruisseau.

fatal qui séparoit l'Ecoffe de l'Angleterre.

Voilà Marie sur les terres d'Elisabeth.

« Jusqu'ici , dit l'Auteur , quelque tristes qu'aient été les aventures dont nous venons de parler , ce n'est pourtant que des fleurs encore ; & voici les épines ».

Marie va se voir dans la nécessité de défendre son honneur contre l'Ecoffe , & sa tête contre l'Angleterre. Elle sera forcée de mendier en France de quoi subsister elle & ses fidèles Serviteurs , languissans comme elle en prison.

Ecartons cependant encore un instant cet horrible spectacle.

Son premier soin , en arrivant en Angleterre , est d'envoyer un Gentilhomme à Elisabeth , avec un symbole d'amitié qu'elle avoit reçu d'elle , & qu'on nomme *token* ; c'étoit un diamant qu'Elisabeth lui avoit envoyé à son retour de France en Ecoffe. Marie avoit répondu à cette galanterie par un pareil présent ; & les deux Reines s'étoient engagées , par serment , à se donner un secours mutuel , quand elles en seroient requises ,

c'est-à-dire ; quand elles se renverroient de part ou d'autre ce gage d'amitié. Buchanan nous a laissé une Epigramme sur celui dont Marie fit présent à Elisabeth : mais il n'a garde d'en parler dans son Histoire. Ce trait de perfidie auroit trop déposé contre la Reine d'Angleterre , dont il étoit le flatteur outré , & auroit trop décelé sa mauvaise foi à lui-même.

Marie prit la route de Londres , espérant d'être bien reçue de sa *chère sœur*. Quelle fut sa surprise , lorsqu'arrivée à Carley , elle reçoit une lettre , par laquelle cette *chère sœur* lui mande qu'elle prétend être désormais son Juge , & connoître de tous les crimes dont on la chargeoit !

Aussi-tôt , le Lord Scrup s'assure de sa personne par l'ordre d'Elisabeth , & la conduit à Bólton. Elle voit alors dans quel abyme elle vient de se jeter ; mais elle dissimule , & déclare même qu'elle veut bien d'Elisabeth pour Juge , craignant sans doute de l'avoir pour Partie. Hélas ! bientôt elle la trouvera l'un & l'autre.

Déjà elle est maltraitée par Knollis ,

Capitaine des Gardes qu'on lui a donnés ; déjà son indigne frère bâtard , l'odieux Murrhay , persécute tous les Sujets fidèles qu'elle a en Ecosse , fait exécuter les uns & bannir les autres. Il choisit des scélérats pour aller accuser leur Reine à une Cour étrangère & rivale. Ces accusateurs sont le Commandeur de Dumfermelin , Lindsey , Macgil & Balnau , les mêmes qui ont été Juges de Bothuel , & l'ont renvoyé absous de l'assassinat du feu Roi ; ils ne rougissent pas de venir l'accuser alors de ce crime , & d'accuser leur Reine avec lui. Ces méchans prennent pour leur Avocat l'homme le plus suspect , dont nous avons déjà tant parlé , & dont nous parlerons encore , le fameux Buchanan , qui ayant commencé par être Cordelier , avoit fait trente autres métiers depuis. Il avoit fini par devenir un Hérétique factieux & enthousiaste , & par se faire condamner au feu à Edimbourg , où Marie Stuart , qui n'avoit ni la cruauté de son siècle , ni celle de son Pays , lui avoit accordé sa grace. Pour témoigner sa reconnoissance à sa

bienfaitrice, il vient solliciter son supplice en Angleterre. Ces cinq misérables, dignes agens de Murrhay, ont l'audace de prendre la qualité de Députés du Roi d'Ecosse, foible enfant encore au berceau, & de demander, au nom de cet enfant, le supplice de sa mère.

Eclaircissons les ombres affreuses de ce tableau, & ajoutons que tandis que ces méchans viennent calomnier leur Reine, d'autres hommes généreux arrivent pour prendre hautement sa défense. Ces hommes de bien sont l'Evêque de Rossé, Levinthon, Boidin, Gauvin, un Gordon, un Cocfurn. Murrhay accourt aussi de l'Ecosse pour accélérer la perte de sa sœur.

C'étoit Elisabeth qui devoit la juger : mais à la vue de l'infortunée qu'elle avoit trompée, elle auroit eu trop de sujet de rougir de sa perfidie; elle se feroit d'ailleurs rendue trop suspecte, trop odieuse dans l'Europe. Elle aime mieux nommer d'autres Juges en sa place ; ces Juges sont le Duc de Nord-folk, le Comte de Suffen, le Chevalier

Sadler. Ces Commissaires se transportent à Yorck, où Marie étoit en captivité.

Elle n'avoit que vingt-trois ans; on ne parloit en Angleterre que de sa beauté, plus éclatante en effet que dans sa première jeunesse. A ce bruit général, le Comte de Leicestre sentit renouveler sa flamme. Elisabeth lui avoit donné autrefois l'espérance d'épouser cette Princesse, & il étoit devenu son adorateur. A la vérité, Bothuel, époux de Marie, vivoit encore : mais elle l'avoit chassé au moment qu'elle fut instruite qu'il avoit été l'assassin du Roi. Le divorce étoit alors commun, & Marie, toute zélée Catholique qu'elle étoit, ne devoit pas hésiter d'user de ce moyen pour défendre sa vie, & pour montrer qu'elle n'avoit eu aucune part à l'assassinat du Monarque. Leicestre s'en flatta du moins, & laissa aller son cœur : mais ce n'étoit plus un mari qu'Elisabeth vouloit donner à la Reine d'Ecosse. Elle eut beau faire néanmoins; elle ne put empêcher l'intérêt tendre que l'infortunée excita dans tout son Royaume.

Le Duc de Nordfolk lui-même, le

premier de ses Juges, ne put s'empêcher d'aimer d'abord l'illustre prisonnière.

Mais les Juges sont arrivés à Yorck, & les procédures commencent. L'Evêque de Rosse & ses dignes Collègues font la plus touchante apologie de leur Princesse. Ils peignent, d'une part, son humanité empreinte dans son cœur, comme la douceur sur tous les traits de son visage : de l'autre, ils représentent avec autant de vérité que de force les fourberies, les cruautés, les crimes, les vices de Morton, de Murrhay, & des autres Sujets félons de la Reine.

Après cette justification, qui arracha des larmes de tous les yeux, les scélérats, prétendus Députés du Roi, arrivent, à leur tour, au milieu des murmures de l'indignation, ayant l'Avocat Buchanan à leur tête, & présentent aux Juges un cahier rempli de mille calomnies, que, malgré leur insolence, ils n'osent articuler de vive voix.

— Il n'y a que la vertu qui soit courageuse, s'écrie le magnanime Evêque de Rosse. Voyez, nobles Anglois, l'air timide & bas de ces misérables ; en les contemplant ;

contemplant, j'ai honte d'être Ecoffois. Est-ce donc-là, ajoute-t-il, cette fierté de mes Compatriotes, si renommée par toute la terre? Malheureux, qui n'êtes braves que pour assassiner, osez donc parler! quel crime imputez-vous d'abord à votre Reine = ?

Ils continuèrent de garder le silence.

Mais leurs cahiers portoient que Marie avoit été complice de Bothuel dans l'assassinat du Roi.

Et l'Evêque réfuta victorieusement cette calomnie.

=Quoi! dit cet éloquent Prélat, des hommes déshonorés, des calomniateurs reconnus, des rebelles qui ont mérité cent fois la mort, des malheureux dont nul Tribunal du monde ne voudroit recevoir les sermens, auront le droit d'accuser leur Souveraine! On met dans la même balance leurs dépositions & les nôtres! à quoi sert donc la vertu? Juges de l'Angleterre, qui allez prononcer dans une cause si étonnante aux yeux de l'Europe, en croirez-vous ces cinq coupables transfuges? je les dénonce à l'Univers entier =.

Octobre 1782, 2^e Vol.

D.

Les criminels , attaqués avec cette énergie , reprennent toute leur audace , & par un artifice si commun à ceux de leur espèce , ils s'efforcent de détourner l'attention des Juges ; ils accusent l'Evêque lui-même.

= Ne confondons point les choses ni les personnes , s'écrie l'Evêque : ma tête est dans les mains d'Elisabeth ; mais il ne s'agit pas de ma tête encore , ni même des vôtres. Notre Reine est l'unique cause qui nous appelle en Angleterre : nous pour la défendre au péril de nos vies , vous pour la perdre , en comblant tous vos crimes.

Cette grande & généreuse Reine est , dites-vous , une infame , une parricide , une marâtre.

A de si horribles accusations il faut au moins une preuve ; donnez-la donc. Je vous en fomme au nom de ma Patrie ; produisez seulement le moindre indice. & qu'on abatte ma tête ensuite ; j'y consens , & le demande. Si vous ne le pouvez pas , je vous accuse moi-même aux yeux du genre humain que vous déshonorez. Qu'on aille vérifier les faits en Ecoſſe ; & en attendant cette vérifica-

tion, constituez-vous ici prisonniers avec nous ==.

La calomnie est déconcertée, & la vérité triomphe.

Les Juges sont persuadés de l'innocence de la captive, & l'amoureux Nordfolk est bien enchanté d'être auprès d'elle l'interprète & l'organe du jugement de ses Collègues.

Mais, hélas ! ces Juges, qui avoient le droit de la condamner, n'avoient pas celui de l'absoudre, & la perfide Elisabeth ne vouloit pas lâcher sa proie. C'étoient moins des Juges que des bourreaux qu'elle avoit donnés à sa Rivale ; & ces Juges mettoient leur vie en danger, en voulant sauver celle de Marie.

Ce projet d'Elisabeth, bien connu de Murrhay & des autres scélérats ennemis de la Reine d'Ecosse, leur redonna de l'audace. Mais à chaque accusation qu'ils formoient contre elle, Nordfolk leur en demandoit soudain la preuve. Ils n'en avoient point, & restoient déconcertés.

L'amour est une chose toujours forte, & quelquefois bonne, Ami Lecteur,

voyez-en la preuve dans le premier Juge de Marie. C'étoit un ambitieux; mais qu'est-ce que l'ambition, quand l'amour paroît?

Nordfolk brave Elisabeth. Il a vu la belle Stuart, & l'image de cette infortunée est déjà invinciblement empreinte dans son ame: il la préfère un million de fois à Elisabeth, aux vingt-cinq Chevaliers de la Jarretière, à toutes les grandeurs, à l'Univers entier.

Cette conduite de Nordfolk donna beaucoup à penser à Murrhay. Il se rappella que ce Juge avoit vu autrefois sa sœur: = Il l'aime =, se dit le Bâtard.

Le Bâtard vole à Londres, & fait nommer d'autres Commissaires par Elisabeth. Ces nouveaux Commissaires étoient le Chancelier Bacon, le Comte d'Arondel, Leicestre & l'Amiral Clinton. (Ami Lecteur, ne craignez pas encore pour le grand Bacon).

Murrhay vient aussi-tôt se présenter à eux. Il déclare que sa sœur est une prostituée; il produit des vers infames, qu'elle est censée avoir faits pour Bonthuel, mais qui sont en effet de l'inven-

tion de Buchanan. On présente ces vers licencieux à la Reine, qui est indignée, qui assure que rien de pareil n'est jamais sorti ni de son cœur, ni de sa main; mais que c'est l'écriture du Bâtard lui-même. Elle en demande la vérification: la preuve par comparaison est refusée.

L'innocence de Marie est reconnue: mais Murrhay donne une nouvelle carrière à son imagination.

Nous avons vu que Leicestre étoit aussi un des adorateurs de Marie. Le Bâtard le favoit bien: mais il favoit aussi que Leicestre ne se doutoit pas qu'il eût un rival dans Nordfolk; & c'est ce que Murrhay se hâta de lui apprendre. Leicestre devient jaloux.

Enchanté de ce premier succès, Murrhay va trouver Nordfolk; &, feignant de se repentir de toutes les calomnies qu'il avoit répandues sur sa sœur, il lui propose un moyen facile pour la délivrer & pour faire un grand état à Nordfolk lui-même. = Ecoutez-moi, ajouta le scélérat.

Ma sœur a déjà eu trois maris; mais François Second étoit un enfant, Henri Stuart un fou, & Bothuel un furieux.

Il est temps qu'elle épouse un homme , & cet homme , c'est vous. Vous l'aimez , je le fais. Ayez d'abord son aveu ; mettez ensuite dans vos intérêts l'Evêque de Rosse , le plus fidèle de ses Partisans. Je viendrai à mon tour ; je parlerai , je ferai agir tous mes amis : il faudra bien qu'Elisabeth cède à ce cri général ; elle ne voudra pas d'ailleurs empêcher la fortune d'un Sujet aussi grand & aussi sûr que vous. Vous régnerez , & ma sœur sera en liberté==.

L'amour est crédule (1) ; Nordfolk parle , écrit. Le fidèle Murrhay intercepte toutes ces lettres ; on les porte à la Reine ; on les interprète , on les commente , on répand mille bruits clandestins. On publie que Marie vient de céder tous ses Etats au Duc d'Anjou , & que déjà cette cession est ratifiée par la Cour de Rome.

Marie est une Papiste , une intrigante , une mère dénaturée qui dépouille son enfant , une séductrice qui , du fond

(1) *Credula res amor est* , dit Ovide , qui étoit un grand Maître.

de sa prison, trouve encore le moyen d'attacher à son char Leicestre & Nord-folk : tant qu'elle vivra, ni l'Ecosse, ni l'Angleterre, ne seront tranquilles; il faut qu'elle meure.

Cependant la malheureuse, fort innocente de toutes ces imputations nouvelles, languissoit toujours dans les fers. Charles IX, son beau-frère, trop occupé lui-même contre les Rebelles de la France, n'étoit pas en état de la défendre. Le Duc d'Albe, qui auroit bien voulu la délivrer, étoit retenu aux Pays-Bas par cette guerre connue sous le nom de la guerre des *Gueux*. Toutes les autres Puissances de l'Europe n'avoient ni la force ni peut-être la volonté d'aller venger, en Angleterre, la cause commune des Rois; & c'est ce qu'Elisabeth savoit parfaitement. Toutes les circonstances servoient à souhai-
sa passion. Marie avoit perdu ses oncles de Lorraine, de Guise, d'Aumale & d'Elbeuf, ses défenseurs naturels. Il ne lui restoit plus en France que des cousins, dont Guise-le-Balafré étoit le chef; mais ce Prince, tout plein alors de son projet de la Ligue, ne sacrifioit qu'à son

ambition. Ainsi, Elifabeth pouvoit tout ofer contre sa Rivale.

Cependant ayant déjà nommé deux Commissions pour juger Marie, cette Princesse avoit paru innocente, au jugement de l'une comme à celui de l'autre; ainsi, elle n'avoit plus de prétexte apparent pour retenir une grande Reine prisonnière; & la Bâtarde de Henri VIII, qui avoit tant osé, ne se défendoit plus que par son esprit, toujours, hélas! plus fort que la justice, la pauvre vertu & l'innocence. Néanmoins, l'Ambassadeur de France lui ayant demandé, dans ce temps, la délivrance de Marie, elle entra en colère; & même, croyant que son ennemie n'étoit pas encore assez étroitement ni assez durement gardée à Bolton, elle la transféra à Windesfeld. Marie trouva dans ce vieux & triste Château un vrai tyran dans le Comte Hundington, qui en étoit Gouverneur; & c'est de-là qu'elle écrivit à Charles IX, à Henri III, à Catherine de Médicis, à ses oncles de Lorraine, ces lettres déchirantes dont Castelnau nous a conservé quelques-unes, & dont on trouve une bien plus grande quantité encore,

en originaux , dans le dépôt des Manuscrits du Roi.

Toutes ces lettres animoient vivement les cœurs sensibles de tous les François. L'Espagne s'unit à Charles IX, pour obtenir enfin la liberté de Marie. Elifabeth ne pouvoit plus résister à tant d'instances ; elle se décida donc , malgré elle , à renvoyer sa prisonnière en Ecoſſe, mais pour la faire périr plus sûrement & plus promptement ; & , dans cette vue , ce fut à Murrhay qu'elle s'adressa. Ce Bâtard , alors Vice - Roi d'Ecoſſe , ne craignoit rien tant que le retour de sa sœur. Elifabeth lui ordonna de venir recevoir Marie sur les frontières , avec permission de la traiter ensuite à sa volonté. Son intention étoit de la poignarder lui-même. Déjà il étoit en marche avec une troupe de Bandits , son cortége ordinaire. Il triomphoit à l'approche d'un coup qui alloit enfin le rendre maître de l'Ecoſſe. Un Hamilton lui tire un coup de pistolet , se fauve & arrive en France. Le Bâtard blessé écume de rage , tombe , & meurt en blasphémant comme il avoit vécu.

Voilà un terrible ennemi de moins pour Marie; mais qu'il lui en restoit encore d'autres !

Il est vrai qu'elle avoit aussi beaucoup d'amis; & l'Amour va faire une grande entreprise pour sa délivrance.

Nous avons vu qu'elle avoit fait deux passions en Angleterre. Celle de Leicester n'eut pas de suite : déjà l'Amant d'Elisabeth, la jalousie l'avoit d'abord ramené de Marie à elle; mais la flamme de Nordfolk fut plus vive & plus constante. On dit que la Reine d'Ecosse lui avoit promis de l'épouser, s'il rompoit ses fers. Tous les sacrifices qu'il avoit faits méritoient cette préférence. Enivré de cette grande espérance, il est déterminé à exposer sa vie pour la remplir. Il s'expose en effet; mais bientôt arrêté, mis à la Tour de Londres, & jugé, il porte sa tête sur un échafaud, prélude sanglant d'un plus grand coup qui s'apprêtoit dans l'ombre.

Marie, selon le droit de la Nature, indépendant de tous les droits du monde, avoit plusieurs fois tenté de s'affranchir. Mourant de faim dans sa prison, ne recevant nul argent de l'Ecosse,

& très-peu de France, elle étoit réduite à la plus grande misère, si pénible à endurer, quand on est né dans l'abondance. Elle étoit Reine, d'ailleurs. On la retenoit injustement, indignement. Quel est son crime ? d'avoir voulu se sauver. C'est cependant sur ce prétendu crime qu'Elisabeth désormais prétend la juger.

On redouble les horreurs de sa prison : on refuse de lui donner des nouvelles de son fils, dont le nom est sans cesse à sa bouche.

Dans cette horrible détresse d'une Reine Catholique, il étoit fort naturel que le premier Baron Chrétien volât à son secours. M. d'Amville possédoit ce titre, héréditaire dans sa Maison depuis tant de siècles ; il le possédoit par la mort de son frère aîné, qui n'avoit pas laissé d'enfans. Il avoit bien tendrement aimé la belle Reine d'Ecosse ; mais depuis tant d'années, depuis deux maris qu'elle avoit eus, depuis tant de liaisons qui lui avoient été attribuées, depuis vingt ans sur-tout, l'amour, passion qui n'a point d'arrêt, l'amour de M. d'Amville devoit être bien refroidi.

Ce Seigneur, si constant en amitié, étoit très-volage en amour. Il auroit cependant fort désiré voler à la délivrance de Marie; mais il étoit bien malheureux alors. Tous nos vieux & braves Montmorency ont toujours éprouvé les cruelles atteintes de la fortune. Ces preux Chevaliers, auxquels très-peu de Maisons Souveraines ont le droit de se croire supérieures, cherchoient bien moins à posséder la faveur qu'à remplir leur devoir. M. d'Amville ne pouvoit remplir alors celui d'aller défendre une Reine qu'il avoit adorée; & cet homme, dont le fils mourut aussi sur l'échafaud, couroit risque de la vie lui-même. Il étoit alors avec le Roi de Navarre dans le Parti des Politiques. Il avoit été obligé de s'enfuir de son Gouvernement de Languedoc, & de se réfugier à Turin. Médicis & son fils vouloient sa perte: il ne put donc aller défendre, en Ecosse, la Reine Marie.

Cette affreuse situation de la Reine redouble le zèle de ses amis. Elle venoit d'en perdre un bien fidèle, le généreux Evêque de Ross. On l'avoit arrêté, on

avoit voulu le punir de mort pour un crime bien capital aux yeux d'Elisabeth, son attachement pour Marie; mais il avoit répondu avec tant d'éloquence, de vertu & de grandeur d'ame, qu'on s'étoit contenté de l'enfermer dans une Isle éloignée.

Il restoit encore à la Reine captive son bon Archevêque de Saint-André, qui l'avoit conjurée avec tant d'instance de ne pas se fier aux trompeuses promesses de son ennemie.

Voyons encore mourir pour elle ce fidèle Serviteur. Un homme si respectable mérite bien de figurer dans ce triste récit.

Tandis que tant de Courtisans ingrats oublioient ou persécutoient une Reine qui les avoit comblés de bien, ce Sujet fidèle, digne émule de l'Evêque de Rossé, étoit décidé à mourir pour elle. Toutes les nuits il veilloit autour du Château fatal où languissoit Marie : tous les jours, déguisé en Charbonnier, en Mendiant, en Valet, ou en Bucheron, il cherchoit tous les moyens de s'introduire dans le Château. Il s'y introduisit enfin; il se présenta aux yeux de la

Reine, qui reconnut le vertueux Prélat sous des lambeaux de bure. Elle pleura d'attendrissement; & une preuve si touchante de fidélité la consola de l'ingratitude, de l'indifférence & de la perfidie qu'elle éprouvoit de toute part. La vue de la vertu est encore plus belle que celle du crime n'est odieuse. C'est ce que sentit vivement alors l'infortunée Marie.

Une matinée d'hiver, pendant un brouillard épais, ce Prélat intrépide se transporte, en silence, avec des hommes surs au bas des fossés du Château de Windefeld. On plante les échelles, Marie est prête; mais le farouche Hundington s'éveille: ses Gardes sont en armes; on saisit l'Archevêque, qui étoit de la Maison d'Hamilton, & il est pendu sous les yeux & malgré les clameurs déchirantes de la malheureuse Reine.

Généreuse race des Hamilton, qui n'avez jamais cessé de vous couvrir de tous les genres de gloire dans les différentes parties de l'Europe, vos nobles fronts ne rougissent pas de ce supplice honteux infligé à l'un de vos oncles les

plus illustrés ; ce supplice est le plus superbe de vos fleurons : il atteste aux yeux de l'Univers une fidélité bien rare, & qui doit être fort chère à tous les Souverains. Marie pleura amèrement ce grand homme.

Tout ce qu'elle pouvoit apprendre de l'Ecosse étoit aussi désespérant. Le Comte de Lenox, son beau-père, venoit d'être assassiné ; l'indigne Morton, nouveau Vice - Roi, retenoit son fils dans un esclavage aussi dur que celui de sa mère. Elle n'osoit plus tenter de se sauver, parce qu'on lui avoit signifié que la tête de cet enfant répondroit de son évasion. Elle auroit mieux aimé mourir mille fois, que de voir ce dernier malheur tomber sur sa tête.

Un plus grand malheur encore la menaçoit. Cet enfant ingrat, objet des alarmes maternelles, prenoit des impressions fâcheuses contr'elle. Il ne l'avoit jamais vue ; & on lui répétoit si souvent que sa mère étoit une parricide, une marâtre, une prostituée, qu'il finit par le croire. Il lui demanda, à l'instigation d'Elisabeth, de lui céder sa Couronne.

Mais la tendresse elle-même a ses bornes ; elle finit où l'indignation commence. Elle lui répondit avec noblesse qu'il n'étoit rien que par elle , & que tant qu'elle vivroit , il n'auroit sur sa Couronne que le droit qu'elle voudroit bien lui donner.

Achevez cette horrible tragédie , Elisabeth , & versez , puisque vous en avez tant d'envie , le sang d'une Rivale , dont le plus grand crime est d'être trop belle. Pourquoi déchirer si long - temps son ame par la mort infamante de ses Serviteurs , par l'ingratitude que vous inspirez à son fils , par l'horrible état auquel vous la réduisez ? Ayant fait déjà périr votre Amant de la main d'un Bourreau , pourquoi craindriez - vous d'infliger la même peine à votre Héritière ? Avez-vous peur que votre nom ne soit en horreur à l'Europe ? dites , pour l'affoiblir , que la Reine d'Ecosse a conjuré contre vos jours.

Voilà précisément ce qu'Elisabeth publie.

On est si révolté , en lisant toutes ces atrocités , qu'on est presque tenté de voir arriver l'instant de l'échafaud.

Quand les malheurs sont portés à ces excès, est-il si fâcheux d'en voir la fin ?

Mais avant de mourir, Marie fut pleinement justifiée de la mort de son mari, par l'aveu très-positif, très-légal & très-vrai qu'en fit Bothuel, qui, après avoir exercé le métier de Pirate, étoit allé mourir misérablement dans les prisons de Danemarck.

Arrivez donc, il en est temps; arrivez pour faire votre charge, dignes Magistrats choisis par Elisabeth.

Il y avoit plus de dix-huit ans que Marie Stuart, Reine de France & d'Écosse, languissoit en prison; & tant de malheurs n'avoient pu lui ravir encore sa beauté. Elle avoit quarante-deux ans alors.

Le Chancelier du Peuple qui se croit le plus libre de l'Europe, arrive avec quelques autres Juges aussi intègres que lui au Château de Windefeld, & lit à Marie un Arrêt du Conseil d'Elisabeth, qui le délègue pour lui faire son procès. Peuple juste & débonnaire, qui décapitez vos Rois à l'instigation d'un misérable tel que Cromwel; Nation in-

tègre, qui, plus d'un siècle après, fillez Bing; Peuple Philosophe, évertuez-vous, immolez la Beauté, & commencez toutes vos atrocités par décapiter une Reine de France.

La Captive, d'un maintien ferme & d'une voix calme, dit qu'elle ne croyoit pas avoir de Juges sur la terre, quoiqu'elle pût y trouver des Bourreaux. Elle ajoute qu'elle est très-fâchée néanmoins des impressions funestes que sa *bonne sœur* a conçues contr'elle; qu'elle ne veut pas répondre juridiquement au Chancelier, à cause de sa qualité de Reine, & de l'indépendance de sa Couronne: mais qu'elle ne refuse pas de parler avec lui sur l'objet de sa commission, par forme de conversation seulement. On cherche à l'embarrasser; on lui fait mille questions captieuses, étrangères: on lui rappelle le prétendu assassinat de son mari, sa conduite passée; on renouvelle les fausses accusations de complot contre la vie d'Elisabeth.

Elle se justifie clairement, simplement, complètement.

Et elle est condamnée à perdre la tête

sur un échafaud qu'on va dresser dans la salle du Château. Ce fut le 7. Février 1587 que le Grand-Maréchal d'Angleterre vint lui lire cette Sentence. Elle l'entendit sans être émue; & quand la lecture fut finie, elle dit d'une voix modérée & douce: = Je vais donc enfin être délivrée de toutes les misères & des déplaisirs de la vie; j'en remercie le Ciel =.

Ensuite elle s'entretint avec les Anglois qui lui avoient lu son Arrêt de mort, avec toutes les graces qui étoient en elle, & une tranquillité qui les étonna.

Elle demande un Prêtre, pour la disposer à la mort: on lui refuse cette consolation. Elle entre dans son oratoire; & après avoir fait sa prière, elle prend une hostie consacrée, que le Pape lui avoit permis de garder chez elle, depuis que tout commerce avec les Ecclésiastiques lui avoit été retranché.

L'exécution ne devoit se faire que le lendemain. Elle s'enferme dans sa chambre avec ses Filles, qui fondoient en larmes: elle les console, les remercie de leur zèle & de leur amitié. Elle

fait entrer ses Officiers, dont elle essaie aussi les pleurs, & à qui elle exprime toute sa reconnoissance.

Elle écrit à Henri III son beau-frère, qui régnoit alors en France, & lui mande qu'elle meurt sans avoir la consolation d'un Prêtre, ni la permission d'être transportée, après sa mort, dans le Royaume qu'il gouvernoit, & dont elle avoit eu l'honneur d'être Reine.

Elle écrit aussi à Elisabeth, & la prie de trouver bon que ses Filles-d'Honneur & ses Officiers emportent le peu qu'elle a pu leur donner.

Elle partage ensuite à ses Domestiques tout ce qu'elle possède, ayant plutôt égard, dans cette distribution, au besoin de ces infortunés qu'à la longueur de leurs services.

Ses Filles & ses Officiers eurent toutes ses pierreries, à l'exception de quelques-unes qu'elle envoya au Roi d'Espagne, à celui de France, à Catherine de Médicis, & à ses cousins de Guise, de Mayenne & d'Elbeuf.

Le souper arrive; elle mange à son ordinaire, boit à la santé de toute sa

Maison; & avec une gaieté déchirante, elle veut qu'on lui fasse raison. Les infortunés obéissent avec attendrissement, & mêlent leurs larmes à leur vin.

Elle passe une partie de la nuit en prières, & dort l'autre moitié d'un sommeil paisible.

Le jour fatal ayant paru, elle se fit apporter son plus bel habit, voulant, disoit-elle, paroître de la manière la plus honorable à une si grande fête.

Son Médecin Bourgois la prie de prendre un peu de pain & de vin: elle y consent.

Le Grand-Maréchal, accompagné de ses Satellites & des Ministres de la mort, frappe à sa chambre; on ouvre: Marie suit le Grand-Maréchal, entre dans la salle tendue de noir, voit l'échafaud, & ne pâlit point. Elle monte; le Bourreau vient pour lui ôter son mouchoir: *Mon ami*, lui dit-elle, *excusez; je ne suis pas accoutumée à être déshabillée par des Gentilshommes comme vous.* Elle appelle une de ses Femmes, qui lui rend ce dernier service.

Toutes les Filles - d'Honneur, tous les Gentilshommes, tous les Domesti-

ques de Marie demandèrent & obtinrent la permission de la voir jusqu'au dernier soufle de sa vie.

O mes Contemporains ! mes Contemporaines, sur-tout, vous n'êtes point sensibles ; vous n'êtes que personnels & personnelles : la véritable tendresse demande à être déchirée. N'allez pas croire que je suis Anglois , parce que ma scène est en Angleterre : non, je ne suis que naturel , & vous êtes factices.

Ecoutez, si j'ai tort.

La Victime , grande sans exaltation , contemple l'autel , & ne voit point de Sacrificateur ; elle fait signe au Grand-Maréchal , & pose sa tête sur le billot.

Le Bourreau , qui s'étoit caché , parce qu'il n'avoit pu soutenir l'éclat de la Beauté qu'il alloit abattre , parut enfin.

A sa vue , les Filles de la Reine s'évanouissent , après avoir poussé des cris affreux.

= Adieu , mes chères amies , mes tendres compagnes , s'écrie l'auguste Princesse ; je vous ai bien entendues : priez pour moi , aimez-moi. Adieu =.

Ce son de voix attendrissant les anéantit. Le Bourreau lui-même est éperdu ;

d'une main tremblante il frappe , & ne fait que blesser : un second, un troisième coup prolongent le supplice de la Reine ; elle tombe enfin , elle n'est plus.

Ses Filles sont emportées ; & le Bourreau , touché , non attendri , n'est plus qu'un brutal , au lieu d'un homme sensible.

Le misérable , bien digne en effet de son exécration ministère , emporte la Reine , la déshabille & tirons le voile sur cette profanation. Les malheurs de notre Princesse ne finirent donc pas encore avec sa vie , & elle étoit réservée à un malheur plus grand que la mort même. Ses Officiers eurent bien de la peine à recouvrer son corps : l'ayant enfin retiré des mains du Bourreau , ils l'enterrèrent , sans pompe , dans un petit Temple voisin , qui avoit été une Eglise , avec une petite épitaphe qu'on ôta bientôt , parce qu'on y disoit du bien de la malheureuse Reine.

Ainsi mourut la plus belle femme du monde. Douce , pleine d'humanité ,

elle fut adorée pendant tout son séjour en France. Rien n'est plus touchant que le récit que nous a laissé Brantôme de son cœur, comme rien n'est plus séduisant que les détails qu'il nous fait de sa beauté. S'il est vrai qu'on se peigne toujours dans ses Ecrits, la Reine d'Ecosse nous paroît obligeante, généreuse & bonne, dans toutes les lettres qui nous restent d'elle, & qu'elle a écrites, soit dans la prospérité, soit dans le cours de ses infortunes. Ami Lecteur, croyez-nous-en; nous les avons lues toutes. Lisez-les au dépôt des Manuscrits du Roi de France, si vous êtes en défiance de notre véracité. Rien n'est si pur, si élégant, si touchant que ces lettres.

Cependant combien n'éprouva-t elle pas de trahisons & de forfaits, qui auroient dû aigrir son caractère! Dès son arrivée en Ecosse, on tue son Aumônier à ses pieds; on proscrie sa Religion: on lui retranche la Messe: on l'enlève; on la couvre du sang de l'innocent Risse: on la calomnie; on assassine son mari; & l'on rejette sur elle le crime

crime de cet assassinat. Elle tombe dans les fers ensuite ; elle ne les brise que pour aller se jeter dans les bras d'une Reine perfide & d'une indigne parente , qui la fait languir pendant plus de dix-huit ans , qui la déshonore , qui fait périr par les supplices ses plus fidèles Serviteurs , & finit par l'assassiner elle-même.

Cependant tant de mauvais traitemens n'altèrent jamais sa douceur ; nulle plainte amère ne sort de sa bouche , ni de sa plume : elle n'a pas même la force de haïr Elisabeth ; elle se contente de se justifier : elle se résigne , met sa confiance en Dieu , s'arme de courage , a la force encore d'être gaie dans une si horrible situation.

A propos des lettres de Marie , l'année dernière , on en a produit une fort étrange dans une Brochure intitulée : *Pièces curieuses & intéressantes*. Elle est adressée à Elisabeth ; & Marie nous apprend des choses bien extraordinaires de la Reine d'Angleterre : c'est toute sa vie privée , ses amours , ou plutôt son libertinage. Marie assure qu'elle

Octobre 1782 , 2^e Vol.

E

n'ajoute aucune foi à ces bruits injurieux à *sa chère sœur*, & qu'elle ne lui en fait la confidence que par amitié. Nous ne savons si Elisabeth est en effet coupable de tous ces excès; mais nous avons bien de la peine à croire que Marie ait eu l'imprudence de lui dire à elle-même qu'elle en étoit instruite : ce n'étoit guères-là le moyen de recouvrer sa liberté. Elisabeth auroit trop craint que ces bruits ne fussent devenus publics. Nous n'oserions cependant affirmer que cette lettre fût apocryphe; mais, pour la croire véritable, nous voudrions un garant, ou quelque preuve.

On reproche à Marie sa coquetterie; mais quelle femme, avec bien moins de moyens de séduction, peut se garantir de ce penchant que la Nature imprime elle-même à ses pareilles? Quel desir est d'abord plus flatteur & plus vif que le desir de plaire, dans une femme?

Nous passons donc condamnation sur la coquetterie de la belle Stuart; nous avouons même qu'elle a pu avoir la légèreté & l'étourderie de son âge: mais nous n'avons trouvé ni dans ses mœurs,

ni dans ses actions, rien qui approche de tout ce que la méchanceté, le fanatisme & la scélératesse lui ont imputé.

Marie cruelle, inhumaine, perfide ! quelles imputations ! La cruauté n'a jamais été dans le sang des Stuart ; & , sans un excès de bonté, au contraire, ces malheureux Princes n'auroient pas perdu le Trône. Revenons à Marie.

Sa tête étant séparée de son corps, le Grand-Maréchal du Peuple libre & juste s'écria : = Vive Elisabeth, & ainsi périrent tous ses ennemis = !

Grand-merci, Monsieur le Maréchal ; pour nous autres François, qui sommes vos ennemis, quoique vos admirateurs & même vos imitateurs (en quoi nous avons bien de la bonté), cependant je vous avertis que, quoique nos têtes soient fort légères, elles tiennent bien. Je vous avertis encore que cette action est un assassinat infame, & d'autant plus infame, qu'il est revêtu de toutes les formes de la Justice. Dites - moi, tant que vous voudrez, qu'Elisabeth est une grande Reine, comme Cromwel & Richelieu sont de grands hommes ; je n'aime

point toutes ces grandeurs sanguinaires, & je mets dans la même classe le Pape Sixte-Quint ; ce Pontife, jadis Pâtre de Montalte, regardoit votre Elifabeth, même après cette abomination, comme un grand Roi : c'est un Tyran qui encense un autre Tyran.

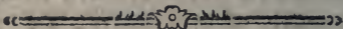
Il y a des races que la fatalité destine au malheur : telle fut sur-tout celle des Stuart. Le petit-fils de Marie, Roi d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, meurt, comme elle, sur l'échafaud. Son arrière-petit-fils est chassé de ses Royaumes paternels ; & cette grande Maison, dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps, est aujourd'hui errante dans le monde.

Il existe aujourd'hui une très-aimable Angloise, qui, demeurant plus jeune chez sa belle-mère, zélée Presbytérienne, assez près de Windefeld, y menoit journellement sa bru, par pur motif d'édification. L'infortunée Lady, aux grands yeux bleus, & belle comme Marie Stuart, n'aimoit pas du tout cette effroyable promenade : &, souvent, à la vue de cette vieille tour en ruine, de ces mafures auxquelles nulle main n'a travaillé depuis l'horrible

catastrophe, de cette chétive cour enfermée entre quatre murs, de cette herbe haute, épaisse & noire dont elle est couverte, elle pleuroit bien amèrement.

Laissons toutes ces idées funèbres ; & sans pourtant quitter Marie Stuart, dont nous n'avons encore nulle Histoire lisible, rapportons à son sujet quelques Anecdotes moins tristes : cela vaudra beaucoup mieux que le Roman de 587 pages, que nous venons d'analyser, & qui est fort mal écrit.





ANECDOTES

*Sur MARIE STUART, tirées de Buchanan,
& d'autres Auteurs contemporains, amis
ou ennemis.*

GEORGES BUCHANAN, l'homme du monde qui a le plus décrié la Reine Marie Stuart, & fourni le plus de ces infernales ruses qui l'ont conduite sur l'échafaud, étoit sans doute une ame vile, mercenaire & vicieuse, ainsi qu'on a pu le voir dans le présent Extrait, qui, loin d'être un Roman, est de la plus exacte vérité; mais c'étoit aussi un des plus beaux-esprits de tout le seizième siècle.

Il étoit né à Killerle, Village d'Ecosse, en 1506: c'étoit le temps où les Lettres renaissantes menoient à la fortune & à la considération; le temps où Budée en France, Erasme en Hollande, Bacon en Angleterre, tant de savans hommes en Italie, se faisoient rechercher des Rois & des Papes.

Buchanan vint faire ses Etudes dans l'Université de Paris, la plus florissante Ecole qu'il y eût alors en Europe. Il y éprouva d'abord la misère, fort presqu'inévitable aux enfans pauvres que l'amour de l'étude entraîne. Il régenta ensuite la Grammaire au Collège de Ste-Barbe.

De retour en Ecoffe, en 1536, il entra chez les Franciscains. Le Roi Jacques V, époux de la Reine Marie de Lorraine, l'en fit sortir, pour lui confier l'éducation de son Bâtard, ce même Comte de Murrhay, qui retraça dans l'Ecoffe la scélératesse de César de Borgia, autre Bâtard trop fameux.

Jacques V ayant découvert, dans ce temps, une conjuration dans laquelle il croyoit que les Franciscains étoient entrés, ordonna à Buchanan, leur ancien Confrère, de faire une satyre contr'eux; & cet Ecrivain complaisant publia soudain sa fameuse Sylve, intitulée *Franciscanus*; ce qui ayant déplu au Cardinal Beton, Buchanan se réfugia en Angleterre.

De là il passa en France, & régenta

pendant trois ans à Bordeaux, où il fit imprimer quatre Tragédies Latines fort connues des Gens-de-Lettres.

Il professoit à Paris, en 1544, au Collège du Cardinal le Moine. André Govéa le mena ensuite en Portugal, où il occupa une Chaire dans l'Université de Coimbre.

Il étoit de retour à Paris en 1552, & y fit l'éducation de Timoléon de Cossé, fils du Maréchal de Brissac, si fameux par ses exploits du Piémont.

Enfin, ayant appris, en 1563, que les troubles avoient cessé en Ecosse, il y retourna, & commença à y professer ouvertement la Religion Prétendue-Réformée.

Convaincu d'Hérésie, il fut bientôt arrêté & condamné à être brûlé vif. La Reine Marie Stuart le sauva des flammes. Il fut Précepteur de Jacques VI, fils de cette Princesse, & se déclara l'ennemi de sa Bienfaitrice, dès qu'elle fut arrêtée en Angleterre par Elisabeth.

Il composa alors son Histoire Latine d'Ecosse en vingt-deux livres; & cette

Histoire est remplie d'injures & d'indécences contre les Catholiques & Marie Stuart.

Il mourut avant cette Princesse, à Edimbourg, en 1582.

Chose étonnante! c'est à Jacques VI lui-même qu'il dédie le Libelle écrit contre sa mère, après vingt-quatre ans de voyage.

Ses Diatribes contre Marie commencent à son seizième livre. Les actions les plus innocentes s'empoisonnent sous la plume de cet Ecrivain, mensongère autant qu'élégante.

Il tombe d'abord sur les deux oncles de Marie; & l'on sent qu'un bon Huguenot ne peut guères se dispenser d'invectiver contre le Cardinal de Lorraine, qui lui avoit pourtant donné du pain à Paris, & contre le Duc François de Guise, qui s'étoit donné la peine de le recommander à la jeune Reine: mais Buchanan ne se piquoit pas trop de reconnoissance. Il trouve cependant que le Cardinal de Lorraine ne manquoit pas absolument d'esprit, & qu'il entendoit assez bien l'Administration; il n'est pas même éloigné de croire que le Duc

de Guise n'étoit pas un mauvais Capitaine : mais ces deux Princes étoient deux frères intolérans.

Eh ! ceux d'Ecoffe, Buchanan ! votre Disciple Murrhay, & Morton & Bothuel, & tous vos Huguenots, quel nom leur donnerez-vous ?

C'est d'abord aux assassins & aux scélérats qu'il prodigue des louanges. Que restera-t-il pour la pauvre Marie ?

Il la traite cependant assez bien d'abord, & dépeint la sensation qu'elle fit en arrivant à Edimbourg par sa beauté & par son esprit. A la vérité, il la trouve plus brillante que solide, plus séduisante que belle : mais elle étoit jeune ; on espérait qu'elle pourroit se former en Ecoffe, après avoir pris de mauvaises impressions en France. Son frère Murrhay avoit été bien mieux élevé : aussi avoit-il des mœurs beaucoup plus pures, *sanctiores mores* ; & tout le monde chérissoit cet honnête Bâtard. Mais la Reine introduisoit à sa Cour le luxe & la corruption : elle commençoit à se livrer au libertinage.

Buchanan voudroit nous faire croire qu'avant son mariage avec Henri, elle

avoit déjà accordé des faveurs au vieux Musicien Riffô; il assure que depuis ce mariage, le Roi avoit trouvé ce Musicien dans le lit de la Reine: *Cum Regina cubantem*. Ici, l'histoire de Buchanan commence à devenir un libelle: & non-seulement il accumule les calomnies, mais il leur donne presque un air de vérité; si, malgré tout son art, il ne tomboit souvent en contradiction avec lui-même.

On sent bien que la Reine va faire assassiner son mari: mais elle se présente du moins à ce crime avec gaieté, selon Buchanan. Cette nuit-là même elle se dispose à aller à un bal masqué, & à mettre une jeune mariée au lit. Elle rentre tranquillement chez elle ensuite, & dort d'un sommeil paisible. Il faut convenir que cette gaieté & cette tranquillité à la veille d'une pareille action, conviennent parfaitement à une jeune Princesse qui n'a jamais fait que du bien; il faut avouer que Marie Stuart étoit un monstre bien décidé, quoique bien caché.

C'est une affreuse chose que le fan-

tisme religieux; il dénature les caractères: il foule aux pieds les droits sacrés du sang, de la Nature, de la subordination, de la reconnoissance; il devient même insensible à l'éclat de la beauté, à la pitié que la jeunesse inspire, à cet intérêt tendre que toutes les âmes bien nées sentent pour une femme malheureuse. Qu'avoit donc fait Marie à ce Buchanan, à tous ses Compatriotes féroces? Elle les laissoit en paix; eux seuls troubloient son repos & celui du Royaume que ses pères lui avoient laissé à gouverner. Non - seulement on vouloit détruire sa Religion, mais on empêchoit une Reine de l'exercer; & si elle avoit eu pour son Peuple l'intolérance qu'il avoit pour elle, toute Reine qu'elle étoit, nous l'en blâmerions.

La mauvaise humeur de Buchanan ne s'attache pas seulement à elle; il critique encore les plus illustres François de son temps; il invective avec indécence contre toute notre Nation. Nous étions cependant les anciens Alliés des Ecoissois, & nos Ancêtres ont toujours été, ils étoient encore les amis & les Alliés

de l'Ecosse : pourquoi cette rage & même tous ces menfonges ?

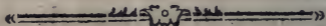
Comment l'en croirons - nous, sur sa seule parole, de toutes ses satyres contre sa Souveraine, lui qui rapporte si infidèlement les traits les plus connus de notre Histoire ? Il dit qu'à la conjuration d'Amboise, les Catholiques avoient résolu de faire mourir non seulement le Roi de Navarre, Condé, Coligny, d'Andelot, ce qui a pu en effet entrer dans la tête de quelques enthousiastes aveugles ; mais encore le Connétable Anne de Montmorency, qui étoit le plus zélé & le plus sincère Catholique de son temps. Assurément ç'auroit été un projet bien conçu, de priver l'ancienne Religion d'un de ses principaux soutiens ! Où Buchanan a-t-il puisé cette belle & rare anecdote ?

» *Quicumque turpi fraude semel innotuit,*
» *Etiamsi dicit verum, amittit fidem* ».

Mais revenons à Marie, & vengeons une Reine malheureuse, que nul Ecrivain du monde ne nous a encore fait suffisamment connoître.

Pourquoi a-t-elle été décapitée ?

Ici , comme dans toutes les affaires de la vie , il y a des causes réelles que la malignité obscurcit , & des prétextes qu'elle fait valoir avec emphase.



*Véritables causes de la mort de MARIE
STUART.*

IL y en a plusieurs ; ne touchons que les plus importantes , & abrégeons.

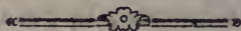
Premièrement , quand Marie revint en Ecoſſe , veuve de François II , Roi de France , elle eut le malheur d'avoir un droit réel à la Couronne d'Angleterre ; & dès-lors elle porta les armes de ce Royaume , avec celles d'Irlande réunie à l'Angleterre. Elifabeth , dans ce temps , Reine des Anglois , n'étoit que fille d'Anne de Boulen. Elifabeth avoit été déclarée bâtarde , étant née lorsque Catherine d'Aragon , femme légitime de Henri VIII , vivoit encore. Je fais que les Anglois , devenus Proteſtans , ont déclaré depuis , en conféquence de leur Proteſtantifme , & sûre-

ment aussi à cause de la force physique & du poids de l'autorité qu'ils ont toujours sentie plus fortement que nous, quoiqu'ils nous traitent d'esclaves ; je fais, dis-je, qu'ils ont déclaré que le divorce de Henri VIII & de Catherine d'Aragon étoit légal : cette déclaration étoit dans leurs nouveaux principes. Mais Marie Stuart étoit restée Catholique ; elle n'adoptoit point ces principes-là ; & , dans les siens, elle avoit un droit incontestable au Trône d'Angleterre. Elisabeth, qui avoit à craindre tous ses Sujets Catholiques d'Angleterre & d'Irlande, la France, l'Espagne, l'Empereur, & son droit très-équivoque encore, est choquée, alarmée des prétentions de la Reine d'Escoffe.

A cette première cause s'en joignit une autre. Marie étoit belle, jeune, séduisante : les plus grands Seigneurs de l'Angleterre ne parloient d'elle qu'avec enthousiasme. Marie pouvoit faire bien du mal à Elisabeth, & par son droit, & par ses charmes. Elle faisoit soupirer en France le Roi de Navarre, & d'Amville, fils du Connétable, & bientôt Conné-

table lui-même; en Espagne, elle attiroit les vœux de l'Infant Don Carlos; en Allemagne, ceux de l'Archiduc Charles; en Ecoſſe, elle excitoit chaque jour des paſſions nouvelles.

Voilà ce qui alarma d'abord l'ambition & l'amour-propre d'Elifabeth; mais auſſi voilà ce qu'elle n'eût oſé avouer. Il fallut donc chercher des prétextes capables de séduire le trop facile vulgaire. Il eſt ſi aisé d'en trouver, & les méchans ont toujours, en ce point, une ſi-grande ſupériorité ſur les bons!



*Prétextes employés par Elifabeth pour perdre
MARIE STUART.*

Elle en imagina trois, les mœurs de Marie, l'aſſaſſinat de ſon époux, & ſes complots contre Elifabeth.

Les mœurs de Marie. Les femmes ſeroient bien malheureuſes, ſi elles étoient ſoudain déshonorées, quand il entre dans la tête de quelques méchans de ternir leur réputation. (Eh! des méchans! les femmes en rencontrent bien

plus que les hommes). Or, si la méchanceté avoit cedroit, Elisabeth seroit bien plus perdue d'honneur elle-même que Marie, comme nous le voyons par les libelles infames imprimés, de son vivant, contr'elle. Nous n'y ajoutons aucune foi, & nous méprisons ces Ecrits ténébreux par lesquels des ames atroces s'efforcent de s'illustrer, en décrivant de grands noms. Mais il faut aussi que, par une juste représaille, lorsque nous renonçons à cet indigne moyen, on cesse de nous opposer l'indigne Buchanan, qui, au surplus, n'a jamais pu prouver la légitimité de ses accusations, & qui envenime les choses les plus innocentes. Il fait, par exemple, un crime à Marie d'avoir apporté en Ecosse les jeux de la France, & ces jeux sont celui du mail, & d'autres exercices aussi honnêtes qu'utiles pour conserver la santé.

Enfin, nous n'avons trouvé rien de choquant dans la conduite de Marie; mais quand il seroit vrai (ce que nous ignorons) qu'elle eût été sensible aux traits de l'Amour & même aux charmes

de la Volupté, ces foibleſſes de l'humaine Nature méritoient - elles la mort au jugement de celle qui en avoit eu tant pour le Comte de Warwick & pour tant d'autres? méritoient-elles la mort d'une Reine indépendante, & l'égale au moins d'Elifabeth?

L'assassinat de son époux. Marie sortit innocente de toutes les accusations qu'on lui intenta à ce sujet, malgré tout le desir que ses Juges eussent de la trouver coupable. Elle reste pleinement justifiée par la déposition libre, authentique & plus que suffisante que fit Bothuel lui-même dans les prisons de Danemarck.

Quand elle eût été coupable de cet assassinat?

Écoutons l'intrépide Evêque de Rosse, & voyons comme il pulvérise Buchanan.

« = Quel étoit donc, dit-il, ce fils de Lenox? le fils d'un proscrit, privé de ses biens, sans état, traînant, sans gloire, le beau nom de Stuart, & n'ayant qu'un avantage unique & si fragile, celui de la figure.

Notre Reine l'épouse. Devenu Roi par elle, malgré cette même Elisabeth, qui fut désespérée de son mariage, comme elle feint aujourd'hui d'être indignée de sa mort, il fait d'abord éclater son ingratitude; il se ligue avec les factieux contre sa bienfaitrice: il veut la poignarder; il lui en fait l'aveu à elle-même. Il ordonne à un insolent de lui mettre le pistolet sur la gorge.

Ici je réclame, ajoute le Prélat, la loi naturelle & le droit d'une juste défense. Dans l'alternative d'être tué, ou de tuer, Buchanan seroit-il long-temps indécis? Notre Reine n'auroit pas le même droit que Buchanan sur un ingrat à qui elle a fait part de sa Couronne? Ainsi, & dans cette supposition même, qui n'est pas vraie, qui est démontrée fausse, la mort de Henri Stuart ne seroit pas un assassinat. On plaindroit sans doute la Reine d'avoir été réduite à cette triste extrémité; on la plaindroit plus qu'on ne la blâmeroit. Mais qui oseroit la condamner? Femme privée, elle tiendrait au moins ses Juges incertains; Reine, qui a le droit de la juger = »?

Ses complots contre Elisabeth. Elle n'en forma d'autres que pour se mettre en liberté ; ce qui, assurément, est très-permis. On lui imputa d'avoir voulu attenter à la vie de la Reine d'Angleterre, qui attentoit à la sienne; & ces imputations sont de pures calomnies, ainsi que les autres. Jamais la fille légitime de tant de grands Rois, & qui tenoit à toutes les Couronnes de l'Europe, ne se permit cet excès (d'autres diroient de représaille).

Tels furent cependant les prétextes qui donnèrent à Elisabeth sur Marie, le droit des Brigands sur les innocens Voyageurs qu'ils rencontrent dans les bois, & qui firent trancher la tête à la Reine de France & d'Ecosse.

Il est vrai que le fanatisme qui régnoit en Ecosse, & qui s'acharna sur Marie, servit parfaitement à Elisabeth. Ces braves & généreux Ecossois de nos jours rougissent maintenant de cette barbarie de leurs ancêtres; & nous les avons vu, en 1746, seconder dignement la descente du Prince Edouard sur leurs côtes, & témoigner autant de zèle à ce digne Descendant de Marie Stuart, que leurs

pères avoient eu d'injustice pour elle. Tous ces beaux noms de l'Ecosse, ces Murrhay, ces Morton, & plusieurs autres, après s'être ternis un moment par la cruauté, reprirent bientôt leur ancien lustre, & joignirent le mérite de l'humanité à celui de la plus haute naissance.

Fiers & doux Ecoffois de nos jours, l'excès de votre fierté n'est plus; cet excès a cessé de vous mener au crime: le crime n'est pas fait pour vous; l'énergie est votre partage. Vous êtes une des plus ingénieuses Nations de l'Europe, & les Anglois qui vous ont subjugués ont trouvé leurs Maîtres en vous. Dans le Parlement d'Angleterre, vous brillez au-dessus de vos Conquérens eux-mêmes. Vos seize Pairs dans la Chambre-Haute, vos Députés dans la Chambre-Basse, se signalent également. Vous réglez les délibérations; vous décidez, vous dominez vos Usurpateurs. Vous excellez dans la Littérature: dans vos montagnes, vous connoissez encore la vertu.

O manes du respectable & savant Lord Morton, permettez qu'un homme que

vous avez aimé, après avoir justement décrié, d'après l'Histoire, un traître qui portoit votre nom; permettez - lui de faire l'éloge de vos vertus, de votre amour pour les Sciences, de votre obligeance, de votre aimable popularité.

Et vous, sa digne compagne, qui lui survivez, femme & mère respectable (je ne parle ni de votre beauté, ni de vos graces), vertueuse Lady, vous êtes un phénomène dans notre siècle: vous êtes une véritable Artemise. Sans jamais prononcer le mot de sensibilité que nous prodiguons aujourd'hui en France d'une manière si ridicule, & avec tant de prétention, avec si peu de droit; sans avoir dit jamais peut-être à votre époux que vous l'aimiez, vous le perdez, & vous dépérissez: la fraîcheur de votre teint n'est plus; les roses qui embellissoient votre visage se décolorent. Je vous ai vue après cette perte, & vous n'avez pas pleuré! mais le trait n'en étoit pas moins dans votre cœur. Femme vertueuse, conservez-vous pour vos enfans; &, si vous lisez cet Extrait, dites: C'est un de mes admirateurs qui me console. Cet admirateur, Milady,

ne vous flatte point; il vous rend, à vous, à vos Compatriotes, le juste tribut d'éloges qui vous est dû. Ah! sûrement ce n'auroit été ni vous ni eux qui auroient trahi Marie Stuart. C'est ce que je vous aurois répété dans vos montagnes d'Ecosse, où votre mari m'a tant pressé de l'aller voir, en blâmant ses ancêtres, qu'il blâmoit lui-même.

Les Anglois eux-mêmes blâment aujourd'hui hautement leur grande Elisabeth de son acharnement; & le nom de Marie Stuart, porte depuis long-temps dans leurs cœurs le sentiment de la compassion & de l'intérêt le plus tendre.

Mais revenons aux autres Auteurs qui ont parlé de cette Princesse.

M. de Thou est fort éloigné d'adopter les satyres plus qu'indécentes de Buchanan; mais ce grand Historien de la France, trop favorable aux Huguenots, ne rend pas entièrement justice à Marie, qu'ils regardoient comme leur ennemie.

Le Jésuite Caussin tombe dans un excès contraire. Marie Stuart est pour lui une Sainte qu'il se hâte de canoniser.

Canden est exempt d'enthousiasme &

d'esprit de parti; & dans un événement aussi mémorable, tout Réformé & tout Anglois qu'il étoit, il discute sagement les faits, & ne prononce qu'avec une extrême réserve. Il justifie la Reine d'Écosse dans les points les plus importans, & prononce sur-tout qu'elle n'a tramé aucun complot contre la vie d'Elisabeth. Il dit que c'étoit à l'insu de Marie que des hommes hardis, désespérés de la voir si long-temps dans les fers, formoient ces complots, s'assemblant pour cet effet tantôt dans la plaine de Saint-Gilles, tantôt dans l'Église de Saint-Paul, & le plus souvent dans les Cabarets de Londres. Il ajoute qu'en effet ils avoient résolu d'empoisonner Elisabeth, & qu'ayant appris, dans ce temps, l'assassinat du grand Prince d'Orange, ils osèrent faire graver l'assassin, & mettre ce Vers au bas de son portrait :

Mes compagnons sont ceux qui bravent le danger.

Marie étoit fort innocente de tous ces mouvemens qu'on faisoit pour sa délivrance; elle les ignoroit parfaitement. Mais elle tenta deux fois de se sauver, l'une en faisant jeter sous ses fenêtres

une voiture de paille sur laquelle elle vouloit se précipiter & se cacher ; l'autre , en se faisant enlever pendant qu'elle seroit à la promenade. On ne peut que la plaindre , après Canden , de n'avoir pas réussi dans ces deux projets.

Nous ne nous prévaudrons point de ce que dit le Père d'Orléans à la justification de Marie , dans ses Révolutions d'Angleterre ; ce second Jésuite paroîtroit aussi suspect que Caussin.

Par une raison contraire , nous récuserons les invectives du Huguenot Rapin Thoiras contre Marie ; & nous aimons mieux nous en rapporter à la sagesse de M. Hume.

Ce dernier Historien Ecoffois , impartial , écrivant , après deux siècles , sur un événement arrivé dans sa Patrie , est en effet bien croyable. Nous renvoyons à sa belle Histoire , ainsi qu'à celle de M. Robertson son digne Compatriote , ceux de nos Lecteurs qui voudront voir d'autres particularités sur la charmante & malheureuse Reine d'Ecosse.

Nous dirons encore que quand Charles I^{er} , Roi d'Angleterre , d'Ecosse & d'Irlande , petit-fils de Marie Stuart ,

monta, comme elle, sur l'échafaud, il s'écria : *Si mon père (Jacques VI) eût vengé la mort de sa mère , je ne mourrois pas aujourd'hui comme elle ; il ne faut pas accoutumer les Peuples à répandre le sang des Rois.*

Je finis ce triste & déchirant récit. Puissé - je avoir attendri quelques ames sensibles & amies de la vertu si souvent persécutée ici-bas ! puisse-je avoir rétabli, autant qu'on peut le faire dans un Extrait si court, la réputation d'une des plus belles Reines de la France, & inspirer à quelqu'Ecrivain sage l'idée de nous donner au moins d'elle une Vie complète que l'on puisse lire !

Ma plume, lassée de tant d'horreurs, a besoin de s'occuper de sujets plus doux, & je finis.



ROMANS HISTORIQUES.

GRILLO

ET LÉPINGLETTE.

ANECDOTE GÉNOISE.



EH, oui ! vivent les Croisades ! *viva il santo Pelegrinagio!* s'écrioient les Génois. Quoi qu'on en dise dans ce siècle, tout ne fut pas folie dans ces pieuses Croisades. En passant condamnation sur les motifs, en avouant, avec tout le monde, que nos pères étoient bien fous de se mettre en colère contre les Sarrasins, parce qu'ils repoussioient du Saint-Sépulcre des Pélerins vagabonds, & parce qu'ils avoient jugé à propos

d'en massacrer quelques-uns , au lieu de les mettre aux galères , comme nous ferions aujourd'hui ; en étant d'accord avec tout le monde sur ces points-là , nous devons bien nous attendre à trouver la même indulgence pour le bien que nous allons dire des Croisades. Si nous n'avions jamais lu que des livres de Philosophie , nous n'aurions garde d'excuser les Croisades ; mais nous avons compulsé quelquefois les annales du commerce , ces annales de paix , d'industrie & de bonheur. Nous avons demandé aux Vénitiens : = A qui avez-vous dû tant de gloire avant la découverte de l'Amérique ? = Aux Croisades = , nous ont-ils répondu. Pise , Gènes nous ont encore répondu : = C'est aux Croisades que nous devons tout = . La France avoit dû aux Croisades son commerce avec les Arabes & tout l'Orient. Les Croisades ont donc servi à quelque chose ! elles ont purgé les Etats d'un sang gangrené , expatrié des libertins , forcé les grands Vassaux à vendre leurs terres , à affranchir les communes. Elles ont donné le goût des Arts , du

luxue ; & ce fut peut-être le premier pas de notre civilisation , un pas précurseur de ceux que nous fîmes dans les Arts après la prise de Constantinople. Tout cela n'étoit pas un mal. Les motifs de guerre , il est vrai , ne furent plus les mêmes ; on se battit pour le commerce : puisqu'il faut se battre après tout , qu'importe le motif ? S'égorger sur terre , s'égorger sur mer , pour les limites de la Lorraine ou de l'Alsace , ou pour la liberté des mers , tout cela n'est grave qu'aux yeux d'un Sage ; & de ces yeux-là , heureusement pour les insensés , il n'y en a pas beaucoup. Revenons-en à Gènes.

Riche par les Croisades , fière , pendant un demi - siècle , de tenir un des premiers rangs dans le commerce , conquérante & maîtresse des fauxbourgs de Constantinople , qui eût pensé que sa foiblesse naîtroit précisément de ce qui fait la force & la gloire des autres Puissances , de ses possessions , de ses établissemens , de ses conquêtes ? Un siècle s'étoit à peine écoulé , Gènes s'étoit donnée à Charles VI ; je dis donnée , dans le sens que Machiavel prête à ce

mot, c'est-à-dire, soumise, ne pouvant faire mieux; & voilà précisément le génie des Génois, *plutôt plier que rompre*: voilà leur devise. Ils reprirent leur liberté à la révolution qui termina le règne de ce Prince; mais bientôt retombée dans sa langueur, Gènes tendit les bras à Louis XI, qui n'étoit pas le meilleur protecteur qu'ils pussent choisir, mais qui étoit le plus méchant & le plus redoutable. Louis XI, qui, malgré sa finesse, refusa souvent des alliances avantageuses (& j'ai pour garant son refus de donner au Dauphin Marie de Bourgogne), rejetta les offres des Génois. Louis XII & François I^{er} les acceptèrent.

François Premier, bien plus inconséquent que Louis XI, qui, après tout, fut se rendre redoutable & s'agrandir, indisposa contre lui Doria, qui passa au service de Charles-Quint, & rendit la liberté à sa Patrie. Gènes sentit l'importance de ce bienfait. Cette Ville est remplie de monumens de reconnoissance envers ce grand Citoyen. On voit sa statue en marbre avec le titre de *Restitutor libertatis*, à la porte du Palais,

dans la salle du Grand-Conseil, & à la Banque de Saint-Georges. Doria donna aux Génois un exemple qu'ils ont su imiter dans différentes circonstances, de ce que peut un Peuple qui veut & aime sa liberté.

Je passe à travers les siècles, pour arriver en 1746; c'est-là l'époque de mes deux Héros. Toute l'Europe a vu avec admiration ce que les Génois osèrent pour le recouvrement de leur liberté contre un ennemi maître de la Ville & de toutes les forces de la République.

La révolution se soutenoit depuis cinq mois: l'argent manquoit; & pour en procurer, le Petit-Conseil alloit établir de nouveaux impôts. Je m'arrête. J'ai à faire connoître auparavant deux hommes d'un caractère différent, tirés de deux classes absolument séparées, & qui, sans s'être consultés, marchèrent tous les deux au même but; la République leur dut d'avoir reculé l'instant de l'oppression & de leur chute.

L'un étoit M. Grillo; celui-ci étoit un Citoyen distingué autant par sa nais-

sance que par ses richesses : mais , comme Brutus , il ne tenoit point de rang dans la République ; c'étoit une de ces ames fortes , profondes , à qui il faut de grandes occasions pour être remuées. Jusques-là , concentré en lui-même , indifférent à tout , M. Grillo n'avoit rien fait ni pour ni contre la République. Sa vie privée avoit des traits marquans , des traits extraordinaires , parce qu'il ne ressembloit pas à tout le monde. Sa taciturnité , effet de la lente progression de ses idées , n'annonçoit point un homme à ressources. Dans ses habits , dans ses manières , dans sa pensée , il étoit & paroissoit un homme singulier. M. Grillo tenoit registre des malheurs publics ; c'étoit un de ces hommes qui ne vivent point avec l'Antiquité : mais il savoit l'Histoire de son siècle , surtout celle de sa Patrie. Il en connoissoit toutes les ressources ; il savoit le terme où elle devoit s'arrêter. Le bruit d'un nouvel impôt le tira de son apparente insouciance.

Qu'est-ce que la République ? se dit-il.
= c'est un Gouvernement populaire , & qui n'est point oppressif.

Qu'est-ce que le Peup'e dans une République ? = c'est le Corps dominant, le Corps le plus utile=.

Que doit un Citoyen à la République ? = soumission , assistance , tant qu'elle est juste=.

Si la République est injuste ? = le Citoyen ne lui doit plus rien=.

Quels sont ses droits ? = il peut s'assembler , changer la constitution=.

O heureux Peuple ! heureux l'homme qui peut rompre ses f. rs !

Qu'est-ce qu'un impôt ? = c'est un tribut , juste quand il est mesuré à la fortune des Cit yens , injuste quand il est oppressif=.

Qu'est-ce qu'un impôt ? = c'est une des sources de vie du Corps Politique ; mais l'impôt ne doit point être une hydre à cent têtes , qu'on ne puisse abattre ni couper. Oh ! coupons cette hydre affreuse ; Citoyens , respirez , il en est temps=.

Que peut dans une République le Citoyen le plus courageux ? = il peut tout oser=.

Qu'a-t-il à craindre ? = rien ; les Magistrats sont ses égaux : les Magistrats

d'une République font des fondés de procuration, qu'on peut révoquer : de-là leur pouvoir s'anéantit. Osons, rendons la liberté à nos égaux=.

C'est ainsi que raisonnoit Brutus dans l'Empire Romain, prêt d'abattre une tête insolente & tyrannique. Telle est l'énergie d'un Républicain : son bien, sa personne sont deux dépôts qu'il semble confier à ses égaux, & qu'il reprend quand il lui plaît. Il demande, quand il veut, compte de l'emploi des deniers, & il n'y a point de force coërcitive qui puisse l'obliger de payer un impôt qui seroit arbitraire.

M. Grillo avoit une Maîtresse & un fils. = Mon fils, dit-il, ne courbe jamais ta tête sous la tyrannie ; vis Citoyen & libre : imite ton père, & résiste. Mon fils, sois Citoyen ; imite un jour ton père. Je ne m'explique pas davantage ; tu verras, tu sauras bientôt ce qu'un bon Citoyen doit à sa Patrie=.

Il ne dit rien à sa Maîtresse. En vain lui écrivoit-elle : *Caro Amante, la morte mi sarebbe più dolce chè la tua assenza*. Il répondoit : *Libertà, salute, ô morir*. Euphrosine n'entendoit rien à ce sens mys-

térieux. Salut, liberté, ou la mort. = Ingrat ! se disoit - elle, la liberté ! ce mot se trouva-t-il jamais sur les lèvres d'un Amant = ? Elle courut sur les pas de l'infidèle.

= Tu m'aimeras ? lui dit-elle en l'abordant.

= Oui, je t'aimerai.

= Tu suivras mes pas ?

= Eh ! dans quels lieux n'irois-je pas avec toi ? Va, sois ma chère Euridice, y consens ; &, pour te retrouver, je descends dans les Enfers.

= Tu as des chagrins ?

= J'en ai de bien grands.

= Quelle en est la cause ?

= Je ne puis te le dire.

= Tu as des secrets pour moi ?

= Oui.

= Et tu dis que tu m'aimes ?

= Beaucoup, plus que je ne puis le dire.

= Parle, ou je te crois ingrat.

= Je ne puis parler.

= Parle, ou je te crois un monstre.

= Je ne puis parler.

= Vois mes larmes ; elles ne coulent donc point sur ton cœur ?

== Tu te trompes.

== Parle, parle ?

== Je ne le puis.

== Tu ne m'as jamais aimée ?

== Je t'aimerai toujours.

== Parle, parle ?

== Je ne le puis.

Elle tira un couteau : == Crains, dit-elle, la fureur d'une Amante abusée ; crains... == Il ouvrit sa chemise, montra son cœur.

== Frappe, déchire ce cœur : il est à toi, il est à toi ; fais - en tout ce que tu voudras.

— Cruel ! prends, déchire, à ton tour, le mien : prends ce fer... == ; & elle tomba presqu'évanouie. Grillo fut ému ; il craignit de voir expirer dans ses bras la plus belle personne qui fût jamais.

== Que veux-tu, cruelle ? que demandes-tu ? c'est le secret de la République que je tais : ce sont mes projets, il y va de ma vie ==.

A ces mots, Euphrosine se relève, met sa main sur la bouche de Grillo : == Tais-toi, dit-elle ; tais-toi, ou parle plus bas ==. Elle approche son oreille

des lèvres de son Amant : = Parle , dit-elle ; mais parle bien bas.

=Eh bien , apprends , chère Euphrosine , qu'un nouvel impôt va jeter le Peuple dans le dernier désespoir. = Je le savois.= Apprends que je veux empêcher ce malheur. = Comment = ? Il s'approcha plus près encore de son oreille , & lui confia tout. Euphrosine , à cette confiance , versa des larmes de joie ; ferra son Amant contre son sein.=Que l'Amour , s'écria-t-elle , est doux , quand il anime une ame aussi belle ! Héros , Citoyen , ame de Brutus , ô mon Amant , de quels noms dois-je te nommer ? Vas trouver ton fils ; mais ton fils te ressemble , il a déjà tout approuvé. =Viens , dit-il , viens demain au Sénat , chère Amante , tu m'entendras ; puisse-je avoir des imitateurs = ! La conversation finit comme finissent toutes celles d'un Amant avec sa Maîtresse. Il s'en retourna le plus heureux des hommes. Il appella son fils.

=Tu es riche , mon fils , dit-il ; ta richesse n'est pas mon ouvrage : tes aïeux me l'ont confiée , je dois te la remettre. Si j'abusois de ce dépôt , si demain la

pauvreté la plus grande te menaçoit, dis, parle, me haïrois-tu?

= Non, mon père.

= Jure-le, mon fils.

= Je le jure, ô mon père; tu m'as donné plus que la richesse, la santé, un corps sain, une ame élevée, je t'en remercie; dispose du reste. Mais n'es-tu pas mon père, mon maître, mon Roi, mon Dieu?

= Oui, ton Dieu, pour te préparer des jours heureux; non pas ton Roi, pour te tyranniser; non pas ton maître, pour te réduire dans la servitude: mais ton père, pour t'aimer, pour être aimé de toi.

= Ah! si tu demandes à ton fils l'expression de sa tendresse filiale, reçois-en l'hommage; sens battre sous ta main le cœur de ton fils.

= O mon fils! = O mon père! = O mon fils! tu m'aimeras, je le sens; je vais donc mettre à fin mon projet. Qu'il est doux d'être père à ce prix! qu'il est doux de transmettre dans autrui son ame toute entière, comme on tranfmet un liqueur d'un vase pur dans un vase plus pur encore! Trouve-toi

demain dans la salle du Confeit; reftes-y jufqu'à ce que je t'invite à venir te jeter dans mes bras; tu verras de quoi eft capable ton père=.

Le lendemain, M. Grillo parut de très-bonne heure dans l'antichambre du Confeil; il joncha cette pièce d'un nombre confidérable de morceaux de cordes d'un pied & demi de longueur, & fe retira. Chaque Confeiller demandoit, en entrant, d'où venoient ces cordes; & fur la réponfe que c'étoit de M. Grillo, il hauffoit les épaules & continuoit fon chemin. La délibération entamée, M. Grillo parut. On s'emprefsa de lui demander ce que fignifioient ces cordes; il répondit que depuis la prife d'armes pour défendre la République, tout le Peuple ayant abandonné le travail dont il vivoit auparavant, il étoit de la juftice & de l'humanité de distribuer à ce Peuple les cordes répandues le matin dans l'antichambre, & avec lesquelles il pourroit fe pendre, & non d'établir de nouveaux droits qui le porteroient au défefpoir, fans rien rapporter à l'Etat.

—Mais il faut de l'argent, lui répliqua-t-on; où le chercher? — Où il est —. Et, sortant du Palais, il rentra, suivi de Crocheteurs, qui, chargés d'une somme de cinq cents mille livres en or & en argent, les versèrent au milieu de la salle. — Que chacun de vous s'impose une pareille contribution, & l'argent que vous cherchez sera bientôt trouvé —. Et se tournant vers son fils: — M'aimes-tu encore, mon fils? approuves-tu ton père? — Que je suis fier d'être ton fils! — Tu n'as plus rien. — J'ai l'honneur d'être né de toi, l'estime de ma Patrie, ta gloire, ton nom —. Une voix s'écria aussi-tôt (& c'étoit celle de tout un Peuple): — Le fils de M. Grillo ne manquera jamais de rien —. Peu s'en fallut que ce Peuple épuisé ne voulût le forcer de reprendre son argent. Les hommes offrirent la dernière pièce d'or qui leur restoit; les femmes leurs croix d'or, leurs anneaux & leurs chaînes. M. Gri'lo se retira, donnant la main à Euprosine, qui versoit des larmes d'amour & de joie. — O mon ami! ô mon Amant! oh! sois toujours le Dieu de ma pensée —!

Cet exemple fut suivi; on perdit de vue l'impôt : la Noblesse contribua volontairement , à proportion de ses biens; Gènes fut sauvée. Cette effervescence héroïque ne dura pas long - temps. Il n'appartenoit qu'à Rome de la soutenir pendant plusieurs siècles. L'homme efféminé , corrompu , peut paroître un Héros pendant toute une journée ; il redevient nul le lendemain. C'est ce qui arriva à Gènes. La Noblesse abandonna bientôt les vues patriotiques de M. Grillo , & s'occupa à reprendre sur le Peuple , par la continuation d'impôts extraordinaires , ce qu'elle avoit sacrifié à sa propre conservation.

La Noblesse n'avoit pas ouvertement pris part à la révolution , de laquelle même elle eut à craindre pendant quelque temps. Le Peuple , en armes , vouloit la forcer à se déclarer , ou à quitter le Gouvernement ; ce qui occasionna des scènes qui suivent toujours les désordres civils , & dont nous ne pouvons parler dans un Roman. Mais si le Sénat , le Conseil & la Noblesse n'agissoient pas en corps & à découvert , ils travailloient sourdement ; ils se méloient , en

détail, parmi le Peuple, qui, pour ne les point compromettre, se les indiquoit sous le nom de *Charbonniers*, leur rendant tout respect & toute sorte de déférence. Mais le Peuple fournissoit les plus hardis Champions, &, parmi ceux-ci, se signala un certain Lépinglette, simple Cordonnier, qui, jusqu'alors, n'avoit été connu que par ses plaisanteries & ses bons mots.

Nous aurions beau le dissimuler, c'est dans les Républiques qu'on trouve des hommes dans tous les états. L'idée, ou plutôt le sentiment de la liberté qui les suit dans les classes les plus inférieures, entretient leur énergie, en allume le feu, & les prépare à toutes les révolutions. Un Républicain, qui sent, qui pense, qui s'est accoutumé à suivre d'un œil observateur toutes les démarches de la République, fût-il Tisserand, Pêcheur, ou Cordonnier, n'en est pas moins un grand homme dans l'occasion. Il a de quoi le devenir; & aussi-tôt qu'il peut trouver sa place, il la prend, se montre, & prouve que les dignités, un nom, des titres sont de bien frivoles accessoires, dans ces circonstances où

l'homme seul, l'homme nu est pesé dans la balance publique. Le Cordonnier, homme de génie, l'emporte sur le Noble & sur le Sénateur. Tel fut le fameux Lépinglette, successeur des Menzi, des Mazaniello, & de tant d'autres. Comme eux, il périt misérablement; mais comme eux il n'en fut pas moins utile à sa Patrie.

Lépinglette, s'il faut en croire la Tradition historique, étoit un de ces Cordonniers enjoués & plaisans, qui, assis sur leur chaise, leur soulier tenu par un tirepied, leur alêne en main, sont les plus contens des hommes; toujours une *barcarole* (1) à la bouche, le propos libre, des calembours, il faisoit rougir les filles du quartier, étourdissoit de son chant tout le voisinage, faisoit rire les Matelots & les passans: il n'étoit bruit que de Lépinglette. Bon Ouvrier & plaisant, toutes les belles Génoises vouloient être chauffées par Lépinglette. Il sentoit tout le prix de

(1) Une *barcarole* est une espèce de vaudeville Vénitien.

ténir dans ses mains un joli pied, & il ne le quittoit jamais sans y avoir appliqué un baiser. On feignoit de s'en fâcher ; mais il répondoit aussi-tôt : Je ne baise que les jolis pieds. On se demandoit : Lépinglette vous a-t-il baisé le pied ? Quand on répondoit, non, ce n'étoit la satire du pied : de sorte que c'étoit un honneur d'avoir donné son pied à baiser à Lépinglette. Lépinglette étoit plaisant, & faisoit de tous ces pieds des histoires qui étoient très-plaisantes. Quelques-unes scandalisoient, mais sans effaroucher les belles Dames. Chemin faisant, Lépinglette feroit sa conversation de quelques traits de lumière qui déceloient une ame forte. Il étoit l'Orateur de sa Confrérie, & l'oracle des Cordonniers. Les Génois, quoique factieux, n'ont pas cette pétulance Anglicane, qui se répand presque autant en déclamations qu'en actions. Les Génois écoutent, stupidement recueillis, le factieux qui les anime ; ces gens, tranquilles en apparence, vont chercher des armes avec le même flegme qu'ils assistent sur la place publi-

que aux farces des Pantalons. Les Génois differtent tranquillement, prennent leur parti de sang - froid. Ils diffèrent des Anglois, en ce que leur émeute, moins bruyante, est plus tenace; il faut du sang, des supplices affreux pour l'appaiser. Le Génois est ami du merveilleux; sa dévotion & ses *ex-voto* en font une preuve soutenue.

Enfin, Lépinglette, poussé par sa destinée, mais vraiment Citoyen, point ambitieux, peu jaloux des honneurs, ne vouloit que le bien, que le mieux; il étoit, au reste, enchanté de son état de Cordonnier, dans lequel il avoit été toujours le plus heureux des hommes. Nous l'avons dit, sa chanson à la bouche, une plaisanterie toujours prête, toutes les graces d'un Cordonnier, que pouvoit-il desirer encore? Sa femme ne desiroit rien non-plus: c'étoit une de ces bonnes grosses femmes, que le Ciel semble prendre plaisir à pétrir avec largesse, & à modeler dans de vastes creufets; mais dans lequel, par un caprice peu rare, il oublia de répandre une portion de fluide ignée capable d'aviver cette lourde masse. Suzanne étoit un

bloc de femme sur lequel les formes avoient peine à former une légère faille. Suzanne avoit cette malléabilité qu'ont toutes les femmes qui ont beaucoup d'embonpoint. Son caractère étoit aussi malléable que sa personne. Elle n'avoit jamais dit non à son mari, pour s'épargner la peine de donner un signe de volonté. Elle disoit toujours oui; avec ce monosyllabe complaisant, elle étoit parvenue jusqu'à quarante ans, sans avoir le moindre chagrin. Elle rioit volontiers & souvent; elle rioit de tout, elle croyoit tout. Lépinglette l'aimoit à cause de sa bonté; il la nommoit *Suzanne la bonne pâte*. Les projets écartent le sommeil. Lépinglette, résolu à jouer un rôle, avoit été agité toute la nuit. Suzanne, par contre-coup, avoit été éveillée toute la nuit, & se seroit fâchée, si elle en avoit eu la force. Elle vit son mari se lever de bonne heure, s'habiller, prendre son habit du Dimanche. = Où vas-tu? lui dit-elle. = Je vais mettre ordre aux besoins de l'Etat. = Suzanne, à moitié éveillée, frotte ses yeux, & répond; = Cela n'est pas si pressé; dors encore quelques heures,

mon ami ; une heure de repos fait un bien si grand ! dors , tu songeras à ton état tantôt. = Qu'appelles-tu mon Etat ? c'est la République , c'est Gènes , ce sont mes amis , mes parens , tout le monde. = Jésus , Maria ! s'écria Suzanne , est - ce que tu rêves ? = Non , je ne rêve pas. A tantôt =. Là-dessus il l'embrasse , & sort. Suzanne rit de toutes ses forces , & ne put que lui dire : = Reviens au moins dîner de bonne heure =. Elle se retourne sur le côté droit , s'assoupit & s'endort. Ainsi reposoit la chaste & paisible moitié d'un Héros futur : elle rêvoit bien plus à son dîner qu'à la gloire future de son mari.

Suivons la marche de Lépinglette ; c'est la même qu'ont toujours tenue , dans toutes les Républiques , les factieux & les ambitieux. Démosthène haranguoit sur une place publique , Cicéron sur une Tribune , nos Orateurs Chrétiens dans les carrefours. Toutes les fois qu'on voudra plaire ou entraîner la populace , on se servira des mêmes moyens de persuasion , & on n'aura pas d'autre théâtre. Lépinglette , guidé

par son seul instinct, & qui n'avoit assurément pas la moindre notion de l'Histoire de toutes les révolutions anciennes & modernes, se promenoit sur la place principale de Gènes. Il s'y faisoit remarquer par sa préoccupation; il attiroit le Peuple oisif par ses contes; & c'est une remarque bonne à faire, c'est par des fables qu'on prélude toujours avec le Peuple. Démosthène avoit été obligé de se servir de l'apologue.

Aussi-tôt que Lépinglette, qui déjà avoit fait part de ses desseins à ses amis, vit la foule s'arrondir autour de lui, il monta sur un tréteau, & là il commença ainsi sa fable :

— Mes amis, écoutez-moi bien : c'est une histoire affreuse que j'ai à vous raconter, & qui vient de se passer à Milan. Un père & une mère avoient une fille; elle étoit belle, & bien faite pour le monde. Elle sentoît mieux qu'une autre, & tout aussi bien que vous, mes amis, le prix & toutes les douceurs de la liberté, de cette liberté, après la vie, le plus grand des bienfaits du Ciel. Liberté, mes amis, liberté = ! A ces mots,

mots, le Peuple, entraîné par le ton, par le geste & par l'accent du Déclamateur, répond par le cri de *Liberté, Liberté*. Il reprend son histoire. = Ses parens la traînèrent dans un Couvent, l'y enfermèrent, malgré ses larmes, sous cette clef sacrée que l'austère Dévotion tient dans ses mains impitoyables. L'Espérance, autre présent du Ciel, qui se hâte d'accourir auprès du malheureux, se place auprès du chevet de son lit, la suit dans sa retraite solitaire : l'Espérance, que vous connoissez bien. mes amis, cette Espérance, qui, dans les maux où la Patrie est plongée par le désordre des Administrateurs, vous a soutenus jusqu'aujourd'hui : eh ! puisse-t-elle vous reconforter encore ! ce que je suis bien éloigné de croire, nos maux étant à leur comble. L'Espérance soutint cette fille infortunée ; elle avoit une année de répit pour attendrir ses parens ; elle se flattoit de les toucher. Vaine espérance, l'année s'écoula : le jour fatal arriva : il fallut prononcer des vœux contraints, des vœux démentis par le cœur. Croyez-vous, mes amis,

que des larmes couvrirent son visage ? On ne pleure plus quand on a perdu l'espoir. Elle se recueillit , parut avoir consommé le sacrifice de sa liberté avec résignation. Mais , ô mes amis , qui de nous achève ce sacrifice sans murmurer ? qui de vous donneroit sa liberté à ses tyrans ? plutôt mourir. Il n'en est point qui ne mourût. Je vous connois , ô mes amis : la mort ou la liberté =. La rumeur devint plus forte ; des cris répétèrent à plusieurs reprises : *La mort ou la liberté.* = Voulez - vous savoir , reprit Lépinglette , de quelle manière elle mit fin à ses peines ; écoutez-moi , mes chers Compatriotes (il se fit un silence universel). Ses vœux à peine prononcés , elle pria ses parens de passer dans un Parloir : ils y consentirent. Elle parut aussi-tôt dans l'intérieur des grilles , ferma en-dedans la porte du Parloir ; & là elle accabla de malédictions bien méritées des parens barbares : elle les chargea de la violation des sermens qu'ils venoient de lui arracher , des malheurs qu'ils avoient attirés sur sa tête : sa fureur étoit sans bornes. Déjà elle

commençoit à voir sur les visages pâ-
lissans & crayonnés d'effroi de ses parens,
le remords déchirant qui la vengeoit :
ils étoient tombés à genoux, ils la
supplioient ... Elle, toujours furieuse,
entendant les Religieuses accourir, at-
tache une de ses jarretières aux barreaux
de son Parloir, en fait un nœud cou-
lant, & s'étrangle aux yeux de ses pa-
rens, en criant : *C'est ainsi qu'on doit
reprendre sa liberté*==.

Lépinglette, profitant de la terreur
qu'il venoit de répandre dans son audi-
toire, se hâta d'en venir à l'application.
= Cette fille, dit-il, mes amis, c'est
vous qui souffrez l'oppression, qui vi-
vez courbés sous le poids des injustices
& des taxes; dans l'extrémité où nous
sommes réduits, il ne nous reste plus
qu'à imiter cette fille dont je viens de
vous parler, ou à secouer un joug trop
odieux. Avez-vous le courage d'une
fille? me suivrez-vous? mériterez-vous
votre liberté? Hâtez-vous, suivez-moi,
je marche à votre tête; que notre cri
de ralliement soit le cri de *Liberté,
liberté* =. Tous crièrent *liberté*, & tous
suivirent Lépinglette.

Ainsi se forma un soulèvement qui eut tant de suite dans l'année 1746. « On vit bientôt, dit l'Auteur, soit à » l'attaque, soit à la défense des diffé- » rens postes que le hasard commit à » Lépinglette, qu'il n'étoit pas moins » bon pour le conseil que pour l'action. » C'étoit, parmi le Peuple, à qui com- » battroit sous ses ordres. Il fut tué » assez inopinément vers la fin du siège » de Gènes, à la tête d'un Corps de deux » mille hommes, dans une expédition peu » meurtrière. Il étoit un de ceux qui » s'étoient le plus élevés contre la No- » blesse. Lépinglette n'étoit point cruel ; » il vouloit opérer une grande révolu- » tion sans répandre de sang. Ce projet » étoit impossible, & il trouva la mort » qu'il auroit pu donner, ou éloigner » de lui, en se défendant avec plus d'ob- » tination ».

Les François jouèrent un rôle dans cette révolution ; ils aidèrent, quoi- qu'en très-petit nombre, à la soutenir. Nous transcrivons un trait qui fera con- noître le caractère superstitieux des Génois. M. de Roquefeuil, Colonel

d'un des Régimens François, chargé de la défense du poste très-important de la *Madona della Croce*, apprit, par ses espions, que, dans la nuit, les ennemis devoient venir l'attaquer en force : ne se jugeant pas en état de les soutenir, il vint à Gènes, courut à la place, & montant sur une estrade, d'où descendoit un Prédicateur, il prêcha, à son tour, le Peuple assemblé.

« La Madone, lui dit-il, vient de
» m'apparoître cette nuit; elle vient de
» m'avertir que j'allois avoir sur les
» bras toutes les forces des ennemis :
» mais elle a ajouté que les François
» n'étoient pas assez dévots envers elle,
» pour qu'elle leur accordât la gloire
» de défendre & de sauver ses Autels.
» C'est aux Génois, m'a-t-elle dit,
» c'est à mes chers Génois que cet
» honneur est réservé. Ainsi, Messieurs,
» ajouta le Vicomte de Roquefeuil,
» voyez si vous voulez ou le partager,
» ou le laisser tout entier aux Fran-
» çois ».

La harangue fit son effet : trois ou quatre mille hommes s'armèrent; &

s'étant jettés à la débandade sur les ennemis, qui ne croyoient pas les trouver-là, ils en firent un grand carnage, les mirent en fuite, & sauvèrent la *Madone*; & , ce qui n'étoit pas un moindre bienfait, sauvèrent les François.



Nous observerons que c'est à Gènes, & dans la Salle du Grand - Conseil, qu'on trouve les Statues en marbre, de grandeur plus que naturelle, des principaux Bienfaiteurs de la République, dont M. le Maréchal de Richelieu est le dernier. On desireroit que la Statue de ce Maréchal, qui est dans le grand habit de l'Ordre du Saint Esprit, n'offrît point à l'œil, dans tous les détails de cet habillement, une boursofflure & un papillotage, sans aucune proportion avec la tête. A cette occasion, nous remarquerons que nos Sculpteurs ne sont point heureux en Statues. Les beaux jours des Statuaires seroient-ils passés? Un homme de beaucoup de mérite vient de censurer les emblèmes sous lesquels nos Sculpteurs figuroient la mort; il a eu raison de blâ-

mer ces emblèmes lugubres & de mauvais goût : moi, je condamnerai aussi la manie de représenter un François sous le costume Romain, & un Héros du dix-huitième siècle sous la cotte-d'armes qu'on portoit au quinzième. Rien n'est plus ridicule que la Statue de Voltaire couvert d'une toge Romaine. A coup sûr, l'Etranger, qui ignorera si c'est la Statue de Voltaire, demandera si c'est un Romain.

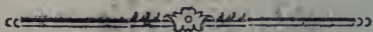


QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LE DEVOIR DES PERES.

175...



J'ÉTOIS allé, il y a trois jours, dans une assez belle maison aux environs de Paris. La Maîtresse de cette maison est d'une famille distinguée, & n'a qu'un fils unique; ce fils n'a que treize ans & demi, & est déjà un prodige d'esprit. J'en avois entendu parler avec enthousiasme, & je souhaitois de le voir, non pour juger, mais pour jouir. Je fus frappé effectivement, en voyant la physionomie la plus belle & la plus noble, unie à l'air d'esprit le plus noble

& le plus distingué. Le jeune homme répondit à quelques questions qu'on lui fit avec tout l'esprit & le bon sens imaginables; mais je lui vis une tristesse, une indifférence pour les louanges qu'on lui prodiguoit, qui n'étoient pas naturelles, & qui n'alloient pas surtout avec la vivacité d'esprit qu'on avoit vantée en lui. Je fis cette réflexion, & ne m'y arrêtai point. J'étois arrivé tard : on servit le dîner. Le jeune homme avoit disparu long-temps avant qu'on se mît à table; & lorsqu'il vint y prendre place, je m'apperçus qu'il avoit pleuré. Sa mère s'en apperçut aussi, mais n'osa pas le lui dire. Cette tristesse, que j'avois soupçonnée, parut sensiblement à table, où il garda un morne silence, & ne voulut manger que de très-peu de choses : tout le monde lui en fit des reproches, & lui en demanda la raison; il n'y eut que la mère qui ne parut pas s'en appercevoir. Connoissant sa tendresse pour lui, je commençai à croire que cette tristesse étoit réelle, & qu'elle en connoissoit la cause. Après le dîner, on

propofa ces jeux que la campagne infpire : je m'imaginois que le jeune homme s'y prêteroit à peine, ou s'éclipferoit comme il avoit fait ; car depuis que j'étois convaincu que j'avois deviné, je l'examinois attentivement : & quoiqu'à treize ans & demi, malgré la précocité de l'efprit, on n'ait point encore affez de caractère pour être capable de prendre un certain chagrin, je voyois, à je ne fais quelles marques qui ne s'expliquent point, que celui dont je le foupçonnois, étoit profondément gravé dans fon ame. Je penfois donc qu'il ne prendroit pas beaucoup de part à des plaifirs bruyans que la triftelfe fait trouver infupportables. Je me trompois : le *Colin - Maillard* parut même le divertir beaucoup. Il inventa des fuituations ; & quoiqu'il lui arrivât, deux ou trois fois, de faire des chûtes, il n'en joua pas avec moins de vivacité. Cette pétulance apparente cacheoit une témérité réfléchie, comme on verra bientôt. Après le *Colin - Maillard*, il propofa lui-même des jeux d'équilibre ; & ceux qu'il imagina étoient fi témé-

raires , & lui réussirent si ma deux ou trois fois , qu'on fut obligé de l'empêcher de continuer. Il demanda grace pour un dernier , qu'il disoit vouloir nous montrer , & qu'il annonçoit comme très-simple. On lui accorda sa demande ; & ce tour si simple pensa lui coûter la vie. Il tomba sur la tête du haut d'une chaise ; & le coup fut si rude , qu'il en perdit connoissance. La promptitude des secours l'eut bientôt fait revenir ; & , comme il cachoit des desseins , il dissimula sa douleur , & l'on crut qu'il n'en ressentoit plus aucune. On venoit de faire construire deux petits bateaux pour se promener sur la rivière : il pria sa mère , puisqu'on exigeoit qu'il renonçât , pour toute la journée , à tous les jeux , que du moins on allât s'y promener ; elle fut obligée de céder à ses importunités. On se rendit au bord de l'eau , & chacun entra , suivant l'ordre de la marche , dans le bateau qui étoit le plus près du bord. Le jeune homme s'étant arrêté en chemin , n'arriva que le dernier ; & comme le premier bateau étoit plein , il entra dans le second avec deux ou trois per-

sonnes qui étoient restées à dessein de l'accompagner. J'étois du nombre : je ne cessois point de l'observer , & mes idées s'établissoient , de plus en plus , par l'air plus sombre qui se répandoit à chaque instant sur son visage : mais j'étois bien loin de penser qu'il falloit se défier de ses desseins. Il se tenoit debout dans le bateau , & j'étois , par je ne fais quel pressentiment , inquiet de le voir dans cette position : je le priaï deux ou trois fois de s'asseoir à côté de moi , il ne voulut jamais céder à mes instances ; à la fin , ne pouvant plus le souffrir dans cet état , me sentant singulièrement pressé , je voulus le prendre par la main : mais , voyant mon mouvement , il en fit un autre pour reculer , & le pied lui manquant , il tomba dans la rivière. Voilà ce que je vis ; & je n'aurois pas pensé autre chose , si les sentimens de mon ame ne m'avoient pas donné d'autres idées : mais inquiet , frappé de l'air que je lui voyois depuis une heure , je fus persuadé qu'il étoit moins tombé dans l'eau , qu'il ne s'y étoit jetté , & qu'il n'avoit exigé ce divertissement funeste qu'à dessein de

périr. Les secours furent si prompts, qu'on le retira aisément. On revint à la maison, mais sans concevoir aucune idée de la cause du malheur qu'on déplorait. La mère même, qui, bien instruite du chagrin qui le rongeoit, auroit pu, en rassemblant tous les divers accidens qui lui étoient arrivés depuis le dîner, leur donner un autre nom, & s'en frapper plus ou moins, me parut dans la plus grande sécurité : il n'y eut que moi qui soupçonnai ce mystère d'horreurs. Le jeune homme fut porté au Château, d'où nous n'étions pas éloignés. Il m'avoit paru qu'il souffroit impatiemment ce soin indispensable : mais sa répugnance se déclara bien plus sensiblement lorsqu'on voulut le faire mettre au lit, & que le Médecin, qu'on avoit envoyé chercher, fût arrivé ; sa mère, alors, commença à entrevoir ce dont j'étois déjà si convaincu. Je pénétrai ses idées, malgré le soin qu'elle prenoit de le cacher. J'osai lui confier les miennes ; & pour lui rendre profitable le dessein qu'elles entraînoient, je pris ce ton ferme que la Philosophie inspire, & qui est si capable d'imposer.

=Votre fils a des résolutions horribles, lui dis-je; il ne suffiroit pas de le surveiller: il faut, de toute nécessité, remonter à la source de son mal, & le flatter dans son délire.= Vous me forcez à un aveu déshonorant, me répondit-elle; mais votre probité me rassure. Oui, mon fils a voulu se tuer, je n'en faurois douter; je rassemble tout ce qu'il a fait aujourd'hui, tout ce qui lui est arrivé, & je suis à présent aussi instruite qu'inconsolable =. Je lui demandai si elle attribuoit ce désespoir à quelque cause connue. Ce qu'elle m'apprit étoit très-propre à nous éclairer l'un & l'autre. Son fils étoit né avec les passions très-vives; on l'avoit mené passer quelques jours chez une Fermière qui lui avoit donné la première nourriture: cette femme avoit une fille âgée de quinze ans, & extrêmement jolie; il en étoit devenu si éperdument amoureux, qu'on avoit été obligé de la faire disparaître. Il avoit fallu également l'arracher de cette maison fatale; & depuis huit jours qu'il l'avoit perdue de vue, il n'étoit plus possible de le reconnoître: c'étoit pour le dissiper

qu'on l'avoit amené à la maison paternelle. = Je prévois de tristes suites de ceci, dis-je à Madame de***, lorsqu'elle m'eut instruit : mais enfin, Madame, le mal seroit pire que le remède, si on le laissoit livré à son désespoir. Il faut lui rendre l'objet de son délire. Je prévois que vous allez me répondre, & je sens comme vous, que c'est un dangereux expédient : mais, après y avoir beaucoup réfléchi, je n'y en vois point d'autre. Essayez pourtant de lui parler. = Ah ! dit-elle, ce seroit tout gâter ; j'entrevois que je ne ferois qu'aigrir sa douleur. J'ai voulu lui dire quelques mots quand le Médecin est arrivé : il m'a lancé un regard terrible, & n'a pas répondu une seule syllabe ; il devine apparemment que c'est moi qui ai donné l'ordre de faire disparaître la jeune personne, & il me hait à présent autant qu'il l'aime =. En ce cas, lui dis-je, ne lui parlez point, ce seroit un nouveau mal : & tout est de conséquence dans l'état où il est. Je me charge de cette commission, & je me flatte qu'elle ne sera pas infructueuse, J'ai remarqué qu'il perdoit son air sombre avec moi ;

il m'a fait quelques amitiés : comme il a de l'esprit , je m'imagine que le titre de Philosophe qu'il m'a entendu donner par vous , aura fait cela ; il pense que , réfléchissant plus sérieusement que le commun des hommes sur la vanité des choses humaines , je suis plus capable qu'un autre de le plaindre dans sa situation , & de condamner votre rigueur. Si cela est , ne doutez point que je ne remporte quelque'avantage en lui parlant. Je m'en vais le trouver : nous verrons , après , le parti qu'il sera nécessaire de prendre=.

Je n'avois pas achevé de prononcer ces dernières paroles , qu'on vint me dire que le jeune homme me prioit de passer dans sa chambre. = Je pensois juste , dis - je à la mère ; il demande à m'entretenir : réjouissons-nous ; dans un quart - d'heure j'espère vous apporter de bonnes nouvelles =. Je le trouvai dans un abattement extrême ; il leva sur moi des yeux presque éteints. = J'ai besoin de votre secours , Monsieur , me dit-il ; vous l'accorderiez à un homme moins malheureux que je ne le suis. = Disposez de moi , mon cher ami ,

répondis je, en affectant de flatter sa douleur; vous êtes malheureux! sans ce titre sacré, vous auriez également sur mon amitié les droits les plus étendus; vous appartenez à une mère....

— Ah! Monsieur, ne parlons pas de ma mère; laissez-moi oublier, s'il est possible, que je lui dois le jour. J'ai cru qu'elle m'aimoit: hélas! elle n'a pas voulu me tromper long-temps... — Je l'arrêtai pour lui faire des questions; je lui demandai sur-tout pourquoi il avoit de si noires pensées sur l'estimable auteur de sa naissance; il me répéta ce que sa mère venoit de m'apprendre: mais ce qui ne m'avoit été dit qu'historiquement, me fut ici raconté avec toute l'énergie, avec toute l'éloquence de la passion. Je ne crois pas avoir entendu, dans le cours de ma vie, deux récits aussi touchans. J'avoue que je fus pénétré jusqu'aux larmes, & que je ne pus lui dissimuler mon profond attendrissement. J'admirai sur-tout cette vive éloquence de sa narration; car ce n'étoit pas parler, c'étoit agir: je le voyois dans tous ses mouvemens; il n'avoit rien fait, rien senti, rien souffert qui

ne devînt pour ainfi dire un fentiment. Il avoit les yeux fixés fur les miens ; aucune de mes idées ne lui échappoit. Il prit ma vive compaffion pour une approbation de fes transports ; & voulant profiter d'un moment fi favorable : = Vous voyez , me dit-il , que je n'ai plus qu'un ennemi dans ma mère ; je lui pardonne fa cruauté : mais elle y joint aujourd'hui celle de vouloir que je vive ; elle appelle les Médecins à mon fecours : c'est contre cette violence que je réclame le vôtre. Vous êtes Philofophe , Monsieur : j'ai appris que vous l'étiez ; vous avez une parfaite connoiffance des droits de l'humanité ; vous favez que des amis Philofophes ont quelquefois donné la mort à des amis malheureux : voilà le fecours que je vous demande. Il y a plusieurs fortes de poifons , procurez - m'en un ; ce fera rendre fervice à ma mère : ce fera fauver fon honneur , auquel vous voyez qu'elle eft fi attachée , & lui épargner la honte d'avoir un fils homicide de lui même : car vous jugez bien que mon parti eft pris , que je ne puis plus vivre , & que fi vous ne m'aidez pas... =.

Je l'interrompis. = Je vois, lui dis-je, que vous souffrez beaucoup, que vous êtes dans une situation d'esprit à gémir du poids de la vie : mais vous ne voyez pas vous - même que votre désespoir emprunte sa plus grande force d'une certaine haine injuste & criminelle que vous avez conçue pour Madame votre mère. Sans cette haine, vous supporteriez votre malheur, & vous ne seriez que triste ; car le sentiment du simple malheur ne rend pas furieux : c'est la colère qui renverse chez vous tous les principes ; mais cette colère est-elle fondée ? Je suppose que Madame votre mère ait ordonné l'enlèvement qui vous anime contr'elle : faites-vous la violence d'expliquer paisiblement son procédé ; vous n'y trouverez plus cette cruauté que votre prévention y cherche : c'est une mère qui a vu dans le monde bien des passions trompées par le regret d'un choix déraisonnable, & qui, craignant pour vous ce regret persécuteur, a voulu vous l'épargner. Car, je vous le demande, mon cher ami, quelles auroient été vos résolutions avec An-

gélique ? de l'aimer toujours, de l'époufer dès que vous l'auriez pu ; ou (comme vous auriez trouvé des obstacles infurmontables dans les sages principes de vos parens) de l'enlever un jour, pour être, hélas ! votre juge & leur vengeur, par votre honte & votre désespoir... = Non, Monsieur, me dit-il en m'interrompant ; il n'entroit rien dans mon plan que la sensibilité de mes parens pût jamais me reprocher. Je fais qu'il nous est défendu de nous faire un bonheur qui soit affreux aux autres ; & puisqu'on a réglé que nous ne recevriens de femme que des mains de la raison, j'aurois assez respecté ma mère pour m'interdire des plaisirs que son cœur froid auroit désavoués . . . = Cette générosité est peut-être incompatible avec la passion, lui dis-je ; & je suis persuadé que, tout sincère que vous êtes dans ce moment, ce n'est qu'à votre douleur qu'il faut prêter l'idée d'un si grand courage. = Non, Monsieur, reprit-il, mon plan étoit tout fait ; je fais que j'y eusse été fidèle difficilement, mais j'en étois capable :

on n'avoit point éprouvé mon ame ; on ne pouvoit favoir si elle n'étoit pas plus grande que sensible ; & le parti rigoureux qu'on a pris est encore une chose dont je me plains comme d'une injure. Mais, Monsieur, poursuivit-il, il est inutile que je vous dise ici ce qu'on auroit dû faire, & ce que j'aurois fait. Angélique est disparue ; on me l'a enlevée : on ne me la rendra pas. Je ne raisonne plus que sur ce point de ma douleur ; je ne puis plus vivre sans ce que j'aime. Vous le voyez, & vous devez penser que mon dessein est de raisonner très-philosophiquement sur les objections que vous pourriez me faire pour m'engager à vivre. Je suis jeune : mais j'ai ma mère devant moi ; & les malheureux prennent bien des années à l'aspect de leurs tyrans. Je me suis adressé à vous, parce que je suis convaincu qu'on me surveille ; je vous ai cru Philosophe, ou, si vous voulez, je me suis fait une fausse idée de la Philosophie ; c'est à moi, à présent, à me tenir lieu de l'ami & du bras secourable dont j'ai besoin : ils sont déjà trouvés

l'un & l'autre; c'est dans mon cœur qu'est ma ressource=.

Je vis qu'il étoit temps d'employer la prière & les choses touchantes. Je lui promis qu'on lui rendroit Angélique; & à la faveur de cette promesse, je plaçai les discours les plus raisonnables qui purent me venir à l'esprit. Je suis obligé d'avouer que j'admire le prodigieux bon sens dont ses réponses furent remplies. Il ne se livra point, comme d'autres auroient fait, à la joie de retrouver bientôt un objet adoré; il en fut, à la vérité, pénétré jusqu'aux larmes: mais il sembla que toutes ses pensées se recueilloient sur les conditions que je lui imposois pour les remplir. Il me promit de les respecter; & je vis tant de sincérité & de résolution dans ses promesses, que je compris que sa mère, en agissant avec plus de précaution, en lui parlant, en descendant jusqu'à lui, auroit pu s'épargner tout le chagrin qu'elle venoit d'avoir. Madame de *** ratifia les paroles que j'avois données. Je lui fis un récit fidèle de ce que je venois d'entendre; il ne

fut pas nécessaire de lui faire des représentations : elle sentit qu'elle méritoit des reproches, & elle embrassa son fils avec cet attendrissement qui n'est connu que des mères que leur tendresse rend capables d'égards pour leurs enfans, & qui peuvent comprendre que les douleurs légitimes de ces êtres si intéressans sont des loix qu'elles ne peuvent se dispenser de reconnoître, lorsqu'elles ont donné lieu aux accens qui les leur reprochent avec justice.

Les réflexions se présentent en foule, en lisant cette aventure, dont un de nous a été réellement témoin; & il lui est impossible de résister à toutes celles que lui inspire le sentiment qu'il en conserve. Qu'est-ce qu'un père à l'égard de son enfant? c'est le maître d'un terrain, où il a planté lui-même de jeunes arbrisseaux. Quel nom méritera cet homme, si, pour redresser un de ces arbres à peine formés, il déploie toute la force de son bras? On le devine, & il est presque inutile de le dire. Qu'arrivera-t-il de cet abus de la force très-mal

employée ? l'arbre pliera , mais pour périr en croissant , ou pour prendre une forme encore plus vicieuse , & toujours pour déposer contre un fou dont la raison est tournée en délire , ou contre un brutal qui ne sait pas que la force a ses loix de subordination comme la foiblesse , & que la raison a soumis tout à une dépendance mutuelle , afin que toutes les choses de l'Univers ayant leur cours & leur effet , elles pussent produire cette utilité générale , qui justifie ses loix & fait l'harmonie . . .

Un Romancier ne doit point faire les fonctions d'un Moraliste ; & nous ne pousserons pas plus loin ces réflexions : mais pour rendre plus sensible le défaut cruel , l'abus barbare qui y donnent lieu , nous allons rapporter un autre trait non moins garanti , non moins frappant & non moins capable d'éclairer la nature dans ceux qui la soumettent par orgueil au despotisme de leur humeur. Ce fait fut imprimé & rendu public en 1759. Le Héros de l'aventure en est lui-même l'Historien.

L'amour de la liberté , dit - il , fut toujours si gravé , si intime dans mon
cœur ,

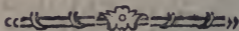
cœur, qu'il me porta à un excès étonnant à l'âge de dix-huit ans. J'aimois une Comédienne du même âge que moi, & qui m'aimoit aussi. Je ne dirai si ses mœurs étoient aussi réglées que son état peut le permettre, ni si je courois de grands risques à me livrer à ma passion ; j'aimois, je ne faisois point de réflexions. Je la perdis, j'en fis moins encore ; & , depuis, j'ai conservé un tel ressouvenir de la violence qui me fut faite en cette occasion, que je n'ai jamais pu penser de sang-froid ni à ma Maîtresse, ni à mon amour ; & j'ignoreraï toujours vraisemblablement si cette cruauté dont je me plains fut un bien moral pour moi ; mais certainement elle fut un mal très-physique.

Ma mère, en qui l'amour de l'ordre étoit mieux établi que l'amour du sang, jugea mon commerce avec autant de sévérité, qu'il demandoit d'indulgence à cause de mon esprit pétulant & altier ; & craignant les suites qu'il pouvoit avoir, ne prévoyant qu'elles, ne pensant point qu'un jeune homme est un roseau qu'on casse en le pliant avec

trop de rudesse, ou croyant peut être qu'on risque toujours d'altérer la domination par l'indulgence, & ne voulant pas courir ce risque que l'orgueil lui exagéroit sans doute, elle fit enlever ma Maîtresse un soir qu'elle revenoit de jouer la Comédie; & j'appris cette horrible nouvelle une heure après. L'excès de mon accablement me donna d'abord un sang - froid incroyable; je passai la nuit à faire les plus exactes recherches: mais aucune ne put contribuer à me rendre l'objet que j'avois perdu. Le désespoir de leur inutilité rendit la circulation à mon sang; je songai à la vengeance, & il m'importa fort peu de penser que j'en serois la première victime. Rosalie, en s'éloignant, avoit emporté pour moi tous les biens & tous les plaisirs. Cette vengeance furieuse n'étoit pas seulement projetée par l'Amour; l'orgueil, l'inexorable orgueil lui fournissoit peut-être ses plus pressans motifs. Ma mère l'avoit blessé cruellement, en se portant, sans nul égard, à une violence insigne. Je voyois dans son procédé le plus étrange

abus de la domination ; elle auroit dû me parler d'abord , m'avertir , me menacer : ma passion n'étoit point un crime , & je n'étois point indigne d'un peu de considération ; enfin , cet amour indomptable de la liberté , cette haine de la dépendance , gravés dans mon cœur par la réflexion , & excités maintenant par la tyrannie , me firent un plaisir de ma fureur & un devoir de ma révolte. Rosalie aimoit l'odeur des tubéreuses , & je la craignois. J'allai moi-même en acheter quatre pots à la pointe du jour ; je les fis transporter dans ma chambre , & les plaçai aux quatre coins de mon lit (c'est l'usage , en Provence où je suis né , de placer ainsi les flambeaux funéraires) ; j'avois fermé ma porte à double tour ; je me *barricadaï* encore avec tous les meubles qui étoient dans ma chambre : ensuite je me jettai sur mon lit dans la posture d'un homme qui ne vit plus , & je fermai les yeux , en prononçant trois fois le nom de Rosalie. Bientôt la force de l'odeur agit sur mes sens ; & cette impression fut si vive & fit de tels progrès , jointe à

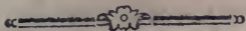
l'état d'épuisement où je me trouvois par une diète & un désespoir de près de vingt-quatre heures, que je perdis connoissance; & je serois certainement mort en cet état, si les gens de la maison & ma mère elle-même, sachant que j'étois dans ma chambre, & ne me voyant point paroître long-temps après l'heure du repas, n'avoient pris le parti de faire enfoncer ma porte pour me donner les secours dont je n'avois que trop besoin.



Opposons à ces traits de despotisme un mouvement d'amour paternel, une lettre d'un père à son fils (1), où la dignité s'allie par-tout avec la tendresse; où des torts de l'esprit ne sont pas jugés comme des crimes du cœur; où la raison ne parle pas comme l'humeur; où le soin d'instruire n'est que le don d'attendrir; où la force est dans la douleur, & la douceur dans le reproche. Il faut bien consoler les mères sensibles

(1) Elle est tirée du Mercure de Février 1757, pag. 30.

que nous venons d'affliger par des exemples de rigueur, en leur montrant un être qui parle leur langage.



Lettre d'un Père à son Fils.

DEPUIS que vous êtes au monde, mon fils, je n'ai pas à me reprocher d'avoir manqué, un seul moment, aux engagemens d'amitié que j'avois contractés avec vous en vous donnant le jour. J'en ai été récompensé par un retour sincère, & je le suis encore aujourd'hui par le témoignage glorieux que je m'en rends. Les preuves de tendresse que je vous donnois m'étoient si naturelles, que souvent, sans votre façon touchante de les recevoir, elles m'eussent échappées à moi-même. Je vous dois donc la suprême douceur d'en pouvoir jouir tous les jours de ma vie, sans craindre de m'en glorifier mal-à-propos. Après ce préambule, qui est le plus bel éloge que je puisse faire de votre cœur, vous serez surpris que, prenant un ton triste, je me plains aujourd'hui de votre conduite & même de

vosre amitié. Oui, mon fils, j'ai à me plaindre de vous, j'y suis contraint; & je vous demande pour mes reproches la moitié de cette attention qu'autrefois vous n'auriez pas cru suffire pour mes moindres conseils. Je commence par vous prier de me pardonner le ton que je vais prendre; vous verrez aisément qu'il m'en coûte de m'y contraindre. L'amitié m'a fait un langage si différent, que j'aurai bien de la peine à trouver des expressions. Un père qui n'a vécu que pour aimer son fils; qui, en l'aimant, n'a jamais vu sa tendresse contrariée par sa raison; qui s'est toujours retrouvé en lui avec toute cette complaisance qu'on peut avoir pour soi-même; qui s'est vu aimé, chéri, respecté avec cette sincérité, cette plénitude de sentimens que le cœur le plus tendre peut souhaiter & ressentir: un tel père est bien malheureux, d'être obligé de demander compte d'une félicité qu'il avoit cru inaltérable.

Des personnes trop bien instruites m'écrivent que, depuis mon absence, il s'est fait en vous autant de change-

mens que vous aviez de vertus ; pour ne me laisser aucun doute , on a détaillé votre conduite. Quel tableau & quel prix d'un voyage que je n'ai entrepris que pour vous , que pour augmenter votre fortune ! Vous avez fait de nouveaux amis , qui ne peuvent jamais être de ceux qui honorent , parce qu'il faudroit un moindre miracle dans un fût pour prendre des sentimens qui demandent de l'estime , que pour en inspirer à des cœurs estimables. Vous ne les quittez plus ; vous êtes leur copie fidelle , & déjà même leur modèle en bien des choses. Vous passez une partie de la nuit à table , dans la fureur des orgies , sans considérer que c'est déjà avoir perdu toute sa raison , que de se faire une habitude de la perdre tous les jours. Vous ne voyez plus que des filles de Spectacle , peut-être encore assez délicat pour ne vouloir pas qu'elles vous inspirent des sentimens , mais certainement assez subjugué pour ne plus regarder comme un malheur les fantaisies qu'elles veulent toujours inspirer. Dans vos conversations, vous permettez

tout à votre esprit; vous plaifantez fur ce qu'il y a de plus consacré par la raison comme par des préjugés utiles, fans songer que qui se permet de tout dire, se permet bientôt de tout penser, & se prépare autant de sujets de révolte, qu'il y a de principes respectables. Je fais que vous n'êtes encore emporté dans ce tourbillon que par le mouvement des autres; je veux même croire que si vous saviez où il peut vous entraîner, vous vous roidiriez contre un torrent auquel on n'est plus capable de résister, lorsqu'on l'a envisagé sans horreur: mais qui vous montrera le précipice où vous courez? quel mortel assez généreux vous avertira de votre danger? Dans le monde, chacun a son intérêt à la folie des autres, sans compter que l'égarement d'un jeune homme est un fonds où mille gens puisent de préférence, parce qu'il doit produire davantage & durer plus long - temps. Il n'y a donc que votre père qui puisse vous arrêter sur le bord d'un penchant funeste. Sa main y est toute disposée; mais quel affreux em-

ploi pour cette main accoutumée à vous caresser , & à s'appuyer sur vous ! Ah ! mon fils , qu'êtes - vous devenu ? que voulez-vous que je devienne ? Rappelez-vous ces jours heureux , que vous rendiez éternels par le charme de votre société. Vous consoliez une vieilleffe qui s'appesantissoit loin de vous ; vous me la faisiez oublier : mes yeux , affoiblis par les longs travaux , retrouvoient en vous une lumière nouvelle ; vos lectures variées m'offroient toute la scène des esprits & des Arts. Hélas ! je ne retrouverai plus mon fils ; je ne jouirai plus de ses embrassemens ; je ne partagerai plus ses plaisirs ; je n'entendrai plus son langage : le jour que je rentrerai dans ma maison , sera le dernier de mes jours. O mon fils , avez-vous résolu de me voir mourir de douleur ? vous êtes vous promis de vous abreuver de mes larmes ? Non , ce projet affreux n'est pas entré dans votre esprit ; vous m'aimez toujours ; vous attendez mon retour , & vous le souhaitez. La nouvelle de mon arrivée vous attendrit ; vous courez au - devant de

moi ; vous vous précipitez dans mes bras : mais dans quel état vous offrez-vous à mes regards ? quelle parure fastueuse , quel amas de pompons , quel air effeminé ! quel teint pâle & livide me dérobent mon fils ! Je vous cherche ; je cherche tout ce que j'aimois , tout ce que j'estimois , & je recule d'effroi , en n'embrassant qu'une image méconnoissable d'un objet adoré. Voilà comme je vous trouverai , comme vous êtes sans doute : car les excès & les travers portent avec eux une indiscretion & un malheur qui les décèlent toujours. Qui vous eût annoncé, il y a un an , cette épouvantable dégradation , eût allumé votre courroux , ou excité votre mépris. Voilà ce que font les liaisons inconsidérées : plus dangereuses à mesure qu'on a plus à perdre , elles introduisent plus aisément dans un cœur timoré le vice qui marche à leur suite , parce qu'il en connoît moins le danger ; & il y germe plus aisément aussi , parce que c'est un terrain tout neuf qu'il trouve. Persuadez-vous , mon fils , qu'un jour vous serez pour vous - même un

spectacle odieux & inconcevable. Vous êtes né avec une raison qui exige des mœurs ; c'est un juge au tribunal duquel vous vous trouverez entraîné ; vous n'attendrez pas son jugement pour ressentir la honte ; il sera dans le fond de votre cœur. Comment pourriez-vous vous faire la moindre grace ? Le flambeau qui vous éclairera pénétre par ses rayons toute l'étendue d'un égarement qui nous déshonore , & dont nous commençons à rougir. Oui, mon fils , vous verrez un jour avec un secret mépris pour vous - même combien un fat est méprisable ; & vous ne pourrez ni vous pardonner de l'être devenu , ni concevoir comment cette effroyable révolution peut se faire. Vous ne verrez dans les moins coupables que des automates monotones , au-dessous , pour la plupart, de ceux que l'art des Vaucanson a produits mille fois ; & dans les autres , dans ceux qui pensent , qui agissent , qui ont une ame , & qu'on est malheureusement obligé de regarder comme des hommes , vous y appercevrez une secrète horreur pour le devoir, une dureté pour les malheureux , une

mauvaise foi dans les engagements, une indiscretion, une impudence, un orgueil, un libertinage qui vous feront frémir. Vous serez pourtant obligé de vous reconnoître dans ce tableau infoutenable; vous ne serez plus étonné d'avoir insensiblement consommé votre dégradation par bien d'autres excès: vous trouverez tout simple d'avoir perdu toute honte, après avoir perdu tout jugement. Mais vous fera-t il aussi facile de vous pardonner vos torts, que de les sentir? Ah! mon fils, mon cher fils, par pitié pour vous-même, ouvrez les yeux sur vous; tournez-les vers l'avenir: il n'est pas loin; votre malheureux père saura le hâter par son désespoir: n'attendez pas d'avoir à opter entre ma mort & votre repentir.

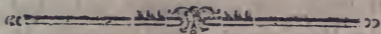


L E T T R E S

D'UNE FEMME A SON MARI,

A L'ARMÉE,

En 1761.



LETTRE PREMIÈRE.

Y IL y a quelque chose dans l'Amour qui fait bien concevoir la noblesse de son origine ; doit-on envisager autrement les scrupules continuels de l'esprit & du cœur dans l'absence de l'objet aimé ? En commençant ma Lettre par cette réflexion , vous croiriez que je veux me louer , si vous me connoissiez

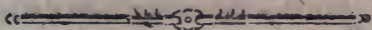
moins. Non, je ne songe point aux intérêts de ma vanité ; ce sont - là de petites vues , de petits détails, que mon ame ne connoît point : la vérité seule m'inspire ce que je viens de dire & ce que je dirai. Il est certain que, depuis votre départ, je me fais des rigueurs singulières à l'égard de tous les hommes ; je n'ose plus me laisser aborder par un seul : il me semble, en les voyant, qu'ils ont tous plus à me dire qu'ils ne me disent, & j'éprouve une répugnance tout-à-fait insurmontable à leur laisser la liberté de hasarder même ces louanges que j'écoutois avec satisfaction, quand vous pouviez les entendre. Cependant je ne veux point devenir sauvage ; ce seroit un triste préparatif pour votre retour : vous qui aimez ce ton d'aisance, qui généralement annonce la candeur de l'ame, vous ne reverriez pas votre femme avec ces sentimens qu'elle veut toujours vous inspirer, & cette idée seule m'apprendroit à mettre des bornes à mes scrupules : mais assurée de n'en avoir

rien à craindre par rapport à vous, je vous avoue qu'avec un peu de réflexion sur la cause de leur pouvoir, je goûte un plaisir bien doux à m'y livrer quelquefois. Je vous vois auprès de moi sourire à mon inquiétude, & lui donner le beau nom d'amour : il me semble que né honnête envers les autres, vous me grondez de ne pas faire plus d'attention à un joli homme qui vient expressement pour me dénuyser ; vous trouvez que je vous aime trop, & cependant vous êtes très-flatté de ne me faire que de vaines représentations sur ce trop, qui peut, dites-vous, épuiser ma sensibilité. Croyez qu'elles seront toujours vaines ; je ne suis pas encore parvenue à concevoir qu'on puisse tomber dans ce dégoût dont les inconstans se font une excuse si cruelle, pour justifier leur perfidie. En attendant qu'il me soit un peu plus facile de comprendre & de conjecturer, je passe une partie de mon temps à dire beaucoup de mal de l'inconstance ; j'y gagne de vous en aimer davantage, & vous êtes l'objet de mes amusemens,

comme de mes réflexions ; je vous jure que les uns & les autres fuffifent bien pour remplir ma journée. Chacune de ces journées est si courte , que je vieillirai, je crois , fans m'appercevoir que j'ai vécu. Ce fera encore une obligation que je vous aurai ; car je m' imagine que du caractère dont je fuis , n'aimant rien de ce qui fait l'illusion & le bonheur de la jeunesse, n'ayant même jamais pu parvenir à feindre le plaisir que les autres sentent , j'aurois trouvé , fans vous , la vie bien longue , bien ennuyeuse & bien fatale.

Vous me demandez des nouvelles de ma fanté : hélas ! je me porte fort bien ; j'en fuis humiliée : mais il faut vous dire la vérité. J'ai encore quelque chose de plus humiliant à vous apprendre ; c'est que de toutes parts on m'affure que j'embellis à vue d'œil. Si vous aimez trop pour être généreux , vous ferez intérieurement très-choqué de l'irrégularité de ma conduite , & de l'audace de mon aveu ; cependant comme je n'attache de l'avantage & du plaisir qu'à remplir bien précifément mon devoir

auprès de vous, je vous promets de maigrir & d'avoir telle incommodité sérieuse que vous voudrez, aussi-tôt que vous me l'aurez ordonné : il ne vous en coûtera que de vous résoudre à le vouloir. Adieu, voilà trop de folies pour un esprit occupé de gloire & de combats.



L E T T R E I I.

IL est donc vrai que l'absence n'exerce point son maléfice sur votre cœur ! Ces sermens que vous m'avez faits de m'aimer, par-tout, loin de moi comme auprès de moi, parmi les horreurs de la guerre comme au sein du plus tendre bonheur, vous les remplissez ; vous les renouvez par vos Lettres ; vous les nommez des images imparfaites de vos sentimens. Ah ! ces sentimens m'humilient à force de me toucher ; je ne les mérite point, malgré mon amour. Vous voir amoureux, & ne rien trouver dans vous qui m'annonce un cœur nullement

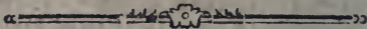
surpris de sa fidélité, c'est tout ce que je puis ambitionner, & plus que mes desirs n'osoient me promettre. Il faut que je vous dise qu'au milieu de ma joie, je sens quelque chose qui porte mon esprit à s'en étonner. Si le caractère général des hommes m'a été bien défini, cette vive passion que je vous inspire n'est pas aussi naturelle que le seroit le refroidissement. On dit que la possession est généralement le terme des desirs; aurois-je donc fait un miracle? Je n'ai pas la vanité de le croire; cependant vous m'aimez avec cette ardeur de sentiment qu'on ne connoît plus quand on a joui. Quel talent en moi! quel charme particulier a pu nourrir cette flamme subtile qu'emporte le Plaisir sur son aîle légère! Apprenez-le-moi, mon cher Marquis, afin que je m'attache à ce charme unique comme à un trésor sur lequel vous avez des droits; j'aurai soin de le conserver, dès que je l'aurai connu: oui, chaque jour m'en fera mieux sentir le prix: il n'est pas l'ouvrage de l'Art, puisque je l'ignore en moi, & je puis le chérir comme

un bonheur, fans avoir à rougir de son principe. Vous me voyez parler de cela avec une sorte d'enthousiasme ; c'est que tout ce que j'envifage dans cet ensemble de bonheur, est pour moi l'objet d'un étonnement particulier. En remontant, en peu de mots, jusqu'à la source de mes idées, vous les concevrez mieux. Il faut vous avouer que, frappée de l'inconstance des desirs, frappée du malheur des femmes, je m'étois mis dans la tête que vous ne m'aimeriez plus, dès que vos soins auroient obtenu leur récompense. Portée par l'excès de mon amour à m'exagérer la légitimité de mes craintes, je voyois arriver avec effroi ce moment qui devoit me livrer à la plus fatale expérience ; & le lendemain de votre triomphe, qu'à présent je dois appeller le mien, je crus que je ne vous reverrois qu'accablé du profond ennui qu'éprouve une ame qui ne desire plus rien. Vos regards étoient capables de me rassurer : mais j'étois frappée, & les choses se montroient vainement à moi comme elles étoient. Vous me dites, le lende-

main, que vous m'aimiez ; vous me le dites avec transport, & mon cœur vola au-devant de la persuasion. Dans ce premier moment, oubliant tout ce que j'avois pensé la veille, je crus vous avoir outragé par mes craintes ; & les transports que je vous montrai furent autant une réparation qu'un sentiment de mon cœur : mais j'avois besoin de votre présence pour vous rendre justice dans le présent & dans l'avenir. A peine vous m'eûtes quittée, que mes craintes revinrent ; vous les dissipâtes encore : mais tous les jours cependant je me retrouvois dans le même état ; & j'aurois cru qu'il ne pouvoit augmenter ni y en avoir de plus cruel, si, à votre départ pour l'armée, je n'avois senti un surcroît affreux que je pourrois appeller un état nouveau. Je fis d'abord ce que je pus, en vous écrivant, pour ne vous laisser appercevoir de rien ; mais je suis persuadée que ce soin même vous a appris le mystère de ma douleur. Assez délicat pour vouloir me sauver mes propres reproches, vous avez résisté au penchant de m'en faire,

& vous n'avez voulu me rassurer que par des moyens plus dignes de vous ; c'est un procédé que je n'oublierai jamais , & après lequel il ne peut plus me rester la moindre inquiétude. O mon cher Marquis ! si je suis plus aimée que par mes soupçons je n'avois mérité de l'être, je suis aussi plus touchée de cet amour que la sécurité peut-être n'eût permis que je le fusse , & il se trouve toujours que vous avez placé vos bienfaits avantageusement pour vous : c'est ce qui me console de mon injustice. Vous avez le plaisir d'être adoré à des titres qui font le vrai bonheur pour un homme de votre caractère. Adieu , je vous fatiguerois à me lire.





L E T T R E I I I.

COMBIEN d'esprit dans votre Lettre ! Pour oser y répondre, j'ai besoin de penser que quand on a beaucoup d'amour, on a assez d'esprit. Je vous ai lu avec transport ; je suis encore dans la fermentation, & ma timidité disparoît. Je voudrois écrire avec méthode, répondre à chaque article de votre Lettre, vous faire sentir le mérite particulier de tous vos sentimens & de toutes vos pensées ; je ne le puis : l'indocilité de mon esprit va jusqu'à la révolte. Ces mots frappans, ces mots délicieux, *je vous adore, je vous aimerai toujours, vous êtes belle comme un astre*, retentissent dans mon cœur, & y renversent tout ; j'éprouve une émotion inconcevable : le trouble du plaisir nuit à la douceur de l'exprimer ; cependant il n'y a point de grand plaisir sans ce trouble aimable. Non, je ne suis point belle comme un astre ; je ne brille point

sur la terre : mais je vous adore , & le feu de mon amour me donne un éclat qui brille dans mes yeux : cet éclat est la véritable beauté ; que ne pouvez-vous en jouir , & l'augmenter encore ! Votre fureur pour la gloire , vos canons , votre fracas de guerre valent-ils ce regard qu'on reçoit de ce qu'on aime à l'instant qu'on l'embellit ? Vous n'en faites pas la comparaison ; vous trouvez la guerre cruelle , & le devoir inexorable. Oui , tout cela ne vaut pas le plaisir : le plaisir est l'état naturel de quiconque mérite de plaire ; il éternisera votre droit sur mon être : toujours je penserai à ces momens dont mon cœur vous a fait jouir , & toujours je vous aimerai avec excès , en pensant combien cet amour vous a rendu heureux. Adieu ; j'aurois beaucoup de choses à vous dire : mais je ne puis aujourd'hui vous dire qu'une seule chose , & vous l'apprendrez avec plaisir , fût-elle mal exprimée ; c'est que mes vœux ardens sont exaucés ; que je puis me livrer avec certitude au transport d'avoir rempli les vôtres ; que vous ferez père ; que je serai

mère ; que nous aurons un gage , un témoin de l'amour le plus tendre. Félicitez - moi , & félicitez - vous ; concevez toute ma joie , & dites - vous que ceci est votre ouvrage. Je permets que vous vous en attribuiez toute la gloire ; je ne suis point jalouse de ce que vous en pourrez penser : je suis accoutumée à rapporter tout à vous , à n'avoir de plaisirs , d'intérêts que les vôtres ; & pourvu que vous soyiez très-touché du présent que je vais vous faire , je serai contente , & ne songerai point à vous disputer l'honneur des circonstances. Cependant vous devez cet enfant à mon amour : puisse-t-il avoir les traits de sa mère , & vous rappeler dans tous les temps , si vous venez à changer , les sermens que vous fîtes à celle que vous jugeâtes digne de lui communiquer votre existence ! Adieu.



L E T T R E I V.

IL y a bien des gens qui se mêlent de deviner, depuis que je me suis avisée de répandre la nouvelle qui vous a comblé de joie. On me prédit un fils : j'écoute avec transport ; que dis-je ? j'écoute comme on écoutoit les Oracles : ma complaisante raison fuit pour n'être pas obligée de me reprocher un plaisir qui renouvelle le Paganisme. Dans ces temps-là, des fots prophétisoient, & on les croyoit. C'est tout de même aujourd'hui pour moi ; je crois fermement ce qu'on m'annonce dans cette circonstance, & je perds, en écoutant des prédictions, l'opinion de sottise que j'ai toujours eue des *Prédiseurs*.

Ce sera donc un fils que j'aurai ! eh bien, demandez-moi à présent pourquoi cette idée me transporte ? pourquoi une fille me toucheroit moins ? ... parce ce qu'une fille ne pourroit pas

porter le nom de ce que j'aime, & que ce nom m'est trop cher, pour ne pas souhaiter qu'il se perpétue. Si un étranger s'offroit à moi avec ce même nom, je le haïrois; il n'appartient à personne d'avoir quelque chose de commun avec vous, & sur-tout le nom, qui est une partie si intime de nous-mêmes. Toutes les fois que j'entendrois annoncer cet homme dans une maison, j'éprouverois un doux frémissement; je croirois que c'est vous que je vais voir paroître; &, en n'apercevant qu'un usurpateur, j'aurois trop à souffrir de la perte de mon illusion. Mais votre fils, à qui mon cœur donne à jamais le droit de me représenter son père, ne fera jamais prononcer son nom nulle part où je sois, que je ne retrouve en lui tout le plaisir que m'aura fait imaginer l'espoir subit de vous voir paroître: ce sera toujours vous que je verrai.

Voilà une page toute entière pour vous dire une chose que vous auriez très-bien comprise sans explication. Les Amans sont un peu bavards; cepen-

dant ils plaisent avec ce défaut : leurs discours ne sont pas cet amas de paroles que le goût a droit de compter, pour les reprocher à l'esprit, & souvent à la raison ; ce sont, pour ainsi dire, des sentimens scrupuleusement développés.

Je reviens à mon fils. Je l'éleverai avec cette complaisance qui ne sert qu'à préparer le respect des principes utiles. Il faut toujours commencer par intéresser le cœur avant que d'entreprendre de parler à la raison ; & je crois qu'une femme y est très - propre : le sexe lui donne peut - être le droit de s'en flatter. J'ai vos principes absolument imprimés dans ma mémoire ; & il me semble qu'il ne faut que les présenter à l'esprit, pour s'assurer que le cœur les adoptera comme des objets d'une douce reconnoissance. J'ai éprouvé ce que j'espère pour lui ; il aura même un avantage sur moi, & son éducation s'en ressentira ; l'effet des soins sera plus rapide, & il commencera à jouir avant le temps où je commençai à peine à

comprendre. Certainement mon éducation fut négligée ; je courois risque d'être toute ma vie l'objet de la pitié d'un être pensant , si vous n'aviez pris la peine de me former pour votre bonheur & pour le mien. Je me rappelle tous ces ridicules préjugés dont on avoit farci ma tête , & sur-tout la négligence homicide de m'apprendre à connoître & à respecter ceux qui sont utiles. Je songe encore avec plus d'effroi au malheur dont j'étois menacée , si j'avois conservé le mépris barbare qu'on m'avoit inspiré pour tout ce qui est amour. Mon ame, sans doute, seroit devenue cruelle ; car on peut bien être sensible & généreuse , sans avoir jamais ressenti l'amour : mais toute haine opiniâtement nourrie pour les hommes , en qualité d'Amans , ne peut conduire un cœur qu'à la férocité. Hélas ! j'avois respiré , cultivé , admiré ces maximes pernicieuses ; & ma bouche , à peine encore en état de bégayer le mot de raison , étoit déjà accoutumée à lancer les anathêmes du mépris con-

tre la plus intéressante espèce d'êtres qu'il y ait au monde, quand un véritable sentiment les anime. O suite fatale d'une farouche éducation ! je n'y penserai jamais sans frémir ; en déplorant ce que je fus, je pense, avec respect, au dessein que vous formâtes de me rendre telle que je devois être. Sans vous, mon état eût empiré ; rien dans la Nature ne m'eût intéressée, si ce n'est cette gloire criminelle dont s'enivrent les esprits sans aménité & les âmes sans sentimens, lorsqu'ils sont parvenus à prendre la dureté pour l'héroïsme. Je compte aujourd'hui les malheureux que j'ai soulagés, les consolations que j'ai répandues dans des cœurs mortellement affligés, les plaisirs que j'ai goûtés en me communiquant à des êtres que personne n'eût distingués dans la foule ; & ce bonheur dont nous avons joui ensemble, ce bonheur que rien ne peut exprimer, je l'examine, je le compare à cette froide contemplation d'une coupable indifférence : je me considère dans le passé & dans le présent ; & je

fuis forcée de me représenter deux personnes bien différentes : l'une est odieuse, sans humanité, sans existence, sans titre, pour justifier l'espace trop grand qu'elle occupe sur la terre; l'autre me paroît comme un de ces ruisseaux bien-faisans dont le murmure peint un plaisir touchant & vrai, & que la prairie bénit sans cesse, en se couvrant de fleurs que le sentiment célèbre dans des vers, & dont l'innocence aime à se parer.

Mon fils ne sera pas élevé comme je l'ai été; il apprendra à connoître l'amour avant qu'il puisse le sentir; il saura que le véritable, celui que la sagesse même estime, est un présent du Ciel, & il ne le confondra point avec tous ces sentimens qui prennent son nom, pour nous égärer & nous avilir. S'il me demande à quoi l'amour peut servir dans le cours de la vie, je lui dirai que la vie commence avec l'amour; que les talens, les plaisirs, la gloire croissent avec le plaisir d'aimer, & que dans bien des gens, ne peuvent naître que de lui; qu'un bon choix, qu'un choix heu-

reux y est nécessaire; & qu'avec cela, on peut devenir capable de tout, excepté de s'en rendre indigne. Adieu.



A V I S.

C O M M E nous nous piquons d'une exacte justice, nous nous empresseons de faire ici l'aveu, qu'on nous avoit trompés en nous procurant une prétendue Traduction du Persan, intitulée *Talafki*, & insérée dans notre *Bibliothèque des Romans*, le mois de Mai dernier; le véritable nom de cette Production agréable qu'on nous avoit donnée défigurée, & qui étoit imprimée depuis long-temps, est *Camédris*. Ce joli Conte est d'une Dame connue par les graces de son esprit, & dont on a entre les mains plusieurs autres Eciits aussi solides qu'ingénieux; nous faisons avec plaisir l'occasion de lui rendre l'Ouvrage qui lui appartient.

T A B L E

DU 2^e. VOLUME D'OCTOBRE.

E XTRAIT de l'Anecdote Angloise, intitulée : <i>Suites funestes de l'infidélité</i> , Page 3	
Marie Stuart , Reine de France & d'Ecosse ,	37,
Grillo & Lépinglerte, Anecdote Génoise ,	123
Le devoir des Pères ,	152
Lettre d'une Femme à son Mari , à l'armée ,	181

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le 2^e Volume du mois d'Octobre de *la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 14 Octobre 1782.

DE SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine.





209725

LF.C.

B582u

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 117-118.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

